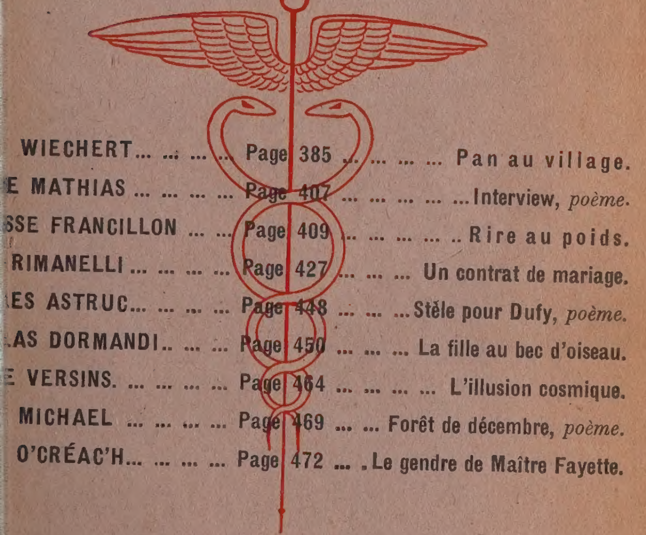
RO 1115

1er Juillet 1956

MERCVRE DE FRANCE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 fr.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28 Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an : 29 francs suisses, 6 mois : 15 francs suisses, le n° : 2,25 francs suisses).

Pan au village*

par ERNST WIECHERT

Traduction d'Yvonne Cartier

La maison était située sur la rive qui dominait le lac. utour du lac s'étendaient les forêts, et, par-dessus les rêts, le ciel. Il n'y avait rien, à part ces choses et la vie ui les remplissait. Pas un être humain, et beaucoup de lence. Seulement, lorsque les cerfs bramaient, ou que cri plaintif de l'aigle pêcheur passait sur les bois, on oyait entendre la plainte de la terre enchaînée de mmeil, mais ce cri passait sur elle comme un souffle, rien ne montait du sol.

Peut-être était-ce un lieu fait pour des amants qui erchaient à fuir l'hostilité du monde, afin de se réfu-er dans le grand silence qui fait suite à l'amour et écède la mort. Peut-être était-ce un lieu fait pour les elques êtres qui avaient amassé les fruits de la vie, lieu fait pour ceux qui avaient atteint la maturité, ur ceux qui criaient vers Dieu, et pour ceux que Dieu pelait. Mais ce n'était point un lieu qui convînt à la ne femme que, par un soir d'automne, le forestier ena dans cette maison. Tandis qu'il ouvrait la porte, demeura près de la barrière du jardin qui dominait rive, parmi les dernières mauves qui dressaient leurs ices jusqu'à ses épaules, frêle et fragile, semblable -même à une dernière fleur; elle tourna son pâle ge et regarda une fois encore par-dessus le lac, dont rives brumeuses retentissaient des cris du héron.

Extrait de *La flûte de Pan*.

« Viens donc! Qu'est-ce qu'il y a à voir? », dit l'homme avec impatience. Un frisson courut entre ses deux épaules, et elle souleva un peu ses mains qui reposaient sur le bois de la barrière. Puis, elle fit demi-tour, et la porte se referma sur eux.

A la minuit, les oiseaux du lac s'élevèrent des roseaux avec un frou-frou d'ailes, et les bêtes qui buvaient s'enfuirent vers les fourrés, parce qu'un cri, jailli de la maison, se heurta comme un oiseau perdu au mur du silence. Et toutes les créatures sentirent passer la mort et s'enfuirent pour ne plus rien entendre, sinon le souffle léger des cimes et les voix du sommeil qui planent au-dessus de l'eau.

Et, à partir de cette nuit, il n'y eut plus rien, si ce n'est la chute des heures tombant goutte à goutte dans une coupe, l'arc du soleil qui s'ouvrait, et que refermait l'arc des étoiles.

Il semblait qu'une main silencieuse se fût posée sur Mme Sylvia et l'eût éteinte. Elle n'eut pas d'enfant, et la douleur de voir son sang s'égoutter, toujours plus lourd et plus lent, la poussait, avec une voix légèrement altérée, vers les plantes et les animaux, vers ce qui venait de naître, vers ce qui réclamait des soins, vers ce qui était abandonné et dont les sombres yeux ouverts imploraient de vivre.

Comme depuis trois ans elle menait cette vie éteinte, sa destinée, au jour du solstice d'été s'accomplit. Elle jeta une flamme subite, pareille aux incendies des éclairs de chaleur derrière les lacs, se glissa en tâtonnant jusqu'aux chambres funéraires de son âme, la pénétra de ses feux, lui imprima sa marque, fixa le délai de ses jours, puis l'abandonna, maudite et bénie, jusqu'à ce qu'autour d'elle se referme sans bruit le cercle de l'accomplissement.

Au soir de ce jour, dans le reflet blême de la paroi des nuages qui montaient, un Bohémien s'arrêta devant la barrière de son jardin, et rien ne l'élevait au-dessus de la farouche tristesse de son peuple, si ce n'est une ombre silencieuse qui tombait sur son âme, comme en quelque sorte, une grille dont il aurait ébranlé sans espoir

l'inexorable airain; il souleva son violon jusqu'à son menton et passa solennellement l'archet sur les cordes vibrantes. Il ne s'arrêta point lorsque Mme Sylvia franchit la porte. Seuls, ses doigts glissèrent de corde en corde jusqu'à leur extrémité, si bien que l'on aurait cru entendre un appel des forêts environné de mystère, de souffrance, et de l'indicible qui soupire sous l'écorce d'un arbre ou dans l'haleine nocturne d'une fleur, mais non point dans les paroles, ou le ton, ou les gestes d'un être humain. Et tandis que, se modifiant légèrement, le rythme de son jeu prenait l'allure solennelle des pas d'une danse sacrée, il se retourna sans bruit, et, tout en gardant ses yeux muets attachés sur Mme Sylvia, il quitta le jardin, le chemin couvert d'herbe, les taillis de la rive et s'enfonça dans la forêt, laissant derrière lui une trace sonore. Et c'est sur cette trace sonore que marchait Mme Sylvia, les mains devant sa poitrine, avec un visage qui mettait une blancheur dans le crépuscule, comme si l'ange de la mort l'avait appelée du fond d'un ravin d'ombre.

Ils s'arrêtèrent sur le Mont-des-Sacrifices, au-dessus du lac, éclairés par les murailles bleues qui, derrière l'horizon, s'allumaient dans les espaces menaçants pour s'éteindre brusquement et s'écrouler avec un sourd grondement de tonnerre. La musique s'était tue. Ils ne prononcèrent pas une parole. Ils se regardèrent seulement. Mais lorsque, au-dessus de leurs têtes, un oiseau s'élança de la cime embrasée avec une plainte, ils s'abattirent, déracinés par la soudaineté de ce cri, et la nuit enflammée les ensevelit au plus profond de ses entrailles sacrées.

Lorsque Mme Sylvia regagna sa maison au premier chant d'oiseau, inondée de pluie et pareille à une fleur fouaillée par l'orage, tout ce qu'elle avait vécu durant ces heures de flamme semblait n'avoir laissé sur son visage qu'un pâle reflet. Et cependant, ce visage était celui d'une autre, parce que ses yeux étaient devenus ceux d'une autre, saignant sous la trace que la vie et la mort y avaient laissée en pénétrant jusqu'aux chambres closes du corps et de l'âme.

Lorsque les forêts reverdirent, l'enfant naquit. Il fut accueilli par les jurons du père, tandis que le sang de la mère s'écoulait sans pouvoir être étanché, jusqu'à ce que le regard de ses yeux s'enfonçât en des régions d'où il ne fut donné à aucun regard humain de remonter. Elle fit un dernier signe pour demander à écrire, et, d'une écriture pleine d'étranges entrelacs, elle traça sur le papier froissé le nom de « Sylvestre ». Puis elle joignit les mains, ramena ses pieds l'un près de l'autre et s'éteignit avec un sourire qui, lentement, se figea sur ses joues dont disparaissait la chaleur.

Obéissant à contre-cœur au vœu qu'elle avait souvent exprimé, on l'enterra sur le Mont-des-Sacrifices. Les animaux des bois passaient distraitement sur sa tombe sans entourage, et, année par année, les éclairs de chaleur des nuits de solstice glissaient sur la croix de bois.

Lorsque l'enfant commença à prendre conscience de son corps et de ses vœux, il aimait à demeurer assis sur ce tertre affaissé, et à caresser de ses mains les fleurs sauvages qui le recouvraient. La beauté encore inachevée de son visage portait, toujours plus visible, le reflet du sang lourd dont il avait fleuri.

Dès l'aurore de sa vie, il s'affirma que le monde était pour lui un monde de sons, non pas de lumière ou de couleurs, non pas un monde étroit ou vaste, un monde de l'espace et du temps. Et ceci, non seulement parce que, dès sa petite enfance, il savait tirer d'une feuille de tilleul des sons qui emplissaient d'une émotion mêlée d'effroi le cœur de ceux qui par hasard l'écoutaient, non seulement parce qu'avec des flûtes de saule et des chalumeaux de bouleau, il inventait la plainte d'une vie presque arrivée à maturité, mais parce que les formes et les couleurs de sa vie étaient modelées et transformées par les sons, la musique et la mélodie : jour et soir, été et hiver, peine et plaisir, et même les choses parmi lesquelles il était placé, et tout ce qui vivait autour de lui.

Car la mélodie des lacs était autre que celle des forêts, et, parmi celles-ci, la sombre verdure des pins dédiait au soleil une autre chanson que le lumineux échevellement du bouleau. La trace des chevreuils faisait vibrer une autre

corde que le vol des cygnes. Et il en était de même pour les êtres humains, et les heures, et les étoiles.

Cependant, il n'était pas un enfant mélancolique. Il n'avait pas de larmes, il n'avait pas de rire, mais il ne connaissait pas non plus d'allégresse où il se fût oublié. A mesure qu'il grandissait, s'approfondissait étrangement dans son être quelque chose qui traduisait pour ainsi dire une transformation à rebours de sa nature : son attachement affectif à tout ce qui portait le nom d'être humain n'allait pas croissant pour l'emplir de bonheur à mesure qu'il en prenait conscience et devenait plus lucide, mais au contraire diminuait sans qu'il en conçût de tristesse. S'il arrivait (et ceci n'était pas rare) que Urte, la servante qui l'avait nourri et à qui il devait de vivre, pleurât, il restait muet en face de l'étrangeté de cet événement, l'examinant, la scrutant, l'épiant, mais aucun trouble de l'âme, ni aucune pitié n'emplissait ses yeux spectateurs.

Son père lui apparaissait comme un loup, sombre, méchant, ruminant le mal dans le fond de ses yeux où gîtait son âme. Lorsqu'il le battait, il le regardait sans mot dire; seuls ses sourcils se rapprochaient quand il imaginait le plaisir qu'il aurait éprouvé à remplir son corps de pierres et à l'entendre tomber dans un puits.

Il était étrange et considéré par Urte avec une crainte superstitieuse, l'amour que les créatures portaient à Sylvestre. Il pouvait tenir contre son cœur durant toute une nuit un bouquet de fleurs des champs fanées, et, au matin, les fleurs étaient aussi fraîches que si la rosée de la nuit venait de tomber sur elles. « Tu les as mises dans l'eau? » demandait Urte. « Je les ai mises dans mon sang! » répondait-il gravement. Ce qui était malade guérissait sous sa main et son haleine, ce qui était mort semblait mort heureux, ce qui était vivant paraissait s'embraser d'une ardeur de vivre. Les jeunes hirondelles se perchaient sur son épaule, la bête des forêts l'admettait dans ses jeux, la grive répondait à ses chants comme elle eût répondu au bien-aimé.

Ainsi les années se dévidaient, liées au fil d'or des éléments, qui en se déroulant s'enfonçait toujours plus de clarté vers le mystère, et tombait avec indifférence de

la main des hommes. Il secouait la tête quand on parlait de l'école, de la vie de Jésus, de la conscience, d'une fête d'anniversaire. Et puis, il se levait, projeté en avant par son sang, avec des yeux et un timbre de voix étrangers, et s'enfonçait comme une pierre dans la forêt, et seuls les vallons crépusculaires retentissaient de la plainte émouvante de sa flûte.

Comme Sylvestre entrait dans sa quatorzième année, son père mourut de mort violente, et l'histoire de cette mort remplit pour longtemps les cœurs des gens du pays de l'horreur d'un soupçon qui échappa à toute certitude. C'était en été, et de lourds orages stagnaient nuit après nuit au-dessus des forêts où tombait leur lumière bleue. Durant ces semaines, le forestier avait plus souvent qu'à l'ordinaire ramené à la maison une pièce de gibier, et Sylvestre, plus longtemps qu'à l'ordinaire, était resté devant, ouvrant et refermant, selon son habitude, les yeux morts d'une main pleine de précautions. Il ne pleurait pas, bien qu'en larmes; seules les ailes de son nez frémissaient, comme chez un animal, et il regardait son père de telle façon que celui-ci porta la main à sa carabine. Aucun mot cependant ne fut prononcé.

Mais, au cours d'une de ces soirées, comme le forestier restait tard dans la nuit debout à la fenêtre ouverte et regardait l'orage, le cri retentit pour la première fois. A une portée de fusil de la maison s'avançait au loin dans le lac une presqu'île sur laquelle se dressait comme une muraille une forêt d'arbres encore peu élevés. Il y avait là-bas une cabane de pêcheurs et les quelques pins parasols qui élevaient leurs bras tordus au-dessus du fourré servaient de perchoir nocturne aux hérons. C'est de là que cela venait, et lorsque Urte poussa un cri et se signa, le forestier l'interpella avec colère, disant que c'était le butor qui plongeait son cou dans l'eau et produisait ce bruit qui semblait sortir d'une voûte. Mais tous deux savaient que ce n'était pas la vérité.

Et lorsqu'ils l'entendirent pour la seconde fois, Urte, blanche comme un linge, s'agenouilla devant son tabouret, et le forestier referma la fenêtre si brutalement qu'une

vitre se brisa et que les débris rebondirent en tintant sur le pavé. Sylvestre n'était pas dans la pièce.

Les intervalles qui séparaient les cris étaient pleins d'un tourment mortel. Dictés, semblait-il, par un calcul diabolique, ils duraient assez longtemps pour que surgisse en tremblant l'espoir hésitant qu'ils pourraient peut-être s'être fait entendre pour la dernière fois; mais, d'un autre côté, un reste d'effroi subsistait en l'âme et les portes de 'épouvante se refermaient doucement tandis que son haleine glissait encore dans la pièce.

Ce cri lui-même échappait à toute description, à plus orte raison ne pouvait-il être ni interprété, ni expliqué. l pouvait être poussé par un homme autant que par un nimal, par un oiseau aussi bien que par un enfant. Il tait sans paroles, pour ainsi dire sans accent, voire sans orps et sans forme. On ne pouvait rien dire de lui, sinon u'il avait quelque chose de caverneux, qu'il était à la ois plainte, appel, menace. Il montait et s'éteignait, et à n court silence succédait un écho, deux notes qui flot- aient, égales, pareilles à deux mains qui s'ouvraient pour e pas se refermer, si bien qu'elles demeuraient au-dessus u lac, ou bien à la lisière du bois, ou bien devant la vitre risée, et que, par inattention, on pouvait se heurter à lles comme aux mains d'un noyé dans les roseaux ombres. On ne pouvait rien dire d'autre, sinon que ce cri montait du sang qui réclamait vengeance au ciel.

Lorsqu'il ne fut plus possible de le supporter, le fores- er prit son pistolet et quitta la maison. Deux fois encore, cri retentit, puis il se tut. Les éclairs bleus s'allumaient n silence au-dessus de la terre, et la forêt bruissait dans nuit immobile. Il revint de ses recherches avec un sage défait où l'on pouvait lire qu'il n'avait rien trouvé.

À partir de ce jour, le cri retentit presque toutes les nits. Cela commençait lorsque les fleurs nocturnes se ettaient à exhaler leur parfum, lorsque les forêts s'éveil- ient de la torpeur du jour et que l'on percevait la respi- tion de la terre. Cela commençait aussi lorsque le restier s'était caché dans les fourrés pour s'emparer du eurtrier. Car le cri était un meurtrier. On ne le voyait s, on ne le connaissait pas. Mais l'haleine froide de sa

bouche mauvaise s'élevait d'un lieu quelconque de la terre qui le cachait, l'éclat sombre de ses yeux scrutait tous les recoins des maisons et de leurs habitants, il assassinait leurs veilles et leur sommeil, le regard de leurs yeux et l'haleine de leur bouche. Il frappait aux volets clos et demandait pourquoi on ne le laissait pas entrer. Il se coulait dans les branches du chêne qui touchait le pignon et ses mains tâtonnantes glissaient doucement sur le bois gris. Il était présent dans le calme comme dans la tempête, dans les battements du balancier de l'horloge et dans le crissement du taret qui creusait ses galeries obscures dans le bois de la cloison. Il était dans les gouttes de pluie qui tombaient sur l'appui de la fenêtre, dans l'appel d'une voix lointaine, dans le pesant silence qui lui succédait. Il était le meurtrier qui s'abreuvait du sang des vivants.

La nouvelle se propagea bien au-delà des forêts, et longtemps avant l'heure où luisent les premières étoiles les hommes venus de loin à la ronde se tenaient autour du lac pour l'attendre. Bien que le forestier n'inspirât point de sympathie, il trouva des intrépides qui s'enfonçaient avec lui dans le fourré ou s'y cachaient bien avant le soir. Mais en vain. Le cri retentissait, mais le meurtrier demeurait dans l'ombre.

Durant ces semaines, le sentiment du forestier à l'égard de Sylvestre se transforma en une haine brûlante. La seule cause et le seul prétexte en étaient que, sans relâche, il se sentait suivi par le regard muet du jeune garçon. Dans ce regard, il n'y avait rien d'autre qu'une attente qui tenait le milieu entre l'indifférence et une légère impatience. Rien d'autre. Ni ironie, ni tristesse; pas d'autre attention, sinon celle que l'on accorderait à un morceau de bois que l'on aurait lancé dans le lac, observant si les vagues le ramèneront ou non à la rive.

Mais ce regard rongeait comme une torture le visage défait. Il instillait un poison dans tous les pores, et ce poison corrodait lentement, inexorablement, jusqu'aux profondeurs où, brutale, jaillissait l'évidence. « Il le sait, lui seul le sait... lui seul le connaît... » Il n'avait rien observé, rien épié, rien éventé qui pût justifier cette évidence. Ce n'était pas un indice, ni une preuve. Rien

'l'autre que l'ombre d'un quelque chose. Mais l'évidence lemeurait. Et c'était d'elle que naissait la haine. Il battait 'enfant, muet, les dents serrées. Mais le regard demeuait, même pendant qu'il le battait.

Et puis vint le dernier jour. Le forestier avait tué un hevreuil et sa haine lui dicta de contraindre Sylvestre à aider tandis qu'il vidait l'animal. Tout ce qu'il réussit à .ire, ce fut de plonger de force dans le corps encore iaud de la bête les mains crispées de l'enfant, qui se ılorèrent de rouge. Alors le jeune garçon le frappa au sage de ses mains souillées et partit en courant par les ıamps pour s'enfoncer dans les bois.

De la nuit tombante jaillit à nouveau le cri, et il sembla tous ceux qui ce soir-là l'entendirent qu'il était plus rayant que jamais par sa plainte autant que par sa ıvagerie.

Le forestier ne rentra pas à la maison. On le trouva sous pins tordus; ses yeux gris largement ouverts regarıent les cimes, comme s'il y cherchait le cri et le ,urtrier. Dans son cœur était plongé le poignard avec uel il avait coutume de vider le gibier.

Lorsqu'on ramena le corps à la maison, Sylvestre se a du seuil et s'écarta, suivant le visage blême avec une 'iosité attentive. A l'intérieur il demeura longtemps ɔout devant le mort, et, son regard immobile ne posait d'autre question que celle de son enfance : « Que fais- » Au soir tombant, lorsque Urte quitta la pièce pour ımer une bougie, il se pencha sur le visage éteint, leva avec précaution les paupières que Urte avait nées, comme il le faisait aux animaux morts, et plon- son regard attentif, presque scrutateur dans ces taines taries. Lorsque Urte poussa un cri d'effroi, il ɔua la tête, désapprobateur, se pencha plus avant, et à voix basse : « Tout est enterré là, tout ce qu'il a ... tout... lui aussi. » Puis il sortit, indifférent.

ımais on ne sut qui avait fait le coup. Il n'y eut aucune e, aucun indice, aucun soupçon, aucune accusation. ais plus le cri ne retentit au-dessus du lac. Il semblait la terre eût tout englouti sans bruit, le sang, le meur-, le cri. Il semblait que Dieu eût étendu sa main sur

tout cela, comme sur une eau courroucée, et que tout appartînt maintenant à l'éternité.

Le destin de l'enfant se décida comme celui d'une chose morte qui a été perdue sur un chemin étranger, trouvée sur un territoire étranger et partagée. Personne ne se trouva là pour dire qu'il lui appartenait et, maintenant que le forestier était mort et la maison désertée, se révéla ce que l'on n'avait jamais su : que Sylvestre n'appartenait à aucun être humain, que, bien plus, il n'avait jamais eu de place dans le cercle de leur vie, qu'il appartenait à la forêt, ou bien aux champs, ou bien aux nuits, ou bien aux animaux, qu'il avait vécu au dehors, plus étranger qu'un objet oublié dans un bahut sombre que l'on ouvrirait à présent.

Il semblait qu'on le jouait aux dés, et le moins pauvre des villages perdus parmi les lacs l'acquit, ou le prit en pitié, se proposant de l'occuper comme berger pour le maigre troupeau des paysans et des métayers. On eut quelque peine à s'emparer de lui. Cependant, il se rendit sans la résistance attendue et prit ses fonctions comme si, toute sa vie, ses veilles comme ses rêves n'eussent jamais été remplis par d'autre activité que celle où rois et pasteurs, depuis le commencement du monde, avaient également trouvé leur satisfaction et leur joie.

Cependant, il possédait dans son allure et ses gestes une singularité qui l'élevait au-dessus de ses humbles fonctions et faisait par moments que les yeux du village entier convergeaient sur lui avec un sentiment de dévotion timide et mystérieuse, dont les dernières vagues, de façon à peine perceptible, atteignaient les bornes de la haine et celles de l'adoration. Il ne s'en apercevait pas, semblait-il, et il ne faisait rien consciemment pour l'observer encore et goûter la joie d'un jeu qu'il dirigerait. On pouvait dire seulement de ses yeux qu'ils étaient ouverts, mais non qu'ils voyaient. Il arrivait qu'ils s'enflammassent à un nuage, le soir, lorsqu'il rentrait et que la rue du village était illuminée par le reflet rougeoyant des dernières nuées. Alors, il pouvait demeurer immobile, appuyé sur son bâton, comme s'il s'abîmait sans bruit et sans mouvement dans la splendeur solennelle

qui brûlait sur la terre. Jusqu'à ce qu'une voix rude le rappelât durement à son devoir. Ou bien, cela lui arrivait à la vue d'un cortège de grues, ou bien encore lorsqu'un champ se mettait à vivre sous le vent. Mais pas à la vue d'un homme. Il les regardait comme un mur dans lequel on cherche une porte et dont on se détourne, un peu embarrassé, mais avec le calme qui naît en face de l'impossible. Les êtres rudes et obtus le considéraient comme borné, les rassasiés comme inoffensif et bizarre, es tendres comme un miracle dont on s'approchait craintivement, les nostalgiques comme un vaisseau rempli l'une grâce immense et de secrets. Mais si l'été, dans toute 'étendue de sa durée, le soustrayait aux humains, et que eules, les soirées du village s'emplissaient parfois de la louceur de sa musique tombant en lourdes gouttes, 'étroitesse de l'hiver l'enfermait à contre-cœur dans les naisons des hommes et sous leurs yeux, et personne 'était d'une telle obstination qu'il ne pût remarquer ce orps et cette âme en fleur.

Il demeurait assis au coin de chaque feu du village, hangeant toutes les semaines, la plupart du temps plongé ans un étrange travail de sculpture qui représentait un rbre, ou un animal, ou un esprit de la terre, ou une gure fantastique inconnue. Son visage éclairé par le feu ait illuminé par le reflet du monde dans lequel il était escendu, et lorsqu'il levait les yeux, écoutant le chant es fileuses ou le silence qui, par moments, régnait dans pièce, il ressemblait à un bel animal muet qui, de l'orée une grande forêt, parcourt d'un regard mi-interro-teur, mi-dédaigneux les champs des hommes où se ssent des choses étranges, et où de grands gestes mblent rouler le néant et le mouvoir comme par jeu, tel ne pierre étincelante. Il ne souriait pas, ne jugeait pas, méprisait pas. Il regardait, prêtait l'oreille, puis tournait en silence dans les fonds obscurs où il respi-it, être souterrain qui, de la clairière illuminée, gagne l'entrelacs des racines.

Mais, lorsqu'on l'en priait, il jouait. Et c'était en de les heures que l'âme du village, lentement, presque utte à goutte, s'emplissait de ce qui emplit l'espace

entre la haine et l'adoration. Tout d'abord, ce n'était qu'un sourd pressentiment pénétré d'un léger frisson. Car celui qui était assis, appuyé en arrière, les yeux largement ouverts, et qui laissait tomber sur eux ses notes, était un autre, un être d'obscurité, un étranger. Non point d'une autre paroisse ou d'un autre pays, mais de plus loin, beaucoup plus loin, où l'on avait raison d'avoir peur, et où on ne le pouvait pas cependant, parce que l'on se sentait attiré et entraîné avec une force infinie. On pouvait faire le signe de croix, mais cela ne servait de rien. On pouvait jurer, mais le juron se brisait et volait en éclats contre cette musique. Il fallait l'effacer du village et de sa vie, ou bien se précipiter dans son abîme.

Car, au cours de ces soirées, il se révéla à tous que les femmes perdaient l'esprit en écoutant jouer le jeune garçon. C'était comme si parlait à nouveau le sang dont il était issu, et sur les cordes de son violon semblaient luire les éclairs de chaleur bleus qui avaient lui sur ses yeux naissants. Il ne les voyait pas, comme il ne voyait pas le reste. Lorsqu'il laissait retomber son archet, ses yeux, certes, parcouraient lentement les visages tournés vers lui, comme s'il regardait les frondaisons emplies de clair de lune, un peu rêveur, un peu curieux, mais également loin du sourire comme de la tristesse. Puis, il leur faisait un signe de tête, et sortait pour aller se coucher, et derrière lui subsistait un silence pesant, comme si un animal muet avait pour toujours quitté la pièce afin de regagner les forêts solitaires et d'y mourir.

Chaque année, Sylvestre fleurissait en même temps que les arbres. Lorsqu'il entra dans sa dix-septième année, le temps s'arrêta avec une splendeur sans mesure sur la terre silencieuse de la forêt. Dès le mois de mai, les nuits étaient si chaudes que le troupeau pouvait rester à la belle étoile, et Sylvestre se construisit à la lisière du bois enchevêtré une cabane de mousse et de branchages pour y dormir. Le parfum des tilleuls s'arrondissait comme une voûte au-dessus de sa tête, et, dans le petit matin, l'écureuil se tenait sur le pas de sa porte. L'herbe poussait de nuit en nuit sous la lumière de la lune croissante et le coucou se mettait à chanter une heure déjà après minuit,

enivré par la félicité du monde. Par-dessus les lacs grandissaient sourdement les orages des lointains et, au cœur de la nuit, retentissait sur la colline une flûte de berger dont les accents douloureux tressaient un filet d'argent autour des villages baignés de brouillard, où les gens demeuraient encore longtemps sur le seuil, gardant un silence inaccoutumé et remplis d'une inquiétude qui était plus que celle de la saison, et que celle qu'elle mettait en leur sang.

« Il faudrait lui interdire! », disait le pasteur debout à sa fenêtre ouverte, « cela trouble les gens, et lui-même! » Il voyait les couples d'amoureux demeurer plus longtemps que d'habitude sous le sureau à côté du mur du cimetière, et ses cheveux blancs, après une vie austère, ne savaient plus rien de l'haleine de la terre en fleur, qui s'empare de toute créature, la pénètre de sa lumière et de sa douleur. Mais on ne pouvait rien interdire. Car, le lendemain matin, lorsqu'il gravit la colline, comme préparé à un exorcisme, il trouva Sylvestre assis au soleil, et les lézards jouant sur le dos de ses mains. Celui-ci le regarda, comme si le pasteur était apparu à l'horizon, petit et étranger, tel un vaisseau, battant pavillon inconnu, qui passerait et disparaîtrait à nouveau derrière la courbure de la terre, ne laissant aucune trace, ni dans l'eau, ni dans l'air, ni dans les yeux d'un autre être.

« Sylvestre, il ne faut plus jouer! » dit le pasteur d'un ton grave et non dépourvu de bonté.

L'enfant écouta d'abord, comme il aurait écouté un souffle de vent glissant sur les herbes. Puis il leva lentement ses yeux sombres sur son interlocuteur, et, lorsque le pasteur y plongea son regard, il sut que sa démarche était vaine.

« Je ne joue pas, répondit Sylvestre. C'est la flûte qui joue. Y a-t-il quelqu'un qui fasse jouer la forêt, ou le vent? Ils jouent d'eux-mêmes. »

« Cela n'a pas de sens, enfant! Et tu troubles les hommes! »

« Je n'en sais rien. Lorsque les étoiles sourient, la flûte joue, et lorsque les cloches sonnent, les gens vont à l'église. »

La tentative demeura sans effet. Le pasteur redescendit; et, durant la moitié des nuits, les villages frémirent sous la plainte qui tombait des collines.

Tous les jours, à l'heure de midi, quelqu'un montait du village vers la forêt pour apporter à manger à Sylvestre. Jusqu'à cette année, ç'avaient été des enfants, à deux le plus souvent, portant avec de grandes précautions la marmite qu'on leur avait confiée. Ils aimaient monter là-haut, car, après le chemin brûlant, il faisait bon se reposer à l'ombre des tilleuls, et, dans la cabane du berger, il y avait des corbeilles de fibres tressées remplies de baies ou de plantes rares des bois, et, toujours, il y avait à ses pieds des animaux apprivoisés qu'ils pouvaient caresser comme des êtres féeriques. Mais, cette année-là, les enfants n'eurent pas le temps, ou furent envoyés dans les prés où l'on faisait les foins, ou bien on leur dit qu'ils ne faisaient pas assez attention, et que le soleil était trop brûlant. Et de cette façon, c'était la fermière qui montait, ou la servante.

L'air enflammé était immobile à la lisière de la forêt sombre. Pas un oiseau ne chantait, et le troupeau était couché sans bouger à l'ombre des arbres. Sous le soleil stagnaient des nuées d'orage ourlées de lumière, et les fleurs reposaient sur les champs de blé comme un tapis chatoyant. Leurs cœurs battaient tandis qu'elles montaient, et de temps à autre elles jetaient un regard anxieux vers la paix ensoleillée du village que surmontaient la fumée de midi et le vol joyeux des hirondelles.

Puis elles pénétraient dans l'ombre de la forêt. Parfois, il leur fallait chercher longuement avant de trouver Sylvestre. Elles n'osaient pas appeler parce que le sortilège de midi les enserrait comme un cercle de feu. Des insectes phosphorescents se tenaient immobiles dans les airs, et, là-haut, par-dessus la forêt endormie, le cri d'un faucon restait suspendu dans l'air au bord de l'heure muette. Lorsqu'une cloche au loin sonnait midi, on croyait entendre des frôlements dans les buissons, comme si ces accents avaient effarouché les êtres des profondeurs qui demeuraient dans l'ombre, épiant les champs des hommes. Et si une pomme de pin se détachait d'une cime

et frappait sourdement le sol, forêt et terre semblaient frémir d'angoisse, et le silence creusait des abîmes plus profonds comme après une parole interdite.

Lorsqu'enfin elles trouvaient le jeune homme, il était le plus souvent endormi sous les feuilles en forme de cœur d'un jeune tilleul, et parfois, un lézard reposait sur son front, respirant calmement et dirigeant le regard étrangement interrogateur de ses yeux sombres sur les arrivantes. Les mains abandonnées du dormeur reposaient dans les herbes comme dans les cheveux d'un être humain, et ses paupières étaient si translucides que son regard semblait les traverser pour monter dans cette heure méridienne dont le silence tombait goutte à goutte comme la résine des arbres.

Et sous son regard, elles s'agenouillaient, celles qui étaient montées de la terre, et s'abîmaient, le souffle coupé, dans la contemplation brûlante de ce visage, si en dehors de leur monde, qui les bouleversait d'une façon incomparable à tout ce que connaissait leur vie étroite et qui, tel un enfant étrange ou une fleur inouïe, les touchait à une profondeur où elles demeuraient étrangères à elles-mêmes, où il n'y avait que le germe enfoui de Dieu qui se mettait à frémir, comme sous la pluie d'une nuit de mai.

Alors Sylvestre ouvrait les yeux si brusquement, de açon si imprévue, qu'il semblait ne pas avoir dormi du out, et cela était pour celle qui l'examinait aussi effrayant ue si une pierre s'était mise à parler par-dessous la ousse qui la recouvrait depuis des années. Il mangeait n silence, sans prêter aucune attention, comme s'il était oujours tourné vers le monde d'où on l'avait éveillé. uis, il cueillait une feuille du tilleul sous lequel il était ouché, et sur ses lèvres résonnait une de ces calmes laintes avec lesquelles le vent passe à travers les hautes erbes, ou la rivière dans la forêt solitaire en automne. t sous sa plainte, les oiseaux s'éveillaient à la ronde, et il mblait que l'herbe se redressait et que la sève de vie ontait plus haut dans les arbres. Le cercle de feu se sloquait lentement, le charme s'évanouissait dans les paces forestiers, tout ce qui était mort revivait et

confluait dans la forme du jeune homme étendu, avec l'éveil de qui tout s'éveillait, et dans le sommeil duquel tout dormait, comme s'il était le dieu de cette terre et que ses mains touchassent doucement les fils d'un tissu où se trouvaient mêlés hommes, bêtes et plantes. Il ne posait pas de questions, ne parlait pas; seuls ses yeux exprimaient une curiosité rêveuse, un peu lasse, et jouaient avec le visage de l'autre comme avec un jeune animal.

Puis, au jour du solstice d'été, sa bouche reçut le premier baiser. C'était la femme du maître d'école, l'être le plus farouche du village, et pour cela peut-être, le plus proche de son étrangeté à lui, et plus que les autres sans défense. Elle s'agenouilla au-dessus du dormeur que recouvrait l'ombre du tilleul, et but le parfum de cette bouche vierge pour en emplir l'urne vide de sa vie. Il ouvrit les yeux, comme toujours, et posa délicatement ses mains sur les cheveux de la femme.

« Que fais-tu? » demanda-t-il à voix basse.

— Je t'aime, Sylvestre!

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que je voudrais mourir, et ne voudrais pas cependant cesser de vivre!

Il plongea son regard dans les étoiles bleues de ses yeux qui étaient juste au-dessus de lui, puis dans le feuillage du tilleul. « C'est comme cela dans la forêt, dit-il tout bas, et ce sera certainement comme cela aussi en moi! »

« M'aimes-tu un peu, Sylvestre? » supplia-t-elle. Il laissa son regard revenir à elle et s'y reposer longtemps. « Je ne sais pas ce que c'est », dit-il enfin, et une légère tristesse faisait frémir sa bouche. « J'ai seulement l'impression que je voudrais fleurir... Je ne sais rien de plus! »

Elle resta auprès de lui jusqu'à ce que s'allongent les ombres, et lorsque les premières étoiles s'allumèrent, elle se retrouva de nouveau dans sa cabane. Sur les collines d'alentour brûlaient les feux de la Saint-Jean, et de bleus éclairs de chaleur embrasaient l'horizon, comme dans la nuit où Sylvestre était monté du néant. La tête de la femme reposait sur son cœur, et, à travers ses cheveux,

il regardait les flammes de la terre et celles du ciel. Son visage était calme, sans douleur comme sans joie, et les reflets bleus couraient dessus comme sur une eau sombre.

Lorsque le vent du matin agita doucement les cheveux de la femme, il la renvoya chez elle sans un mot, ni merci, ni tristesse.

Mais à partir de ce jour, il sembla qu'un signe invisible flottait au-dessus de la colline, pareil au parfum d'un arbre en fleur, reconnaissable pour celles qui savaient et pour celles qui cherchaient, et Sylvestre marchait à travers un immense jardin d'amour duquel il ne comptait ni ne distinguait les fleurs, dont aucune par son parfum et sa couleur ne ressemblait à l'autre, mais qui toutes paraient sa terre, afin qu'il en fasse don et la bénisse. Il ne brûlait ni ne s'éteignait, aucun abandon ne faisait naître en lui un premier sourire ou une première larme, une douleur de l'adieu ou une joie du revoir. Il passait comme passe le vent sur une vallée en fleur ou le soleil sur un champ. Il voyait des mains jointes, des pleurs et des félicités, mais il regardait au travers, comme il regardait le lézard sur sa main, et tous les soirs, comme auparavant, le chant de sa flûte tombait de la colline et la plainte de sa musique contenait la même souffrance, et était aussi lointaine qu'avant son épanouissement.

Parfois, bien que rarement, il arrivait que l'une de celles qui avaient reposé (ou cru reposer) sur son cœur, était par lui exclue de son amour comme une chose impure ou difforme. C'est d'elles et de la haine née de leur soif, que tomba la première goutte de poison dans la coupe qui, lentement, fermenta. Des yeux sans nombre s'éveillèrent pour soupçonner, espionner et juger, et des mains se baissèrent pour ramasser la pierre qui devait tuer, car on leur avait enseigné qu'il fallait tuer le péché avec le pécheur. Le pasteur, bien qu'à mots voilés, parla en chaire de l'esprit de luxure, et le nuage de haine monta jusqu'à la croix miroitante du clocher, et demeura immobile, et grandissait sans cesse sur les champs mûrissants.

Sylvestre qui, durant ces semaines, ne descendit jamais au village, n'en sut rien. Plus tard, des années après,

lorsque, par les soirs d'hiver, dans les chambres à filer, on parlait de lui en chuchotant, si bas que les hommes n'en entendaient jamais rien, les femmes se demandaient si elles n'avaient pas remarqué combien, de jour en jour, il devenait plus triste, de cette tristesse silencieuse et lentement grandissante de ceux qui vont partir ou mourir, et pourquoi elles ne s'en étaient rien dit l'une à l'autre. Il ne savait rien, mais il semblait que son âme étrangère s'emplissait lentement du pressentiment qu'il allait se flétrir, comme l'âme de l'arbre s'en emplit longtemps avant d'être touché par l'avertissement de la gelée.

Lorsque, chaque soir, il amenait son troupeau près du village à l'heure de la traite, il ne restait pas, comme autrefois, à attendre en regardant près des femmes mais demeurait éloigné, les deux mains posées sur son bâton et la joue appuyée dessus, et suivait du regard les nuages du soir, comme si eux et lui seul existaient au monde et qu'ils dussent se parler avant de prendre congé les uns des autres.

Lorsque les premières flammes de l'automne coururent à la lisière des bois, une noce eut lieu au village. La fiancée était une des fleurs du jardin de Sylvestre, et ses parents, gens silencieux et singuliers qui menaient leur vie à l'écart, avaient demandé au jeune homme de descendre pour faire danser les invités.

Il ne vint qu'au crépuscule, son travail terminé, avec son violon sous le bras et ayant sans y songer gardé sa houlette à la main. Comme sur un ordre concerté, il s'assit auprès du feu, et, sur un signe de tête du père de la mariée, il attaqua la première danse.

Mais, dès son entrée, le bruit et les rires avaient cessé, et lorsque retentirent les premières notes, sombres, en proie à une douloureuse émotion, tous s'approchèrent et l'entourèrent, tels une muraille de glace menaçante, rigide et pleine de danger. Personne ne s'avança pour danser, et les quelques jeunes filles qui s'étaient levées, comme par défi, furent repoussées durement, si bien que, seuls, des pleurs à peine perceptibles accompagnaient les sons du violon et le crépitement des étincelles dans l'âtre.

Les parents de la mariée demeurèrent sans un mot,

gardant péniblement une contenance, ne comprenant rien, mais, à la haine des visages, devinant une sombre vérité. Cependant, la mariée, aussi blanche que sa robe, était assise à sa place, droite et raide, et ses yeux sombres et brûlants demeurèrent tout ce temps fixés avec une ardeur fiévreuse sur le visage du musicien. Celui-ci était assis comme par les soirées d'hiver, les yeux largement ouverts regardant au-delà d'eux tous, tandis que les sons fleurissaient sous ses doigts, se nouaient, s'entrelaçaient, se dénouaient et se perdaient, et que de ses pieds semblait couler sur le pavé un mince filet de sang qui atteignait les invités et les encerclait, les emprisonnait comme le dernier et ardent souhait d'un mourant qui se libère d'un sortilège.

Ensuite, quand il eut fini, il regarda l'espace vide, comme un homme qui élève une coupe... mais cette coupe est vide! Son regard parcourut lentement les visages, l'un après l'autre, comme s'il y cherchait une chose perdue, mais une chose qu'il aurait déjà cherchée mille fois à la même place et ne voudrait plus chercher maintenant. Il arrêta son regard sur les yeux de la mariée l'instant d'un battement de cœur, la scrutant, presque un peu soucieux. Puis il prit son bâton et quitta la maison.

Derrière lui un ouragan de haine s'éleva en mugissant et le poursuivit dans la rue silencieuse. Il n'entendit pas la tempête, mais seulement la feuille qui, poussée par elle, le suivait. Il se retourna et sentit les bras de la jeune fille autour de son cou. « Sylvestre, emmène-moi! Sylvestre, aie pitié de moi!... »

« Démon! » cria une voix dans le crépuscule, et la première pierre effleura ses cheveux.

Il regarda jusqu'au bout de la rue, comme il avait regardé jusqu'au fond des yeux de son père mort. Alors, il détacha les bras de la jeune fille de ses épaules et lui dit tout bas : « Retourne chez les hommes... Retourne chez les hommes, car je ne sais pas pleurer! »

Et il la laissa, sanglotante, et, son bâton à la main, s'enfonça dans le crépuscule.

La noce dura trois jours, selon la coutume des pères. La nourriture que l'on apporta à Sylvestre dut être placée

dans sa cabane, parce qu'on ne le trouva pas et qu'aucun appel ne semblait parvenir à son oreille.

Cependant, la flûte retentit chaque soir, comme d'habitude, peut-être plus lente et plus triste, mais le chant se perdit dans le bruit de la fête où se vautraient au village les âmes et les corps. Durant ces trois jours, Sylvestre laissa le troupeau paître sous la garde du chien, et, comme autrefois, il se retira dans la profondeur des forêts. Il remontait sa vie pour ainsi dire, jusqu'aux limites de son origine. Il demeura auprès de la palissade du jardin qui dominait le lac. Les mauves étaient encore en fleur et, par-delà l'eau sombre, il dirigea ses regards vers les forêts illuminées. Il resta assis sur la tombe de sa mère, comme il l'avait fait en son enfance et prêta l'oreille à la chute des feuilles dans l'espace automnal et vide. Il demeura dans la presqu'île d'où son cri avait jailli et resta longtemps couché à l'endroit où son père était mort.

Sur tous ces chemins, il n'était pas triste, pas plus que d'ordinaire. Il sentait un sourd malaise tournoyer en lui, pareil à celui des oiseaux migrateurs peut-être, l'oreille tendue vers les lointains, percevant à distance un appel venu d'au-delà des bois. Alors, il s'arrêtait, attentif, le visage tourné, jusqu'à ce que se taise cet appel. Parfois, il demeurait à la lisière des taillis, ou devant un arbre abattu dont les racines arrachées formaient une excavation dans le sol. Il lui semblait qu'il devait pénétrer dans ce lieu plus profond, plus sombre, plus secret, et que la neige devrait le recouvrir et effacer la trace qui conduisait au cœur de la terre. Il avait une sourde peur du village, du feu, des mots et des murailles. Il y sentait une cage, ou un piège, des grilles, des liens, et sa gamelle. Le soleil avait sombré et il avait froid.

Lorsque, le troisième soir, il eut ramené le troupeau dans la vallée pour l'hivernage, il n'avait que son bâton à la main. Le reste était dans sa cabane et il viendrait l'y chercher durant la nuit et s'en irait loin des hommes qui connaissent les pleurs et le rire, il s'en irait au pays où l'on vivait et mourait sans en rien savoir. Le troupeau suivait pour un bref parcours un chemin creux qui, entre

des buissons peu denses traversait un terrain plat et rocailleux. Le chien aboya et hérissa ses poils, mais Sylvestre se baissa et lui caressa la tête.

Comme il faisait ce geste, la première pierre l'atteignit. Elle lui brisa la hanche et tomba à ses pieds. Sylvestre resta debout, se tenant à son bâton, et regarda autour de lui. Il les vit tous, malgré leurs efforts pour se cacher : des jeunes gens, des maris, et des pères. Il les vit, pareils à des loups, et dans le coin de leurs yeux brillait la lueur mauvaise qu'il avait cherchée dans les yeux de son père.

Alors, il ne regarda plus, car il savait tout. Il se cramponna plus fort à son bâton parce que sa hanche lui faisait très mal et il leva son regard silencieux vers les nuages du soir qui, baignés d'une lumière rouge, flottaient au-dessus du chemin creux. C'était le regard d'un aigle triste qui, derrière les barreaux, s'enfuit vers les espaces du ciel, le regard des autres créatures, celles qui ne parlent pas et souffrent profondément, celles qui s'agenouillent sans joindre les mains, et vers qui ne se penche aucun dieu appartenant au règne des dieux humains.

Puis, une pierre l'atteignit au cœur, et il s'abattit. Il entendit la plainte de son chien, et, péniblement, il étendit la main vers lui. Alors les pierres le recouvrirent.

Mais, avant de mourir, son âme monta encore une fois et retentit au loin sur les champs nocturnes, jusqu'au delà du village où les enfants se mirent à pleurer et les adultes à se signer. Car, ce que l'on pouvait entendre jusque dans les coins les plus sombres des chambres et les plus éloignés des jardins, c'était le cri de la presqu'île du lac. Ce pouvait être le cri d'un homme comme celui d'un animal, d'un oiseau autant que d'un enfant. Il était sans paroles, pour ainsi dire sans timbre, voire sans corps et sans forme. On ne pouvait rien dire de lui, sinon qu'il avait quelque chose de caverneux, de plaintif, mais aussi qu'il contenait un appel et une menace. Il monta, s'éteignit, et, après un court silence, l'écho lui fit suite, deux notes égales qui flottaient comme deux mains qui s'ouvriraient sans se refermer. On ne pouvait rien dire sinon que c'était comme du sang qui crierait vengeance au ciel.

Il ne retentit qu'une fois, puis se tut. D'abord les bras

des meurtriers furent paralysés, et leurs cœurs s'arrêtèrent de battre. Puis ce fut comme si le mur du mystère s'ouvrait devant eux et que le sang jaillissait de toutes les fissures. Et bien qu'aucun membre du corps de l'enfant ne se vît plus, ils lancèrent pierre sur pierre, jusqu'à ce que s'élève un tertre pareil à celui d'un calvaire.

Cette nuit-là, pas une seule lumière du village ne s'éteignit. Car dans le chemin creux, le troupeau restait là, massé et bêlant, jusqu'aux brouillards matinaux, et aucune force ne fut capable de lui faire quitter cette place où la terre silencieuse buvait le sang de son berger. Dans la nuit du troisième jour vinrent les femmes du jardin de Sylvestre qui déplacèrent les pierres. Elles lavèrent le mort avec la pluie qui tombait à verse et avec leurs larmes et l'enterrèrent à minuit sur la colline, entre les racines du tilleul. Puis elles rassemblèrent à nouveau les pierres, et la place eut l'air intacte comme auparavant.

Et lorsque ceux qui étaient petits à cette époque furent devenus grands et qu'ils étaient, le soir, assis devant leurs maisons, ils racontaient à leurs petits-enfants que, toutes les nuits, sur la colline, à l'orée de la forêt, les animaux immobiles regardaient vers le village avec la plainte muette d'un peuple dont on aurait tué le dernier roi.

INTERVIEW

par PIERRE MATHIAS

Bien que je sois tombé de la dernière pluie
Que le sommeil soit mon étude et ma patrie
Le silence, je suis plus affairé qu'un taon
Et plus qu'un feu d'épines vertes crépitant.
A peine ai-je vendu le surplus des jonquilles
Aux cloportes laissé le solde des morilles
Refait son plein d'huile au moteur des escargots
Moulé les mousserons ma rosée en sabots
Fait répéter l'hymne au soleil à mes grenouilles
Réparé l'appareil à douches des gribouilles
Accroché la linaire aux bouches des canons
Donné à dévorer aux chenilles les noms
De la haine imprimés sur les choux de l'histoire
Aux lèvres du muguet donné l'amour à boire
Leur page d'écriture arabe aux gribouris
Reprisé le silence des chauves-souris
Rouvert à mes grillons leur métro à musique
Aux rossignols fait leur vaisselle romantique
La lessive de la glycine au sein tombant
Arrosé la misère avec un désherbant
A peine ai-je calmé des pommiers la fleurie
Et triomphante charge de cavalerie
Fermé l'écluse des aubépines ouvert
L'espace à l'invasion pacifique du vert
Qu'il faut donner au gel sa feuille de chômage
Aux trèfles essayer leur costume à ramage

Signer avec l'été mon contrat de trois mois
Abriter les familles nombreuses des pois
Arroser de sang frais la passion des pivoines
Préparer le quatorze juillet des avoines
Décorer les blés verts de la légion d'honneur
Rogner et sulfater les vignes du bonheur
Autoriser sa loterie aux marguerites
Faner, faire passer les épreuves écrites
Sur l'eau du baccalauréat des moucherons
Comme aux coquelicots leur concours de clairons
Faire l'amour avec l'aurore encore grise
En son déshabillé d'églantine surprise
Et comme un pommier lourd de silence à gémir
Pour mûrir mon poème en plein azur dormir.

Qui donc vous croyez-vous pour jouer au prophète
Au mage, au grand couturier des saisons? Poète,
Les hommes à ce point oublient le paradis
Qu'il ne fera soleil qu'autant que je le dis.

Rire au poids

par CLARISSE FRANCILLON

Le téléphone intérieur émit son grognement et Cahanx souleva le combiné. Que lui voulait-on encore, on n'en finissait pas de le déranger aujourd'hui. Mais il était incapable d'éconduire un visiteur quel qu'il soit. Débordé, harcelé, surmené, tanné par tout le monde, pourtant, privé de ces perpétuels va-et-vient, entretiens, coups de fil, baratinages et cassages de pieds, que serait-il devenu, Cahanx?

Les panneaux de la porte s'écartèrent en silence. La mince silhouette qui glissa à pas feutrés sur le caoutchouc mousse produisit à Cahanx une sensation désagréable, quelque chose comme une crampe à l'estomac. Ou bien était-ce les rognons qu'il avait mangés à midi? Mercédès ne devait pas savoir les choisir, ou alors elle les préparait mal, en fait il y avait à un phénomène mystérieux. Très bonne cuisinière chaque fois qu'elle invitait leurs relations, à de simples amis elle offrait une tambouille beaucoup moins oignée, encore moins si les deux époux dînaient seuls vec leurs fils, et quand ils se trouvaient en tête à tête, Marie Pourlavie ne posait sur la table qu'un indigeste rouet. Mercédès était comme ça. Rien à faire là-contre. Quelle différence avec Tilly.

Arrivé devant le bureau, le visiteur s'arrêta :

— Je vous prie de m'excuser, monsieur Cahanx, je n'ignore pas que votre temps est précieux, je ne vais pas vous importuner longtemps, je n'en ai que pour quelques minutes.

Cahanx jeta un coup d'œil à la pendule électronique. Il connaissait ce genre de baratin, c'était celui qui servait pour tous les mixeurs, frotteurs, astiqueurs, la seule différence était dans le débit plus ou moins rapide du représentant. Celui-ci s'exprimait avec une solennelle lenteur. Il ouvrit son porte-documents, posa au bord du bureau, selon l'usage, des prospectus aux pages sautantes et une série de petits objets en plastex. Peut-être s'agissait-il d'une machine à nettoyer le vide-ordures. Depuis le temps que Mercédès se plaignait que la sienne ne valait rien, cela ne tombait pas trop mal.

— Un procédé entièrement nouveau dont nous nous sommes assurés le brevet. Nous avons pensé que...

Cahanx se curait les dents avec un ouvre-lettres. Oui, un bout de rognon avait dû rester coincé entre deux molaires et c'était de la génisse, voilà pourquoi ils répandaient cette odeur forte. Tilly ne prenait jamais que du veau, elle les faisait griller, enfilés sur les brochettes que Cahanx lui avaient rapportées d'Amérique Centrale, ressemblant à deux stylets bien affilés. Elle ajoutait du laurier, du romarin... Puis elle faisait mine d'approcher les pointes de la poitrine de Cahanx : « Je pourrais te zigouiller avec ça, tu sais, oui, oui, je le ferai si jamais tu... » Il riait, mais elle ne plaisantait pas tant que ça, elle avait une fâcheuse tendance à tout dramatiser. Quelle différence avec Mercédès!

Du revers de la main, le démarcheur avança ses échantillons. Ou peut-être vendait-il un nouveau modèle d'aspirateur à limaces? Tilly en aurait eu bien besoin, ses plantons de rudbékias étaient dévorés par les bêtes, le feuillage de ses dahlias devenaient de la véritable dentelle. Dans ce cas, Cahanx essayerait ensuite de dénicher une bonne machine à nettoyer le vide-ordures pour

Mercédès, ce ne serait que justice. D'ailleurs il adorait ce genre d'achats. Il ne leur offrait jamais de bonbons ni de parfums, il leur apportait des appareils ménagers.

— Dans votre intérêt, continua l'homme. C'est dans votre intérêt que nous nous sommes adressés au *Bureau des Statistiques et Probabilités... Le Bustapro* a communiqué votre nom à la maison Lazar et Cie que je représente. Nous nous sommes permis...

Cahanx éclata de rire :

— Ah bien, bien! Le *Bustapro* ne s'est pas montré particulièrement généreux en ce qui me concerne. Mais si c'est pour une police d'assurance, je préfère vous dire tout de suite...

Le démarcheur secoua la tête : « Non pas, non pas. Voici un petit projecteur de poche qui vous fera comprendre de quoi il s'agit. Puis-je vous demander d'établir l'obscurité dans ce bureau pendant quelques instants, si toutefois cela ne vous dérange pas? Supposons que vous veniez de perdre un être cher... »

— Ah bien, répéta Cahanx. Je vois.

Avant de presser le bouton à portée de sa main, il se renversa en arrière, se cala sur son siège, jambes écartées. A travers la verrière, il aperçut les beaux nuages mollement gonflés qui se pavanaient, insouciants, qui ne semblaient pas du tout disposés à crever. Il n'y aurait pas de pluie. Il faudrait aider Tilly à arroser son carré de pelouse et la bordure de dahlias, zinnias et rudbékias. « Notre jardin » comme elle s'obstinait à dire. Mais d'un autre côté n'avait-il pas promis à Mercédès de rentrer de bonne heure?

La persienne roulante obstrua la verrière. Dans l'obscurité qui noya la pièce, Cahanx vit danser des globes, se balancer des ellipses, des spirales brillantes striaient l'espace. Le démarcheur s'agitait, branchait des contacts. « Un tout petit peu de patience... c'est une installation de fortune. Nous supposons donc que vous ayez perdu un être cher, une femme aimée par exemple. »

— Seulement, corrigea Cahanx, ce sont plutôt les êtres chers qui risquent de me perdre. Puisque, vous le savez aussi bien que moi, le *Bustapro* ne m'accorde pas beaucoup de délai.

D'une voix larmoyante il se mit à réciter : Compte tenu de mon état général, de mon âge physiologique, de mes ascendants, de mon travail et de mon genre de vie, notre célèbre Bureau prévoit mon décès à soixante-trois ans un quart, et comme j'en ai, à l'heure actuelle, soixante-quatre et trois quarts, on peut espérer que ce scandaleux état de chose...

Le démarcheur s'inclina :

— Il ne faut pas se laisser trop impressionner.

De nouveau le rire de Cahanx retentit : « Impressionner! » Il en avait vu d'autres. Cette ravissante petite bombe du modèle dé à coudre qui avait sifflé à ses oreilles, en réalité destinée à son Grand Patron, mais bien entendu celui-ci laissait Cahanx assumer tous les risques, cette louche population qui hantait les bureaux du matin au soir, cet illuminé qui l'autre jour avait menacé le Patron avec un fer à repasser et comme d'habitude le Patron s'était dissimulé derrière Cahanx. La vie du Patron était précieuse, irremplaçable, celle de Cahanx ne comptait guère.

Mais ce que Cahanx ne pouvait pas dire au démarcheur, c'était à quel point celui-ci le déprimait : râpé, l'air minable et pourquoi ces gens s'obstinent-ils à ne porter que du noir?

Le projecteur commençait à ronfler.

— Naturellement, dit l'homme noir, celui-ci étant d'une taille très réduite pourra vous paraître assez bruyant, croyez bien qu'en réalité nos appareils sont absolument silencieux, une condition tout à fait nécessaire quand on songe au rôle qu'ils sont appelés à jouer...

Déjà on voyait apparaître, reflétée par la glace recouvrant le bureau, une minuscule silhouette de femme. Vingt à vingt-cinq centimètres de haut, relief, couleurs, proportions parfaites. Une jupe verte, une

gerbe de cheveux blonds, un filet de voix passant entre les lèvres miniatures : *Chéri... il ne faut pas que j'oublie de t'acheter une cravate... pourrais-tu sortir l'hélico du garage... chéri tu sais à quel point je t'aime...*

— Bien entendu, reprit le démarcheur qui disposait des boîtes d'allumettes pour figurer des sièges, nos vraies projections sont grandeur nature, une visite à notre stand vous en convaincra, de sorte que l'illusion est... d'ailleurs peut-on appeler cela illusion ? Quoi qu'il en soit, les nécrofilms de la maison Lazar et Cie sont exceptionnels, je ne crains pas de l'affirmer.

Cahanx renifla, il tapait le sol en cadence avec son alon. Assise, la miniature faisait le geste de se peigner, le se poudrer, sa petite bouche articula : *Chéri, je 'aime.*

— Oui, oui, dit Cahanx, on a compris.

— Il ne faut pas vous arrêter au texte, recommanda e démarcheur, cela n'a rien de commun avec...

— Seulement, interrompit Cahanx, je ne vous acherai pas que pour mon nécro, je suis déjà en pourarlers avec une autre firme.

La petite silhouette s'était mise à danser aux sons ssourdis d'un jazz, puis elle salua, légèrement essoufflée. es ampoules, les cercles, les spirales s'éteignirent. ahanx pressa de nouveau le bouton, le bureau fut endu à la lumière du jour.

— Dans ce cas, déclara l'homme noir, je suppose u'il s'agit soit de *Postmortem* soit de *Audela*. Comme oncurrent sérieux, je ne vois personne d'autre, non ersonne. Mais vous reconnaîtrez vous-même que nos rix sont bien inférieurs à ceux de ces marques et pour n travail qui dépasse en qualité...

Cahanx observait le démarcheur qui enroulait, ébranchait, rassemblait son matériel. « Mais bien ntendu si vous avez déjà pris d'autres engagements... » paraissait de plus en plus morne, triste, et las. Et dire e ce gars avait une tête à vivre jusqu'à quatre-vingt-

dix ans et cet air de catastrophe. Cahanx le plaignait de tout son cœur.

L'homme soulevait le projecteur, en pliait les membres. Combien de visites avait-il faites aujourd'hui, combien en ferait-il encore? Ascenseurs, descenseurs, escalators, portes poussées, signaux allumés...

— Ecoutez, dit tout à coup Cahanx, il y aurait peut-être un moyen de s'arranger, si vous me faites des prix... Il se peut, oui, après tout, il se peut que j'envisage deux nécros au lieu d'un seul. Deux différents afin que ça ne fasse pas double emploi. Tout cela dépendrait de vos conditions, bien sûr...

Oui, il venait d'avoir cette idée. Il signerait avec *Postmortem* pour un film destiné à Mercédès et à leurs amis, il en ferait faire un autre par Lazar et Cie pour Tilly. Ainsi tout le monde serait content, le bonhomme noir tout le premier. Car, il venait de le comprendre, ce n'était pas tant par égard pour l'une ou l'autre de ses femmes qu'il leur achetait les mêmes machines à vaisselles, à ordures, à gazon, à limaces, c'était pour éviter de faire de la peine aux démarcheurs. Il était comme ça. Un cœur tendre. Incapable de renvoyer qui que ce soit, n'ayant jamais su dire non.

S'il n'avait pas été ainsi, sa vie eût été toute différente de ce qu'elle était : tiraillée, écartelée entre ses deux pots de colle, ses deux élastiques, ses extenseurs, ses tyrans... mais non, je suis d'une vacherie qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer, elles feraient n'importe quoi pour moi si je le leur demandais...

Sauf, précisément, de ne plus le tyranniser.

◆

Tilly, par exemple :

— Est-ce que tu m'aimes, Cahanx?

— Cette question.

— Dis-le alors

— Tu sais bien que...

— C'est ce que je pensais, tu commences à m'aimer moins, ce n'est plus comme avant.

— Avant quoi?

— D'ailleurs si tu m'aimais vraiment tu ne t'en irais pas ce soir.

Il se tenait debout dans l'entrée, il regardait l'heure, oui, il devait partir. Les yeux gonflés, les lèvres frémis-antes, Tilly s'interposait entre lui et la porte.

— Cahanx, écoute, je voudrais que tu restes, fais-moi e plaisir... pour une fois.

— Mon petit, tu sais bien que je dois rentrer. Chez moi.

— Chez toi? Mais c'est ici chez toi, tu l'as souvent it.

— Sois raisonnable. Je ne peux pas être en retard.

Il riait :

— Marie-Pourrlavie déteste attendre.

— Cahanx est-ce que tu te rends compte? Il faut me romettre que tu feras quelque chose, que tout cela nira bientôt.

— Allons, allons...

— Si tu continues à me quitter ainsi chaque soir orès m'avoir donné deux ou trois misérables petits uarts d'heure (protestations de Cahanx), un jour tu riveras ici et tu ne me trouveras pas, je serai noyée, phyxiée, empoisonnée, oui, oui, oui, tu verras.

Cahanx riait encore. Il glissait sa main sous la nuque Tilly mais ce n'était pas du tout pour l'attirer à i et l'embrasser comme on aurait pu croire, c'était ur atteindre le verrou et s'en aller. « Alors, soupirait-e, tu pourras me chercher pendant des heures. »

Il se remettait à glousser. Il s'en tirait toujours avec grands rires qui pulvérisaient le cœur de Tilly, tout tant que ce nom de Marie-Pourrlavie où il doublait triplait complaisamment le r et elle se serait volon-rs bouché les oreilles pour ne plus l'entendre. lors, disait-il, c'est que tu seras dans la salle d'eau train de te laver les dents parce que tu auras mangé la tarte aux myrtilles. »

Elle continuait à pleurer. Il parvenait à ouvrir la porte. Il lui administrait quelques petites bourrades affectueuses. « Un peu de patience... tout finira bien par s'arranger... tu sais que tu peux compter sur moi, ne suis-je pas ton meilleur ami? »

◆

Et Mercédès :

(Elle, elle ne faisait jamais de vraie scène, tout se passait froidement, calmement. Mais l'envie de discuter la prenait parfois le matin au petit déjeuner quand leur fils était parti au stade, qu'ils buvaient leur café servi sur la terrasse par Marie-Pourrlavie.) Mercédès s'accoudait de part et d'autre de son bol : « Alors? »

— Alors quoi?

— Tu ne t'es pas encore décidé?

— Où veux-tu en venir?

— A quitter cette personne. Avec qui tu galvaudes ta vie. Qui te ruine, qui nous ruine tous, exigeante, sans scrupules, est-ce que tu ne t'aperçois pas qu'elle t'entraîne sur une pente savonneuse, qu'elle t'oblige à frustrer ton fils, ta femme?

Il trempait le bout de son croissant. « Un peu de patience, Mercédès, tu sais bien, je t'ai expliqué qu'avec elle on n'agit pas comme on veut. Elle a des crises de nerfs, elle se roule par terre, si je n'agissais pas avec la plus extrême prudence, elle serait capable de faire un éclat. »

Mercédès faisait voler ses mèches de gauche à droite, de droite à gauche. Non, on n'avait pas idée de ça. « Comme si moi je me payais des crises de nerfs. »

— Il y a des femmes plus sensibles que d'autres, il faut croire...

Les épais sourcils de Mercédès se rapprochaient :

— Mais enfin, jusqu'à quand comptes-tu mener cette existence?

— Je t'assure que dans quelque temps je... disons quelques mois...

— Que signifie quelques?

— Mettons sept à huit, dix...

— Presque un an alors.

— Enfin, disons cinq ou six. Mais je te promets...

Mercédès s'étranglait avec une gorgée de café : « L'inconvénient c'est que je ne crois à aucune de tes promesses. »

— Alors pourquoi me demandes-tu d'en faire?

Elle ne répondait pas : sans cela ce serait trop simple, u aurais la paix et ce ne serait tout de même pas juste, parce que d'un petit geste rapide, Cahanx lui faisait igne de la boucler. On entendait l'escalier de fer ésonner en cadence, on voyait surgir, dans l'odeur de on tablier écru, dans le cliquettement de la liste de tout e qu'elle avait à faire inscrite sur une tablette sus-endue à son cou, dans le martellement de ses pas sur a terrasse, la reine de tous les mixeurs, batteurs, aspi-eurs : Marie, qui se trouvait déjà dans la maison quand es Cahanx l'avaient louée, qui sans nul doute y serait ncore quand ils la quitteraient, tellement muette, égulière, impassible, prévisible, que Cahanx ne savait lus très bien si c'était une robotte ou une humaine qu'il ne la nommait jamais autrement que Pourrla-ée, doublant ou triplant les r.

Mercédès, qui détestait entendre cela, fronça encore lus ses sourcils lourds.

— Evidemment le dimanche, c'est un peu moins anquille, dit le démonstrateur, mais les jours de maine, vous ne voyez presque personne ici.

Il conduisait Tilly à travers le dédale des mausolées forme de cône, de pyramide, de pyramide tronquée, pyramide infléchie. Celui qui servait de stand exposition à la firme Lazar et Cie se trouvait à l'extré-té du nécropark, tout près de la haie de fusains.

Deux petits massifs de cailloux synthétiques flanquaient la grille peinte en bleu vif. Aucun nom, aucune inscription, rien qu'un numéro matricule tracé dans le ciment.

Tilly s'exclama :

— Mais comme cette entrée est agréable!

Elle ferma son ombrelle et, suivie de l'employé, elle franchit les deux marches. Après la chaleur étouffante du dehors, la fraîcheur de la crypte lui parut délicieuse.

— Donc, continua l'homme, nous supposons que vous avez perdu un être cher, un mari, un ami...

Il mettait des contacts, tournait des manettes. Du sommet du cône, un faisceau de lumière tomba. Tilly avait pris place sur un pliant, près de l'entrée, elle s'éventait avec un prospectus.

Soudain, elle eut le souffle coupé. Elle venait de voir apparaître, à quelques pas d'elle, un jeune homme, très beau, elle pouvait distinguer chacun de ses cheveux, chaque poil de sa moustache, les ongles brillants, la chevalière de métal rouge. *Chérie*, articula l'apparition, *il ne faut pas que j'oublie de t'acheter une paire de gants, je vais sortir l'hélico du garage.*

Le démarcheur se pencha vers Tilly :

— Bien entendu ce n'est là qu'une simple indication, pour vous donner une idée de ce que nous sommes susceptibles de faire. Nous pouvons filmer le futur défunt chez lui, à son travail, en vacances, parmi ses amis.

— Oui, oui, oui, je comprends, dit Tilly. Elle jouait avec le gland ornant le manche de son ombrelle. *Tu sais que je t'aime toujours, que pas un instant je ne cesse de penser à toi...*, disait l'image.

Tilly était sur le point de tendre la main pour la toucher. Avait-elle jamais entendu des paroles aussi émouvantes? L'apparition allait et venait sous la lumière bleutée, puis après avoir dit : *Chérie, tu es celle que je cherchais depuis toujours*, elle se mit à danser.

Le démonstrateur régla le son : « Observez, Madame,

que nos images sont d'une réalité, d'une intensité que vous ne trouverez nulle part ailleurs.

— Admirable, admirable, balbutia Tilly. Elle tamponnait ses yeux humides. Juste les mots qu'elle désirait, les phrases après lesquelles elle avait langui toute sa vie.

— Remarquez, continua le démonstrateur, que nous laissons un petit espace de temps après chaque réplique de l'image pour que le survivant puisse intervenir. C'est selon les goûts de chacun. Certains de nos clients préfèrent avoir leurs répliques enregistrées en même temps que le nécro, ainsi sans prendre la peine de parler, ils peuvent entendre leur propre voix dialoguer avec leur mort, certains au contraire, et ce sont les plus nombreux, préfèrent formuler eux-mêmes leurs propos pendant leur visite au mausolée, soit qu'ils apprennent leur rôle une fois pour toutes, soit qu'ils improvisent à chaque fois. Ainsi supposons, Madame... voulez-vous faire un essai? Je remets le film en train, mettons que ce soit là votre mari ou un ami très cher...

Le beau jeune homme, qui avait été résorbé par l'ombre, ressurgit au centre du cône, il portait une cravate orchidée, des chaussures claires : *Chérie, il ne faut pas que j'oublie... tu sais que je t'aime toujours.*

— Moi aussi.

— Jamais je n'ai rencontré une femme comme toi.

— Je l'espère bien.

— Est-ce que tu m'aimeras toujours comme je t'aime?

— Un homme comme toi, beau, courageux...

Tilly enfouit dans son sac son mouchoir roulé en boule, ut mouillé de larmes. Elle voulut qu'on recommence, le varia les réponses qui collèrent de mieux en mieux ec les propos de l'image. A la troisième ou quatrième ojection, c'était tout à fait au point.

L'employé étala ses barèmes. Les prix dépendaient des fficultés des prises de vue, du temps passé et du poids s bobines déterminant la longueur du film. « Par emple, nous savons que M. Cahaux est un fernt de l'aéro-ski et si nous devions établir une séquence représentant à son sport préféré... »

Tilly se hâta de trancher :

— Non, non, non, pas ça.

Ces séances d'aéro-ski appartenaient à la vie familiale de Cahanx, donc elle les détestait.

— Et si au cours de ses déplacements en compagnie de son Grand Patron...

— Non, non, répéta Tilly. Rien que notre petite existence habituelle, les détails de tous les jours. Son fauteuil de jardin, sa pipe. Elle pensa qu'en variant les éclairages, en choisissant judicieusement les champs et contre-champs on arriverait à reconstituer une journée entière. Conjugale. Elle n'en demandait pas plus, en somme.

— D'ailleurs, reprit l'homme en griffonnant quelques notes, même après le décès on peut, si on le désire, effectuer quelques modifications, couper des passages qui ne satisfont pas, recoller, postsynchroniser... de toutes manières, les montages de la maison sont impeccables.

Ils étaient sortis, ils longeaient les fusains poussiéreux. La chaleur était un peu tombée, les ombres des mausolées rayaient le chemin. Le démarcheur plissa la peau de son front :

— Et l'image arrive à être tellement vivante... l'autre jour figurez-vous qu'une cliente voulait à toutes forces offrir une tasse de café à son défunt mari, elle avait même apporté un réchaud... Plus tard, ajouta-t-il, il se peut que nous arrivions à donner d'une manière ou d'une autre l'illusion du liquide s'écoulant au fond de la bouche, glissant le long du tube, peut-être même à produire ces gargouillements d'estomac si caractéristiques de nos digestions contemporaines.

◆

Tilly s'exclama :

— Non, tu ne peux pas t'imaginer comme ce démonstrateur a été charmant, à quel point cette séance était belle!

Cahanx croisa les jambes, il plia son journal :

— Seulement leurs textes battent tous les records de l'idiotie. Si j'avais le temps, je leur en ferais, moi, pour leurs démonstrations, tu verrais, ce serait gratiné.

— Ne va surtout pas leur proposer de t'en mêler!

Elle, c'était bien simple, elle rêvait du beau jeune homme à la cravate orchidée, elle se répétait ses paroles, elle évoquait ses gestes dans le silence lumineux du cône.

Assis sur son siège, Cahanx continuait à fumer. Il cligna les yeux, examina attentivement la palissade : « Il faudrait absolument la repeindre... sinon elle va s'esquinter. »

Tilly coupait les fleurs fanées, elle aimait soigner son bout de jardin. Ce n'était pas comme Mercédès, pensa-t-elle; chez celle-ci il ne devait y avoir que des fleurs lugubres, des vases affreux, d'ailleurs Mercédès ne les garnissait que si elle attendait des hôtes. Il est vrai que sans cesse elle invitait des gens, c'était pour favoriser la carrière de Cahanx, l'avancement de Cahanx, elle n'avait que cette idée en tête. Tout le reste, la fantaisie, la vie personnelle, la poésie du foyer, c'est chez moi qu'il le trouve...

Cahanx ramassa une poignée de gravier, il la lança en l'air :

— D'abord moi, je voudrais bien qu'on m'explique pourquoi ils vont chercher la pire racaille pour tourner leurs échantillonnages, oui c'est vrai, ils font jouer des pin-up insupportables et tous les putboys du patelin.

Le rire plissait ses paupières. Ah! oui, il riait chez Tilly, il s'en donnait. A croire que jamais il ne riait chez Mercédès où tout devait être sérieux, calculé, combiné; Dieu! quelle maison!

Tilly emporta le panier plein de feuilles sèches et de corolles fanées. Cahanx se leva. Naturellement. Il allait partir, il était tout le temps en train de partir. « S'il m'aimait vraiment », songea Tilly. Ah! ce n'était pas comme le pin-up, le putboy, le quoi que ce soit, lui au moins savait prononcer des choses douces.

— Enfin, dit Cahanx, commençons les prises de vue le plus vite possible. Puisque le Bustapro me donne jusqu'à soixante-trois ans et que j'en ai largement dépassé soixante-quatre, je suis en retard sur l'horaire, c'est scandaleux.

Tilly bondit près de lui, elle ébouriffa ses cheveux :

— Que tu es bête!

Elle entendit encore son rire, ce rire qui lui faisait mal aux nerfs.

Comme d'habitude, elle monta sur son toit pour voir les feux de l'hélico fondre dans le soir où fusaient les lueurs de la ville. Elle fit un signe de la main. Il rentrait chez Mercédès, absorber un repas servi par Marie-Pourrlavie, domestique de Mercédès, tourner un nécro-film destiné à Mercédès : Tilly n'était pas assez naïve pour n'avoir pas deviné que l'épouse aussi aurait son mausolée et sans doute exigerait-elle une bande coûteuse, des machineries compliquées, le sport, la vie publique, toute une mise en scène et Cahanx avait accepté, il était toujours prêt à dépenser pour elle des sommes astronomiques, il lui obéissait en tout.

Non, non, songea Tilly, je ne peux plus supporter cette situation, je l'aime trop.

L'idée de cet autre film lui donnait envie de mourir.

Mais elle, elle adorait la vie. Ce n'était pas comme certaines gens qui la détestaient, pour eux cela eût été facile...

Cahanx détestait la vie, au fond.

D'ailleurs il était vrai qu'il allait sur ses soixante-cinq ans alors que le Bustapro lui en avait octroyé soixante-trois.

Qu'attendait le destin?

◆

En fait, le destin n'attendit plus très longtemps.

Sans doute n'apprécie-t-il pas beaucoup les resquilleurs.

On ne sut jamais si Cahanx succomba à un plat de champignons préparé par Mercédès ou s'il attrapa une congestion parce que Tilly avait quand même fini par se décider à se noyer dans la piscine communale et qu'il dut aller la repêcher.

◆

Au nécropark, les installations n'étaient pas encore ussi au point que les placards de publicité et le baraˍin des représentants voulaient bien le prétendre. Tandis u'on se promenait entre les mausolées aux parois pas oujours très bien insonorisées, il arrivait qu'on perçoive es rumeurs, des chuchotements, des bribes de dialogue, es chansons, ici un mort jouait de la flûte, là il irigeait un orchestre ou il faisait une conférence sur es facettes des yeux des mouches du vinaigre, plus loin clatait la voix du commerçant qui avait vécu en bonne itelligence avec sa compagne, et depuis la mort de celle-, il l'abreuvait d'injures, saloparde, fripouille, c'était n'y rien comprendre d'autant moins que, pendant leur ie commune, ils ne se disputaient jamais et qu'ils étaient à peu près ruinés pour faire faire ce nécro.

Mais tout cela ne devait pas tarder à se perfectionner, s différentes firmes produisaient de gros efforts dans sens. D'ailleurs, comme l'avait affirmé le démonstraur, en semaine les visiteurs étaient plus rares, c'était dimanche surtout que ces inconvénients se faisaient ntir. Il n'y avait alors qu'une chose à faire : enfermer dans son mausolée le plus vite possible et gler ses appareils le plus fort qu'on pouvait.

Naturellement pendant les prises de vues de MM. Lazar Cie, il n'avait pas pu être question de forcer Cahanx prononcer des phrases divines semblables à celles du tboy. On pouvait obtenir beaucoup de Cahanx, on uvait lui faire faire bien des choses, mais aucune ce humaine n'aurait pu l'obliger à dire ce qu'il avait aucune envie de dire. Lui, ça n'était pas : toi

la plus belle, toi que j'ai toujours aimée. Non. Il bougonnait : il faudra absolument repeindre cette palissade.. tu réussis très bien la tarte aux myrtilles, mais attention, ça noircit les dents.

Pourtant, au milieu du silence du mausolée, dans la clarté diffusée du sommet du cône, ces petites phrases de rien prenaient un sens spécial, une charge de poésie inattendue, cela devenait un langage secret, presque magique.

Et comme Tilly aimait l'atmosphère recueillie, feutrée du cône, cette lumière poudreuse, un peu bleue, ce rêve de toutes les minutes : Cahanx était là, circonscrit, prisonnier, elle avait l'impression que jamais plus il ne lui échapperait, qu'elle pouvait le faire survenir quand elle voulait, aussi souvent, aussi longtemps qu'elle le voulait, elle le possédait enfin.

Elle venait là les après-midi avec son tricot. Parfois elle emmenait une jeune femme, nouvellement installée dans la ville, qui occupait un logement tout près de la petite maison de Tilly avec qui elle échangeait des graines de pois de senteur, et qui ne savait à quoi passer son temps, les dimanches. Quand le rire de Cahanx menaçait de rouler d'une manière par trop agaçante, Tilly avait la ressource de baisser les yeux sur ses mailles.

◆

Mais un dimanche, à l'heure de l'ouverture, parmi la foule des hommes et des femmes qui se pressaient, parmi les enfants qui se bousculaient et essayaient de grimper sur les édifices, elle aperçut une furtive forme grise aux paupières gonflées et battantes, qui se dirigait à pas rapides vers un des mausolées Post-mortem, reconnaissable à sa forme : une sorte de petit nuage en ciment en coiffait la pointe. Dès que les voiles flottants se furent engouffrés dans l'entrée surmontée d'un matricule, Tilly se faufila le long du mur, elle se dissimula dans les fusains.

Bien entendu, son film a dû coûter vingt fois plus que le pauvre petit mien, songea-t-elle. Mais elle n'enviait pas Mercédès. Elle entendait des fragments de discours, des applaudissements, le brouhaha des réceptions, le compte rendu des séances, le bourdonnement des moteurs de transport, le chuintement de l'aéroski, elle reconnaissait tout, reconstituait tout. Toute cette existence officielle, guindée, empesée, à vous pétrifier d'ennui. Et jamais un éclat de rire, ce rire dont elle avait à revendre. La vie de Cahanx, sa vraie vie, l'amitié des détails familiers tout cela était à Tilly, rien qu'à elle et pour toujours. Soudain elle avala une aigre salive, elle venait de percevoir une phrase banale, conventionnelle de Mercédès et aussitôt après il y eut la réplique de Cahanx : mais voici Marie-Pourrlavie...

— N'importe quoi, se dit Tilly, n'importe quoi pour avoir ce mot-là et qu'elle ne l'ait plus.

◆

L'affaire fut conclue dans les bureaux de direction de la firme Postmortem, beaucoup plus imposants et cossus que ceux de Lazar et Cie.

Ni Tilly ni Mercédès n'entendaient faire des cadeaux. Pourtant la discussion fut relativement brève.

Contre le seul mot de Pourrlavie, Tilly avait proposé 112 grammes du rire de Cahanx, mais elle eut beau se débattre, elle ne s'en tira pas à moins de 139 grammes.

Tant pis, pensa-t-elle, de toutes façons je méditais d'en couper un bout.

Les montages de la maison Lazar, comme chacun le sait, sont d'une exécution parfaite. Le dimanche suivant, Tilly convia son amie à assister à la première projection nouvelle, oui tout était impeccable. Cahanx allait, venait, grattait sa pipe, dépliait son journal, disant : oui, il faudra repeindre ce poteau, sinon il va s'esquinter... oui, tu réussis bien la tarte aux myrtilles, mais méfions-nous, ça noircit les dents, il faudra se les

laver... Tu sais que tu pourras toujours compter sur moi, ne suis-je pas ton marriepourrlavie?

Tilly faillit s'évanouir de bonheur.

Quand elle sortit, acompagnée par son amie, des larmes humectaient ses joues. Un vent léger ployait les fusains, la foule s'écoulait, on rattrapait les gosses qui recevaient des claques, la sonnerie de la fermeture grelottait dans l'air acide du soir. La grise silhouette aux voiles flottants sortit d'un des mausolées surmontés d'un nuage en ciment, elle ferma la grille à clé. En apercevant Tilly, elle esquissa un vague salut.

La voisine poussa le coude de Tilly :

— Qui c'est celle-là?

— Oh! rien.

Les épaules de Tilly remuèrent :

— Moins que rien. Une folle qui se croyait la maîtresse de Cahanx.

Un contrat de mariage

par GIOSE RIMANELLI
Traduction d'Elsa Bonan.

Lorsque Rosaria vint au monde, Seppe Melfi* jura que ce serait cette fois son dernier voyage en Amérique. Il en avait fait huit — autant qu'il avait d'enfants — et maintenant, il était fatigué. Pourtant, il se dit encore : « Allons gagner la dot de cette fille. Après ça, stop! J'achèterai un champ, près de la maison, et je regarderai le blé grandir de la fenêtre. »

Avoir un champ près de la maison, c'était son rêve depuis toujours, un champ pour y semer du blé ou du maïs, pour y planter quelques mûriers, des figuiers aussi peut-être et pour y cultiver — dans un carré tout près du puits — de la roquette, des aubergines et autres légumes pour les appétits de la famille. Bien au contraire, à son dernier retour d'Amérique, il ne trouva un champ qu'à quinze kilomètres de chez lui, on peut même dire trente, puisqu'il fallait compter l'aller et le retour. Quant au blé, c'étaient les chevriers qui en profitaient puisque bien avant qu'il soit mûr, ils y menaient paître leurs bêtes. Il fallut en venir aux procès pour mettre un terme à ce vandalisme et l'argent fondit aux mains des avocats. Il n'eut ainsi que des ennuis, le jeu n'en valait pas la chandelle; en revanche, il vit grandir sa fille sous ses yeux, une plante magnifique, éclatante de chair et de sang, une travailleuse.

* Seppe Melfi est un de ces personnages dont Giose Rimanelli ne se sépare pas. Nous le retrouverons dans *Péché originel*, son dernier roman, qui vient de paraître aux éd. du Mercure de France.

— Du jour au lendemain, ces enfants deviennent des femmes, dit une nuit le vieux à Carmela, son épouse. Et à ce moment-là, qui peut dire ce qu'elles ont dans la tête?

— Ça grandit vite, c'est vrai. Cette année, notre Rosaria a déjà cousu trois robes.

— Trois robes neuves? Et pour en faire quoi?

La femme soupira :

— Seppe, je crois que le moment est venu pour elle aussi. Si cette année personne ne se présente, il faudra porter un peu de blé à Picone, le courtier. Il se débrouillera bien pour lui trouver un brave garçon, un bon mari.

— Tu penses déjà à ça, toi? On a le temps, encore! Si c'est que les demandes en mariage te tracassent, Rosaria en aura, et par dizaines, t'en fais pas. Est-ce qu'il lui manque quelque chose? Est-ce qu'on peut la comparer à ces péronnelles de la ville qui ne valent pas un clou?

Il rit avec satisfaction.

— Non, il ne manque rien à notre fille. Elle est blanche et rose comme une belle pomme, dit la mère. Mais je pense qu'il vaut mieux être prévoyants. On ne sait jamais comment la roue peut tourner.

En effet, le premier garçon se présenta vite. Un paysan dont le champ touchait la terre des Melfi. Il commença par vouloir goûter l'eau fraîche du puits :

— L'eau, chez moi, sent le goudron, cria-t-il un jour, de l'autre côté de la borne qui le séparait de ses voisins. C'est sûrement quelqu'un qui a voulu me faire une blague.

— Si c'est que tu veux boire et pas autre chose, vas-y donc, dit Seppe. Le seau est caché sous le troisième plan de carottes à partir du sentier.

— A gauche ou à droite?

Et le vieux expliqua :

— C'est pas malheureux de devoir cacher un seau comme une pierre précieuse! Et pourtant, il faut ça si je ne veux pas qu'on me le vole. On vole tout ici, mon garçon, même un seau qui ne vaut pas deux sous.

De la main il protégea ses yeux de l'éblouissement du

soleil et appela sa fille occupée à fouir soigneusement des roseaux dans les rangées de tomates.

— Holà, fillette, je t'envoie Matteo Tirchinelli, notre voisin, qui veut tâter de notre eau fraîche. Donne-lui le seau. Tout seul, il n'arrivera jamais à le pêcher dans les carottes.

— D'accord, papa.

Depuis ce jour, le garçon enjamba bien souvent la borne-frontière des jardins pour venir retrouver Rosaria près du puits. Et il assurait au vieux que son eau devait être miraculeuse puisque plus il en buvait et plus il avait le désir d'en boire.

On ne tarda pas à les fiancer officiellement. Seppe ne perdit pas l'occasion de bien faire les choses. Il avait déjà marié sept enfants, filles et garçons, mais Rosaria était la dernière et il fallait qu'on s'en souvînt, de ces fiançailles. Il dépensa donc sans compter. Dix bouteilles de liqueur préparée par les femmes à la maison avec le meilleur sucre, un panier de biscuits salés, un autre de gâteaux au sucre, deux barriques de vin.

— On ne peut pas dire que c'est Harpagon qui marie sa fille, disait le Dr Rinaldi, propriétaire des Melfi, un ami de jeunesse de Seppe.

— Je ne suis peut-être pas Harpagon, mais il ne faut pas croire non plus que je suis riche, Monsieur Vincenzo, disait le vieux, flatté. Mais ça, ce n'est rien, encore. Vous verrez, vous verrez ce soir.

Et Seppe convia un petit orchestre loué pour la soirée, violon, guitare, une trompette et même un truc de jazz que seuls les artisans peuvent se payer. Parce qu'il voulait qu'on dise au pays que lui, un paysan, il avait fiancé sa fille en la faisant danser au son des instruments les plus modernes et les plus compliqués.

— Pour des paysans, nous sommes des paysans et même des travailleurs, disait-il. Mais le devoir, c'est le devoir et personne ne pourra dire que j'ai fait jouer du phonographe pour faire des économies.

Cependant, même durant les fiançailles qui paraissent les plus réussies, il arrive souvent des choses inexpli-

cables. Trois mois plus tard, le jeune homme rompit. Il était parti faire son service militaire et écrivit à ses parents qu'il ne voulait plus de cette jeune fille sans instruction, qui faisait écrire ses lettres par sa sœur, qui n'était pas photogénique et qui était tout juste bonne à faire des enfants, comme une lapine. Il disait encore que là où il était il avait rencontré une petite couturière turinaise sans chignon ni épingles à cheveux. Il les pria donc de rendre aux Melfi leurs cadeaux et de reprendre la bague de fiançailles sans oublier un petit mouchoir de soie qu'il avait offert à Rosaria pour lui prouver son amour.

« Nom d'un chien, je ne veux pas me charger de cette triste besogne. Cette jeune fille est une brave fille et c'est pas moi qui l'ai jetée dans tes bras. Tu n'as qu'à l'épouser », répondit Giovanni Tirchinelli à son fils.

« Je ne l'épouserai pas », écrivit à son tour Matteo. « Et si vous me menacez, mon cher père... je ne rentrerai plus à la maison. Je rengage pour cinq ans et j'irai faire la guerre, en Indochine s'il le faut. »

Le jeune homme était buté et comme le père avait besoin des bras de son fils pour les travaux des champs et que l'idée seule qu'il risquait d'aller faire la guerre « en Indochine s'il le faut » inquiétait son cœur, il se décida à faire la pénible démarche auprès des Melfi.

— Une parole donnée, c'est une parole donnée, cria le vieux. Ma fille n'est pas une traînée et s'il ne l'épouse pas, qu'il prenne garde à lui!

— Bah! il a écrit qu'il avait ses raisons pour changer d'idée et pour ne plus se marier, dit le père de Matteo en s'excusant.

— Alors? Il faudra que ce soit moi qui l'épouse, ma fille? Est-ce que c'était moi qui venais lui parler derrière le puits, sous prétexte que j'avais soif et que cette eau était spéciale?

Les choses menaçaient de se gâter. Giovanni Tirchinelli essaya de dévier la discussion et fit appel à l'amitié déjà ancienne qui le liait à Seppe Melfi. Puis il tenta autre chose et ajouta :

— Ecoute-moi, Seppe. Nous, nous sommes des vieux,

des hommes de l'ancienne génération, peut-être bêtes mais honnêtes, des gens pour qui la parole donnée, c'est quelque chose. Nous avons été en Amérique ensemble pour arriver à établir nos enfants. Nous avons sué sang et eau. Celui qui est né riche ne peut pas comprendre ce que nous avons fait, et ces jeunes gens, eux non plus ils ne peuvent pas comprendre. Rappelle-toi ce jour à Saint-Paul, dans le Minnesota, lorsque le *boss* est venu nous dire : « buvons une bière, paysans, aujourd'hui nous avons construit huit pieds... ». Tu te souviens de ça?

— Oui, mais depuis, de l'eau a coulé sous les ponts.

Seppe se souvenait du *boss* et de la bière :

— Dis-moi plutôt ton fils, pourquoi il se fiance, puis il laisse ma fille, comme ça? C'est ça l'histoire! Pourquoi il fait ça?

Le père Tirchinelli soupira. Il se sentait humilié. Il dit que lui, personnellement, il ne savait pas répondre à cette question. Et puis, comment demander des comptes aux jeunes d'aujourd'hui qui sont si étranges! Ils se montent la tête avec un rien, à commencer par le cinéma. Ils aiment et désirent souvent, et rêvent aussi. Si une jeune fille est grande ou petite, pour eux ça compte. Ils s'inquiètent de savoir si l'une porte un chignon et peut faire quinze kilomètres à pied le matin, autant le soir, avec la bêche sur l'épaule. Celle qui travaille en ville, chez une couturière, ils aiment qu'elle ait les mains soignées et qu'elle mette du rouge aux joues! Comment les comprendre? Pour eux c'est même important de savoir si elle est photogénique... Alors, tu vois, quelles raisons on peut donner à toutes ces choses?

— Tu sais, Seppe, de notre temps... poursuivit Tirchinelli d'une voix persuasive. Mais le vieux l'empêcha de continuer. Il avait soudain réalisé que tout était fini et que rien — pas même la menace de dix coups de fusil — rien n'aurait pu désormais arranger les choses. Alors, d'un geste théâtral, il se leva :

— Rosaria, ouvre la porte à nos amis et ne la referme pas tout de suite après leur départ. Il faut attendre que la puanteur qu'ils ont amenée dans cette maison s'en aille.

Rosaria ne versa pas une larme et ne parut pas désespérée. C'est qu'à vingt ans, elle pensait malgré tout que pour se marier il était toujours temps. Elle se fit une nouvelle robe, rouge, flamboyante qui — chaque fois qu'elle la portait — attirait tous les regards des garçons.

— Pourquoi faire l'effrontée, maintenant, insinua la vieille mère? On va nous critiquer et je n'aime pas, moi, faire parler les gens.

— Effrontée, effrontée... Carmelina Ricagno n'est pas une effrontée et pourtant, dit Rosaria, elle a une robe verte et décolletée, encore!

— Mais toi, ma fille, ton sang est comme ta robe. Quand je la vois sur toi, la tête me tourne. En tout cas, dis-toi bien que les jeunes gens sont bizarres. Ils aiment les belles choses, c'est vrai, les choses originales, mais ils finissent toujours par se marier avec une fille qui ne s'est pas fait remarquer, que personne, avant son fiancé, n'a eu le temps de désirer.

— Tu as peut-être raison, maman, de dire qu'on se fait remarquer, dit Rosaria. Et elle décida de ne mettre sa robe que pour le *Corpus Domini* et les quelques fêtes consacrées.

A vrai dire, lorsqu'elle apprit que Matteo Tirchinelli l'abandonnait, elle crut d'abord qu'elle en mourrait de chagrin. Elle s'était habituée à ce fiancé. Aussi, lorsqu'elle remit au père de Matteo la bague et les autres cadeaux, elle ne pleura pas, ne montra pas son désespoir, mais elle avait l'impression d'être vêtue de noir, comme endeuillée par la mort d'un de ses enfants. La robe rouge avouait donc maintenant ce désir qu'elle éprouvait d'ouvrir une nouvelle fenêtre, une fenêtre d'espoir et de bonheur sur son avenir. En effet, elle réussit à effacer bien vite la peine de ce premier amour et Carmelina Ricagno, la jeune fille à la robe verte, lui chantonnait à tout moment une petite phrase réconfortante qui venait bien à propos : « *E' bello il primo amor, ma il secondo è più bello encor...* » (1).

Ainsi Rosaria prépara son cœur à cette nouvelle attente.

(1) *Si le premier amour est beau, le second est encore plus beau...*

A la maison, pourtant, les choses se compliquaient. La vie devint intolérable lorsqu'un autre garçon vint qui se fiança aussi et après quelque temps, sans motif apparent, disparut de la circulation.

— Sainte Vierge, dit Seppe, cette fille serait-elle née trop tard ou bien suis-je devenu gâteux pour casser la figure à quelqu'un?

— Ne blasphème pas, Seppe. A quoi ça sert de jurer comme ça? dit la vieille d'une voix patiente.

— A quoi ça sert? Mais à gagner le paradis, pardi, cria le vieux qui ne pouvait plus se contenir. Et depuis ce soir-là, durant de longs mois, il n'adressa plus la parole à sa fille.

Maintenant les Melfi se doutaient bien que si les choses ne marchaient pas normalement, les garçons n'en étaient pas responsables. Eux, ils étaient venus, ils avaient de la bonne volonté; c'était Rosaria plutôt qui portait peut-être en elle, dans son caractère, quelque mystérieux défaut où se nichait le mal.

— Autrement, expliqua un beau-frère de la jeune fille, celui qui se croyait plus savant que les autres, comment imaginer qu'on se fiance avec une fille et puis qu'on l'abandonne?

— C'est vrai, admit la mère. Et se tournant vers sa fille, elle dit d'une voix douce :

— Rosaria, pourquoi tu ne dis rien et tu me désespères? Explique-nous une fois pour toutes pourquoi ce Salvo ne s'est plus montré chez nous. Pourquoi il t'a plaquée?

— Je n'ai rien à dire, dit la jeune fille d'un ton décidé.

— Un garçon ne fuit pas comme ça, Rosaria, quand on ne lui a rien fait.

— Je lui ai rien fait, pourtant. Absolument rien.

— C'est impossible. Pourquoi tu mens? Peut-être que tu te rappelles pas bien ce qui s'est passé ce soir-là? Tu te rappelles pas ou bien tu ne veux rien dire. Et pourtant, faut bien que nous on sache ce qui s'est passé, tu comprends?

— Oh! maman, finis avec ça!

— Ça va, ça va. Je ne dis plus rien. Mais c'est clair

que tout arrive par ta faute. Si c'était pas ça, pourquoi veux-tu qu'un brave garçon, et instruit encore, s'en aille pour un rien, comme ça?

Et, submergée d'amères pensées, la vieille femme, portant les mains à ses cheveux, secoua la tête longuement. D'une voix gémissante et comme pour elle-même elle répétait :

— Ah! je suis une mère infortunée. Avoir une fille qui ne veut pas se marier, alors que je lui ai déjà fait tout son trousseau et qu'il est rangé dans l'armoire. Je lui ai fait des robes neuves en cachette de son père et je sais endormir le mauvais œil lorsque quelqu'un lui jette un sort. C'est donc tout ce que je mérite, moi sa mère? Une fille étrange, sans conscience, une fille qui grandit, nous coûte de l'argent et demeure vieille fille.

Durant des jours et des jours, jusqu'à l'obsession, la vieille psalmodia sa plainte. A la fin, exaspérée, Rosaria n'y tenant plus cria brusquement :

— Je vais me faire sœur. Je vous débarrasse de ma personne.

— Qu'est-ce que tu dis là, ma fille, qui te parle d'embarras? La pauvre femme voulait se reprendre, mais elle était angoissée.

Même au comble du désespoir, Rosaria n'aurait pas choisi le couvent. Mais elle pleurait la nuit dans son lit et elle priait Dieu pour qu'il lui envoyât un quelconque mari, banal ou ivrogne, à la main leste ou même stupide, un homme en tout cas. Elle se contenterait de peu si elle ne méritait pas grand-chose. Une demi, un quart de portion d'homme ferait l'affaire, seulement quelqu'un pour faire un mari.

— Qu'est-ce que ça te coûterait, mon Dieu, de me rendre ce service?

Elle était vierge et pouvait se passer d'un homme; la question n'était pas là. La question était que, maintenant, elle voulait un homme, pour sortir de l'impasse où elle était. Il ne fallait pas rester vieille fille, cet état devenait, pour les siens, une faute dont on l'incriminait.

Il y avait bien des nuits qu'elle ne dormait pas et dans

les heures de veille, elle pensait et repensait aux événements de sa vie, au premier, puis au second fiancé, tous deux évanouis. A force de l'entendre dire, elle s'était peu à peu convaincue qu'elle avait mal agi avec ces hommes, mais elle avait beau chercher les raisons susceptibles de l'accabler, elle ne trouvait rien. « Je suis innocente », finissait-elle par conclure, « ou, alors, c'est peut-être une faute que d'être une honnête fille? »

Le dernier fiancé était dans le bâtiment, « peintre », comme il disait en prenant des airs d'artiste. Lorsque, le soir, il venait chez les Melfi, il s'asseyait auprès du feu, fumait en bavardant et allait prendre parfois une bonne bouteille qu'il sifflait avec le vieux, M. Giuseppe, comme il l'appelait. Dès le début, Seppe ne l'avait pourtant pas ménagé : « Tu épouses la fille d'un paysan et non d'un Monsieur, penses-y, mon garçon. » Mais l'autre, inattaquable, jurait ses grands dieux que de sa femme il ferait une dame et non pas une fille des champs. Il insistait tant d'ailleurs que le vieux commença à le suspecter.

— Ce bonhomme, disait-il à sa femme, il nous fera cocus, tu verras si je me trompe. Je n'aime pas beaucoup les gens qui fanfaronnent.

— N'exagère pas, interrompit la vieille à qui le jeune homme, au contraire, plaisait beaucoup. Celui-là avec le travail qu'il fait, il peut se faire une vraie situation. Rosaria a tout à y gagner. Et s'ils ont des gosses, c'est tout à fait le genre de père qui s'occupera de leurs devoirs et de leurs études. Tu verras que, tout paysans que nous sommes, nous finirons par avoir des petits-enfants avocats ou médecins, comme M. Vincenzo Rinaldi.

— Moi, je serai mort. Je ne les verrai pas, ces petits enfants médecins, dit Seppe Melfi d'une voix sèche et irritée.

Pourtant, malgré ses idées de grandeur, le jeune homme se conduisait correctement, il n'y avait rien à dire. Sauf un soir — et c'est ce souvenir qui, brusquement, surgit dans la mémoire de Rosaria. Il était tard et ses parents étaient allés se coucher. Ils dormaient dans le grand lit posé sur des chevalets dans la vaste cuisine. A cette

époque de l'année, il suffisait d'un peu de braise vivante dans la cheminée pour avoir chaud. Les deux jeunes gens, assis près du foyer, regardaient le grand lit et les deux masses informes, perdues dans les couvertures, bien distinctes l'une de l'autre. Le garçon oubliait volontiers ces deux gisants sur cette sorte de catafalque et jamais l'idée ne l'effleurait qu'on pouvait le regarder et, sait-on jamais, l'observer en cachette. Mais Rosaria, elle, y pensait pour deux. Recroquevillée sur son tabouret, les pieds tout près du feu, elle l'écoutait parler et, lentement, sans bouger, elle tournait cependant son regard vers les deux masses noires, noyées dans les lainages, cherchant à découvrir les petits yeux qui, peut-être, l'épiaient.

Le jeune homme, ce soir-là, du bout d'une petite branche, dessinait on ne sait quoi sur la braise tandis que la jeune fille sommeillait. Elle sentait une douce chaleur qui enveloppait ses genoux et cette caresse qu'elle attribuait à la flamme, lui procurait une sorte de bien-être mêlé d'engourdissement. En réalité, la flamme n'y était pour rien. C'était le gars qui s'insinuait, laissant traîner sa main chaude sur la cuisse de Rosaria, qu'il devinait nue sous l'épais tissu de la jupe. Il attendait la réaction et comme elle ne venait pas, il crut que la fiancée s'était laissée prendre à ce jeu silencieux et prometteur qui réveillait ses sens. Ainsi, n'y tenant plus, soudain, il enlaça la jeune fille qui sursauta et d'instinct essaya de le maintenir immobile, en l'appuyant au mur. La gifle vint atterrir sur le visage potelé, large et retentissante comme un coup de feu. Immédiatement l'expression du jeune homme se plissa d'étonnement devant une Rosaria qui lui parut lointaine et même hostile puisqu'en cet instant la peur succédait en lui au désir.

Seppe s'éveilla, assis sur son lit :

— Qu'est-ce qui se passe?

A cette voix Rosaria frissonna mais elle trouva la force de répondre :

— Rien, absolument rien. C'est une chaise qui est tombée. Et maintenant, Ciccio s'en va.

Le vieux sentit s'éveiller dans sa poitrine le souvenir

d'une vieille colère. Mais il ne cria pas. Ils doivent bien souvent fermer les yeux, les pères, quand ils fiancent leur fille. Fermer les yeux pour ne pas voir certaines choses qui les feraient rougir. C'est vrai pour tous les pères, ça, jeunes ou vieux, pas de différence parce qu'autour de leur fille, à ce moment-là, ils voient flotter le souvenir de leurs élans inavoués.

— Rentre chez toi, il est tard, dit-il au garçon. Tu l'auras toutes les nuits de ta vie lorsqu'elle sera ta femme, mais ici, tu es chez moi pour le moment, tu as compris?

Il avait parfaitement compris, le jeune homme, si bien que, sans même se retourner, il prit ses affaires et partit pour ne plus revenir. On apprit ensuite qu'il était parti à l'étranger.

L'hiver passa, puis le printemps. L'automne revint avec son vent froid, sa rigueur, et les Melfi attendaient toujours un fiancé pour leur Rosaria. Les jeunes gens passaient leur chemin et sonnaient à la porte des autres filles puisque la leur avait laissé s'envoler deux fiancés sans raison valable. C'est sûr que c'était suffisant pour la discréditer! Cependant, Rosaria avait maigri, elle paraissait plus grande et presque belle. Mais elle ne prenait pas garde à cette beauté qui causait son mal, se laissait aller et se négligeait de plus en plus. A force de s'entendre dire qu'elle ne se mariait pas par sa propre faute, elle avait fini par se sentir vraiment coupable. Aussi avait-elle renoncé à se faire belle le dimanche, pour plaire aux garçons. Elle se ruait sur le travail, peinait aux champs sans respirer, comme pour se faire souffrir et se tuer à la tâche. Petit à petit, elle se résignait à son mauvais sort.

Mais la mère ne se résignait pas. Un beau jour, en cachette de son mari, elle se décida enfin à porter un peu de blé à Picone, le courtier.

— Il y a eu du remue-ménage dans le coffre, dit un soir Seppe Melfi. C'était pour qui, tout ce blé?

— Ecoutez-le comme il exagère, dit la vieille femme avec une indifférence voulue. C'est Fra Caspio qui est venu et je lui en ai donné deux poignées à peine, par piété. Tu ne voudrais pas que je manque à mes devoirs

vis-à-vis des saints ni que pour une jointée de blé je passe pour une avare aux yeux des voisins?

Comme toujours lorsqu'on le poussait à bout, Seppe sentait la colère dans sa gorge qui l'étouffait, d'autant plus qu'il ne pouvait cette fois la laisser paraître. Ainsi il se tut, résigné comme un homme qui sait que désormais, chez lui, il a perdu tout prestige. C'est sûr que lui aussi, il ne voulait pas passer pour un avare et qu'il n'était pas non plus dans son intention d'offenser les saints en leur refusant son obole. Mais il sentait bien que si par malheur le moine s'avisait un jour de quêter en sa présence, il aurait vite fait de l'expédier loin de sa porte. Il faut dire que dans les villages italiens du Midi, les frères quêteurs sont aussi sales que des mendiants, comme eux obstinés et rageurs parfois. Et maintenant ils ne vous offrent même plus l'habituelle prise de tabac dans leur tabatière d'argent. Le couvent a supprimé cette dernière occasion qu'ils avaient de récompenser les bonnes volontés.

Un jour à l'heure du déjeuner, Picone se présenta chez les Melfi avec un grand jeune homme maigre, vêtu d'un costume étriqué, sans forme et crotté au bas du pantalon.

— C'est le mari pour la petite Melfi, dit le courtier en présentant le garçon. Alors, Seppe, tu n'offres rien?

Le vieux leva à peine le nez qu'il plongeait dans son assiette. Un léger frisson courut sur ses mains et, instinctivement, son regard courut vers le coffre, à l'autre bout de la pièce. Pour sûr, il ne s'agissait pas de Fra Caspio, cette fois-ci! Seppe se garda de montrer un intérêt quelconque au nouveau venu. En réalité, il n'y croyait plus, à ces fiancés de sa fille. Pour lui, c'était fini. La vraie fête, il l'avait vécue lorsque Tirchinelli avait fait sa demande. Maintenant, ces nouvelles têtes, ça ne lui disait plus rien, il demeurait absent, lointain, comme irrémédiablement détaché. Après avoir fait couler tant de vin pour les premières fiançailles, aujourd'hui, il n'avait plus envie d'en offrir seulement un verre.

— A force de fiançailles et de mariages, ma vigne s'est desséchée, dit-il brutalement. On a bien trimé et en fin

de compte, voilà ce qu'elles font ces vignes, elles se dessèchent.

Picone comprit l'intention, mais son métier ne lui permettait plus de rougir.

— Tu veux dire par là que pour ta dernière fille, tu ne feras rien?

— Ne l'écoutez pas, interrompit la femme, il s'est levé du pied gauche aujourd'hui. Que voulez-vous, il a grêlé hier sur la vigne et le champ, on aurait dit un fleuve. Même qu'il s'en est fallu de peu pour que la meule s'en aille dans le Cigno. C'est pour ça qu'il s'est levé du pied gauche. Mais asseyez-vous, en tout cas. Vous n'êtes pas du pays, mon beau jeune homme?

— De Montelongo, répondit-il en s'asseyant. Et il faut m'excuser si j'ai porté un peu de boue dans votre maison. J'ai fait dix-sept kilomètres à pied pour venir vous voir.

— Rosaria est ici, dit la vieille. Vous la connaissez?

— Je ne l'ai vue qu'une fois, à la Foire de Mai. Elle portait une robe rouge et je me suis dit que c'était une belle fille. Mais il n'y a qu'une semaine que Picone m'a parlé de l'affaire.

— Ah ça, vous pouvez le dire que c'est une affaire, ma fille. Celui qui l'épousera, c'est comme s'il cultivait une belle rose sur son balcon, soupira la mère. Mais quelles sont vos prétentions?

— Tout ce que nous mettrons par écrit. Ce qu'on demande d'habitude, je n'en veux pas plus.

— Nous ferons un contrat en règle, dit Picone. Et si la jeune fille a quelque chose, tant mieux pour elle. Aujourd'hui les temps sont ce qu'ils sont et on ne fonde pas un foyer avec des sérénades. C'est du solide qu'il faut. L'amour est une fantaisie tout juste bonne pour les riches.

— Je ne peux pas vous donner tort, dit Carmela. Nous ferons un contrat de mariage, je suis d'accord.

Le jeune homme s'appelait Vincenzo Trecase. Il était manœuvre, employé aux Chemins de Fer. « Il est sérieux », affirmait Picone, « honnête, travailleur et puis il ne boit pas, ne fume pas non plus et ne jure jamais. Ce sont des qualités qui valent plus que de l'or. »

— Ma fille est sérieuse aussi et c'est une travailleuse. Alors, cette noce, quand la ferons-nous?

— Pour moi, je suis prêt, dit le jeune homme. Les meubles sont chez le menuisier et je n'attends plus que la maison pour les y faire porter. Du noyer massif, un beau travail. Est-ce qu'elle aime le noyer, Rosaria, pour ses meubles?

Il la regarda. Pour la première fois, elle leva à son tour les yeux sur lui et sa réponse fut un sourire insoutenable, douloureux comme une blessure. Il ne lui plaisait pas, ce garçon, mais cependant, dans l'éclair croisé de son regard, Rosaria avait réalisé soudain que là, devant elle, se tenait « son » mari, un mari choisi depuis longtemps, depuis toujours peut-être, par son destin. Et maintenant, à cette première entrevue, elle n'éprouvait même pas un petit pincement d'angoisse au cœur. Elle se sentait vacante, étrangement vidée de toute sensation de peine, de regret ou de joie.

La semaine qui suivit, Picone — il représentait le côté juridique de l'événement puisqu'il avait mené l'affaire — établit en double exemplaire un contrat de mariage entre Rosaria et Vincenzo Trecase. On avait répandu tout le trousseau de la jeune fille dans la pièce, sur les chaises et sur le grand lit des vieux. Trecase, ainsi, pouvait le contempler, l'évaluer, tandis que Picone, soigneusement, prenait note de tout. Ce travail demanda une grande heure. Finalement, Picone donna lecture de la liste qui, pour les deux parties prenait valeur de testament notarié :

LISTE MATRIMONIALE DE MELFI ROSARIA, PAYSANNE,

fille de Giuseppe et Carmela Puglisi, promise de Trecase Vincenzo, ouvrier, né et résidant à Montelongo, province de Campobasso.

Par-devant moi, Picone Armando, courtier en mariages et marchand de biens, la liste ci-dessous est enregistrée et prend valeur de contrat :

4 paires de draps;
8 paires de taies d'oreillers;

12 *serviettes de toilette;*
14 *chemises dont deux ornées de dentelle de soie;*
1 *revers de drap;*
1 *revers de drap avec deux taies;*
1 *service de table blanc pour 12 couverts;*
1 *service de table rose pour 6 couverts;*
10 *serviettes blanches;*
1 *parure blanche;*
1 *parure rose;*
1 *parure jaune;*
1 *parure de flanelle;*
4 *combinaisons;*
6 *culottes;*
1 *couverture de dentelle blanche, faite à la main;*
1 *couverture de laine rose;*

1 *cruche de cuivre d'une contenance de dix litres d'eau; plus des objets personnels que la mariée, au moment de son mariage, transportera au domicile de son époux.*

Par-devant moi, Picone Armando, il est noté, par ailleurs, que Melfi Rosaria apporte une dot de 50 mille lires en espèces, déposées en banque à son nom contre reçu que je détiens entre mes mains afin de le remettre à Trecase Vincenzo en exécution du contrat de mariage. En outre, Melfi Rosaria apporte également un lopin de terre situé aux Lama, localité de la commune de Casacalenda.

Lu, approuvé et soussigné...

Suivaient les signatures de Trecase, du courtier et de Seppe Melfi. Dans cette liste, il manquait l'édredon mais pour en acheter un il fallait beaucoup d'argent et, les Melfi ne pouvant pas envisager une telle dépense, la vieille Carmela décida de se passer du sien pour le donner à sa fille. Vincenzo Trecase l'accepta.

— Neuf ou vieux, dit-il, il faut qu'il y ait un édredon. Ce qui est juste est juste.

Trecase retrouvait sa fiancée chaque fin de semaine. Par tous les temps, qu'il pleuve ou qu'il vente, il s'en venait à pied de son village. Dans la maison des Melfi il circulait à son aise, savait où se trouvaient les choses, le

peigne, la glace, la brosse à reluire et le balai de bruyère dont il tirait les brins pour en faire des cure-dents. Il était en somme entré dans la famille comme quelqu'un qui, toujours, y aurait vécu.

Avec le vieux, il conversait :

— Ciccantonio Delli Veneri, tu le connais, demandait Seppe? Comment est-il, maintenant?

— Oh, il est fini. On l'a mis à l'hospice. On dit à Montelongo qu'il n'a pas eu de veine. Pour payer des études à son fils, à Naples, et pour en faire un avocat, il a mangé sa terre, tout y a passé.

— Et Jacurti, le fils de Gemma Natabene? Tu vois ce que je veux dire, Jacurti, avec sa barbiche à la Victor-Emmanuel, il vit toujours?

— Il s'en est retourné en Amérique. Il lui reste une sœur à Montelongo, une veuve, mais ils ne s'écrivent pas.

— En Amérique? Qu'est-ce qu'il va y faire, là-bas, à son âge? Vivre sur le dos de son fils, peut-être? C'est pas drôle de dépendre des autres en Amérique, quand on ne peut plus gagner sa propre vie. Je me demande quelle idée il a eue?

— Eh oui, il y est revenu. C'était il y a deux ans. Un beau jour, il a mis son chapeau sur sa tête et il a pris le car pour Campobasso en déclarant : « Je vais à Naples pour m'embarquer. Puisque je suis citoyen américain, je m'en retourne là-bas. » Et c'était pas de la blague. Il est parti pour de bon.

Assise dans un coin de la pièce, Rosaria écoutait ce bavardage tout en cousant sa robe de mariée.

Elle était vraiment belle avec cette robe le matin de ses noces. Silencieuse, les yeux baissés, un peu battus par une nuit d'insomnie, elle se laissait habiller par l'institutrice qui, de ses mains habiles, rectifiait les drapés, ordonnait la traîne et la guirlande de fleur d'oranger lorsque, de temps en temps, comme électrisée, elle se détachait des cheveux pour former autour de la tête un cercle comme pour l'Immaculée Conception.

— J'ai apporté du rouge, dit-elle aussi. Si tu veux bien

te tenir tranquille, Rosaria, je t'en mettrai un peu sur les lèvres.

Instinctivement, Rosaria ferma la bouche, mais les parents étaient d'avis qu'elle devait se laisser faire.

— Il n'y a pas de honte à en mettre. Essaye, Rosaria, tu verras comme le goût est agréable.

— C'est comme du mastic, j'en veux pas. J'aime pas ça.

— Tu te trompes. Je t'assure que c'est très bon. A preuve que toutes les femmes de la ville en mettent.

Elle finit par se laisser convaincre et se soumit à l'opération. Elle se dit que l'institutrice voulait sûrement son bien, elle qui avait passé leur robe blanche à plus de trois cents élèves, toutes embellies par la roseur qu'elle offrait à leurs lèvres.

On n'attendait plus que le marié. Assise au milieu de la pièce, ses chaussures blanches sur ses genoux pour délasser ses pieds meurtris à force de rester debout, Rosaria regardait par la porte le ciel, au-dessus des arbres et les nuages menaçants de pluie. Sa tête était vide. Elle ne pensait à rien. De là, elle apercevait aussi la clôture du pré et le pré lui-même avec les cardons, les pampres touffus et un chat, taché de clair sur l'échine. Elle voyait tout mais ne pensait à rien, perdue dans le vacarme que faisaient les parents autour d'elle, une rumeur à l'intensité changeante, reflet de la fatigue suscitée par l'attente. On avait envoyé des gosses en guetteurs, sur la route. De temps en temps, l'un des enfants faisait irruption dans la maison et criait : « On ne voit personne! » Il se faisait un temps de silence. L'enfant admirait cette mariée, presque une statue, assise au beau milieu de la pièce, silencieuse, immobile avec ses chaussures blanches à la main.

— On ne voit personne, répétait-il.

— Va encore voir, disait la vieille Carmela en le réexpédiant prestement.

Il commençait à pleuvoir. On avait convenu onze heures pour l'église. L'heure avait sonné au clocher, à travers la pluie et toujours pas de Trecase ni de témoins à

l'horizon. En plus de la fatigue, une panique sourde s'emparait de ces gens endimanchés depuis des heures, épuisés d'attente. Seule la mariée était sereine, toujours immobile, le regard vide posé sur les chaussures neuves de vernis blanc. Soudain une larme surgit. Si légère qu'on avait de la peine à la deviner, elle bondit sur la joue se frayant un passage sur la poudre de riz. « J'aurais dû me douter qu'il ne reviendrait plus », se dit Rosaria. Une image rapide comme un éclair rejoignit sa pensée. Le pré et ce puits béant où — alors qu'elle n'était qu'une petite fille — Michelina, la femme de lessive, s'était laissée glisser pour noyer son chagrin, la veille de ses noces. Mais Michelina ne portait pas sa robe de mariée, pour Rosaria c'était autre chose. Elle mesurait la distance et la difficulté qu'elle aurait à courir, les chaussures à la main, jusqu'au puits, puis traverser le portail à gauche, dépasser les flaques d'eau et la boue... Il fallait se décider!

Mais les enfants revinrent tous en même temps en hurlant :

— Ils arrivent!

Les témoins étaient vêtus de noir; quant à Trecasse, il portait son costume de tous les jours, crotté au bas du pantalon. Ils refermèrent les parapluies et entrèrent dans la maison.

— Et c'est dans cette tenue que tu comptes aller à l'église, dit la vieille, agressive?

Le garçon regarda rapidement Carmela et les parents, puis il détourna son regard. La mariée, il ne l'avait pas très bien regardée et maintenant il ne restait plus dans ses yeux que le souvenir d'une masse blanche, un peu floue comme un nuage.

— Je ne veux plus me marier, déclara-t-il.

Il y eut des petits cris, une rumeur sourde et un mouvement confus; il y eut aussi la mariée qui bondit sur ses jambes, puis retomba aussi brusquement, abandonnée, gémissante, pressant toujours dans ses mains ses chaussures vernies. Il ne se passa rien d'autre. Il s'attendait à pire, à des menaces. Après quelques secondes — oh, comme la pièce paraissait grande et vide, maintenant —

une belle-sœur de Rosaria, une femme dont le mari était sur le front et qui habitait le plus beau quartier du village, s'approcha de lui et dit dans le silence :

— Pourquoi ?

Il secoua la tête.

— Pourquoi, répéta la belle-sœur en criant sous le nez du jeune homme. Elle le regardait de si près qu'elle semblait vouloir lui arracher les yeux.

— C'est que, dit alors l'un des témoins de Trecase, c'est que le contrat de mariage n'a pas été respecté.

— Qu'est-ce que vous réclamez, demanda la belle-sœur ?

— Eh bien, voilà, fit Trecase, tirant de sa poche un papier froissé sur lequel il lisait quelque chose. C'est ça qui manque et je dis qu'on m'a trompé.

— Pourquoi ?

— C'est écrit ici : « une cruche de cuivre d'une contenance de dix litres d'eau ». C'est écrit et elle devrait y être. Pourtant, je ne la vois pas. Pourquoi ?

— Alors, mon fils, c'est pour cette bêtise que tu ne veux plus te marier ?

— Ce qui est juste est juste. J'ai tout vérifié ce matin et je n'ai point vu de cruche. Puisque c'est écrit, moi je la veux et si vous ne me la donnez pas, je ne me marierai pas.

— Mais, mon fils, c'est un oubli, dit la vieille femme. (Elle savait bien pourtant qu'elle avait triché, dans l'espoir qu'on ne s'en apercevrait pas.) On va réparer ça tout de suite. Je te donne ma cruche. Tu peux aller la prendre, c'est celle que j'avais portée en dot. Va la chercher, mais, pour l'amour du ciel, conduis-moi cette fille à l'église.

— Je veux ce qui a été marqué dans le contrat. J'ai déjà eu votre édredon, je ne veux pas de votre cruche.

— Mais puisque je te la donne.

— Je veux celle qui m'a été promise dans le contrat.

Les parents s'étaient massés dans un coin de la pièce, retenant leur souffle. Puis, on vit Seppe Melfi se lever. Il se dirigea vers le coffre ancien, l'ouvrit, fouilla dans le

linge et dans les poches du costume noir qui attendait le jour de sa mort. Il ne lui manquait plus que les chaussures pour ce jour-là, les souliers vernis pour lesquels le vieux avait économisé sou par sou. Parce qu'au Paradis on doit y aller vêtu de noir et avec des chaussures, exactement comme le jour du mariage. Seppe avait trouvé l'argent et, le serrant dans son poing, il le tendit à Trecase :

— Tiens, avec ça tu achèteras une belle cruche.

Le garçon regarda le poing fermé et secoua de nouveau la tête.

— Je n'en veux pas, dit-il. Moi aussi, je peux acheter une cruche avec mon argent.

— Prends-les. Ce sont les sous de mes chaussures de mort. Je les ai mis de côté petit à petit, avec peine, deux lires par mois, parce que, tout paysan que je suis, il me fallait des souliers pour ce jour-là, des souliers vernis. Maintenant, c'est différent... on m'enterrera comme ça, les pieds nus.

En parlant, il brandissait son poing devant le visage brun de Trecase.

— Alors, tu les veux, oui ou non?

On entendait tomber la pluie et, dehors, les larges gouttes brillaient dans le soleil blafard; on entendait aussi le murmure des parents, le frottement des souliers sur le plancher et quelques toussotements. Dans la rue, un bambin que l'on apercevait tête nue et les bras levés cria soudain avec allégresse : « Vive la mariée! »

Ce cri ramena le regard de Trecase sur le visage immobile, muet et livide de Rosaria. L'excitation tomba en lui brusquement et s'accompagnant d'un geste d'indifférence, il s'approcha d'elle :

— Partons. Il faut d'abord que tu mettes tes chaussures.

Et le cortège nuptial s'achemina sous un ciel de parapluies, sur le boulevard qui conduit à l'église. Sur son passage, des gens se postèrent aux fenêtres, derrière les persiennes. Apercevant le cortège misérable qui avançait timidement comme en s'excusant, les curieux refermaient

bruyamment les vitres. Seul le boucher, campé sur ses pieds, les bras croisés sur sa poitrine, encadré de ses quartiers de bœufs sanglants, s'inclina et sourit aux époux en lançant à voix haute :

— Félicitations, mes enfants, et beaucoup d'héritiers. Tous mes vœux.

Quand la petite troupe arriva à l'église la pluie cessa et le soleil, soudain doré, se fit presque chaud.

— Seppe!

— Dis, Carmela.

— C'est pas facile de se retrouver seuls. C'était dur de les élever ces enfants et dur de les caser aussi! Et puis voilà que lorsque tout est fini, tu as l'impression d'avoir rien fait. Dis, Seppe, pourquoi qu'on les marie, les enfants?

— N'y pense pas, vieille, n'y pense pas maintenant. Tu vois, nous redevenons jeunes.

Assis face à face au milieu de la pièce vide, ils se chauffèrent au soleil qui pénétrait dans la maison.

STÈLE
POUR RAOUL DUFY

par CHARLES ASTRUC

Une salve d'allégresse
Dans le ciel de notre nuit,
Une mine qui renverse
Les murailles de l'ennui :
C'est un feu plein d'artifices
Mais le plus franc des caprices,
Le bouquet signé Dufy!

C'est la terre avant la chute,
Comme un grand parc sans venin;
Une cadence de flûte
Dans le concerto divin.
Et les formes fraternisent
Sous la tyrannie exquise
Des ocres ou des carmins.

O sourire qui pavoises
Les blés, la rue et la mer!
Toute peine s'apprivoise
A l'ordre d'un monde clair.
Courons sur la grève heureuse
Où se dore une baigneuse
A l'incorruptible chair.

La baie élargit la page
En balcon sur l'infini;
L'azur entre dans la cage

Où sont des oiseaux fleuris.
Une ville en quelques lignes —
Mais dans l'ivresse des signes
Luit la force de l'esprit.

Les volutes d'une danse,
La douce rigueur du jeu;
Le regard bleu de l'enfance
Dans les plus lucides yeux;
Et sa main, fertile abeille,
De la splendeur qui sommeille
Tira ces rayons joyeux.

L'ombre s'est évaporée,
Emportant la pesanteur,
Et les choses libérées
Chantent Dieu dans la chaleur;
Une chaise, une console
Trouvent de blondes paroles
Pour murmurer le bonheur.

Il ouvre aux barques légères
Les abris les plus certains;
Il engrange l'éphémère
Pour des agapes sans fin;
Et sa voix réconcilie
Les révoltes de nos vies
Au décor de leur destin.

La fille au bec d'oiseau

par LADISLAS DORMANDI

— J'admets que le résultat n'est pas fameux... — Il était visiblement irrité et j'ai jugé plus prudent de ne pas l'exciter davantage, bien que j'aie eu des excuses, des excuses justifiées et valables. La qualité de la marchandise, les conditions trop rigoureuses du crédit, les efforts déployés par la concurrence, la situation générale du marché et d'autres encore. Les commerçants deviennent prudents. Je ne peux quand même pas leur forcer la main. Mais l'expérience m'a appris à ne pas contredire le patron même quand j'ai raison. Surtout quand j'ai raison.

D'ailleurs M. Coppelin a déclaré dès le début de notre entretien que mes arguments ne l'intéressaient pas; c'est le carnet des commandes qui compte, le reste il s'en foutait. C'est un point de vue défendable. La bonne volonté ne suffit pas pour payer les fournisseurs, comme elle ne suffit pas non plus à me faire vivre si je n'arrive pas à faire au moins deux cent mille par mois. Barjou a atteint les trois cents, Farjon aussi a dépassé les deux cent cinquante, tandis que mon résultat restait inférieur de vingt pour cent à celui du mois précédent. Ce n'est pas ma faute, c'est entendu, mais cela ne change rien au fait.

En retournant à ma table pour ranger ma collection j'étais donc passablement déprimé. Ligget et Co que j'ai vu en dernier bouleverse toujours tellement mes échantillons qu'il me faut une bonne demi-heure pour les

remettre en ordre. Si je fais une erreur dans les prix chez le prochain client, il croira que je veux le tromper et même si je me corrige immédiatement cela fait mauvaise impression. Le mieux serait évidemment d'apprendre la liste par cœur, mais je n'ai jamais le temps, le soir je suis fatigué et je tombe de sommeil. Et puis les prix changent selon les saisons et aussi selon que le patron veut pousser la vente de tel ou tel article... J'ai quitté le bureau en dernier et j'ai déposé la clef chez le concierge.

En apparence tout cela n'a aucun rapport avec la fille au bec d'oiseau et je le raconte seulement pour justifier mon humeur massacrante. Je dis : en apparence, car en réalité tout ce qui nous advient est lié d'une façon obscure et compliquée, même les événements qui semblent être indépendants les uns des autres. Si j'avais réussi à persuader Ligget et Co de commander les trois cents mètres... c'est la quantité qu'il a achetée l'année dernière, bien qu'il ait prétendu n'avoir pu la vendre qu'en solde... le patron ne m'aurait pas fait de reproches, si le patron ne m'avait pas fait de reproches je n'aurais pas été de mauvaise humeur, si je n'avais pas été de mauvaise humeur j'aurais répondu plus poliment à la fille au bec d'oiseau. Et ainsi de suite. Tout s'enchaîne et nos actes les plus simples entraînent des conséquences incalculables.

Et pas seulement nos propres actes, mais aussi ceux des autres auxquels nous avons affaire. Parce que la chaîne ne commence pas avec le refus de Ligget et Co; c'est déjà la conséquence de quelque chose. Il avait mal aux dents, il avait mal dormi, il s'était querellé avec sa femme, que sais-je! Mais pourquoi avait-il mal dormi, s'était-il disputé avec sa femme juste avant ma visite? Le voilà, le mystère. Mais à quoi bon continuer à se casser la tête? Même si je découvre la raison d'un événement, une autre inconnue se présente immédiatement. Jamais je n'arriverai à la fin.

Un vent humide soufflait, roulant devant lui une brume

collante, à odeur de soufre. J'ai relevé mon col, enfoncé les mains dans les poches et j'ai pressé le pas. Ce temps de chien n'était vraiment pas ce qu'il fallait pour m'égayer. J'habite derrière le musée; d'habitude je traverse la place du marché pour tourner au coin du Théâtre Municipal, dans la rue Ramon-Artegas. Cet Artegas était un collectionneur qui a légué ses tableaux et ses statues à la ville. Le musée aussi porte son nom.

L'horloge de l'Hôtel de Ville indiquait sept heures et demie, je n'avais pas remarqué que j'avais mis si longtemps pour ranger ma collection. Je suppose que j'ai dû ruminer les admonestations de M. Coppelin. Je suis un homme susceptible et je supporte mal qu'on blesse mon amour-propre. Il a prétendu que Barjou et Farjon sont meilleurs vendeurs que moi, ce qui est faux, ma moyenne annuelle est aussi bonne que la leur et c'est moi qui détiens le record avec novembre de l'année dernière. Mes clients me connaissent et m'estiment, M. Coppelin aurait du mal à trouver un autre représentant qui connaisse aussi bien ce circuit que moi. La concurrence m'accueillerait à bras ouverts. J'étais tellement en colère que même cette possibilité m'était passée par la tête.

J'ai rencontré la fille au bec d'oiseau au coin de la deuxième rue adjacente à la rue Artegas. Il y a trois ou quatre prostituées qui se promènent chaque soir dans les environs; elles tiennent leur quartier général au café « Plus heureux que l'Enfance ». Je les connais toutes de vue et probablement elles aussi me connaissent, elles savent que je ne suis pas un client et elles ne m'accostent jamais. Je n'avais vu la fille au bec d'oiseau que de loin. Je viens du côté du Théâtre Municipal et comme j'habite sur le même côté je n'ai pas de raison de traverser la chaussée, tandis qu'elle se promène sur l'autre trottoir. Le matin quand je me rends au bureau elle n'y est pas encore, ces filles travaillent la nuit et dorment toute la journée. Je crois que la police ne tolérerait pas qu'elles fassent leur métier en plein jour.

Je les vois parfois aborder les passants, puis dispa-

raître dans une ruelle bras dessus bras dessous, ou encore en revenant après la chasse, pimpantes, fraîchement fardées et coiffées. C'est facile de les reconnaître, pas tellement d'après leur comportement mais surtout d'après leur démarche. Je ne sais pour quelle raison, mais elles portent toutes des chaussures aux talons excessivement hauts, on distingue nettement le bruit de leurs pas... tap... tap... tap... dur et sec, comme si elles battaient tout le temps le tambour pour attirer l'attention. Jamais une femme honnête ne marche ainsi. Il y a dans ce bruit sonore quelque chose... comment le définir?... quelque chose d'érotique; je ne comprends pas comment elles parviennent à éveiller des sentiments pareils simplement avec leur démarche. En entendant ces pas j'ai la sensation qu'à part leurs souliers elles sont complètement nues. C'est bizarre, mais c'est ainsi. Avec les filles de la rue Artegas je n'ai jamais eu affaire, quand l'envie me prend je me rends dans un quartier éloigné où j'ai peu de chances de rencontrer des gens de connaissance. Je ne suis pas spécialement prude, mais je dois veiller à ma réputation.

La fille au bec d'oiseau se tenait devant le magasin de confection pour hommes de Feuga, et cela me fit penser que mes bretelles étaient dans un piteux état, tout effilochées, et que j'avais l'intention d'en acheter des neuves. J'avais vu des bretelles voici quelques jours à la devanture de Feuga, j'ai été frappé par leur bonne présentation, pliées dans une boîte couverte de cellophane. Le magasin ferme à sept heures, mais j'ai traversé pour regarder l'étalage; ainsi demain quand je viendrai les acheter, je ne perdrai pas de temps à faire mon choix. J'en ai vu une paire, bleu-clair, avec deux raies plus foncées sur les bords, justement ce qu'il me fallait. Feuga n'est pas bon marché, mais je mets volontiers le prix si la qualité me convient. Comme je ne cesse de l'expliquer à mes clients, la bonne qualité représente en réalité une économie.

Je n'ai pas remarqué à quel moment la fille au bec

d'oiseau s'est faufilée derrière mon dos, je n'ai pas entendu ses pas, mais quand je me suis retourné nous nous sommes trouvés nez à nez. C'était la première fois que je la voyais de si près et brusquement je me suis souvenu de cette petite statue égyptienne que j'avais vue l'année dernière au musée Artegas, sculptée selon la notice par un artiste inconnu, quelques siècles avant Jésus-Christ. Cette fille ressemblait à la statue comme si elle lui avait servi de modèle. J'ai compris pourquoi elle choisissait justement ce bout de rue mal éclairé et peu fréquenté comme terrain de chasse; elle était laide comme une sorcière de cauchemar. Sa peau jaune et ridée collait à ses os, ses yeux se cachaient au fond d'orbites qui semblaient être des puits vides. Un bec d'oiseau extraordinairement long et pointu s'élevait au milieu du visage. Quand elle ouvrit la bouche, la puanteur de l'eau-de-vie et du parfum bon marché frappèrent mes narines.

— Viens avec moi! — Dans un rictus affreux, elle me montra ses dents ébréchées, sa voix caverneuse sonnait comme un pot fêlé. — Allons, viens, tu seras content. Je connais des trucs...

Je frémis de dégoût et involontairement je reculai d'un pas. Mais ma stupéfaction ne dura qu'une seconde. Je voulus passer à côté d'elle, faisant semblant de ne pas avoir entendu l'invite. Mais elle fit un geste comme si elle voulait me prendre le bras et cette insistance me mit hors de mes gonds.

— Fiche-moi la paix, — dis-je, et pour la décourager j'ajoutai sur un ton volontairement rude : Avec la gueule que tu as tu feras mieux de changer de métier.

J'avançai un bras pour l'écarter de mon chemin, mais elle dut se méprendre sur mon intention, car elle se retira à reculons en grognant un juron et montrant ses dents comme un chien méchant. Je passai sur l'autre trottoir et continuai mon chemin. Le bruit des talons s'éloignait, elle s'était probablement mise à courir, en arrivant au jardin public qui entoure le musée, je n'entendais plus rien.

Je n'avais rien à me reprocher, c'était elle qui m'avait provoqué. Néanmoins j'étais mécontent. Je suis généralement poli avec les femmes et j'étais vexé de m'être laissé emporter. Il aurait suffi de secouer la tête, sans mot dire; ajouter une grossièreté était inutile. Cette malheureuse fille ne faisait qu'exercer son métier, exactement comme moi quand je m'efforce de placer la marchandise. Il m'arrive aussi, à moi, de me présenter à un moment inopportun, de ne pas trouver le ton approprié, le moment psychologique. Que sa marchandise soit de mauvaise qualité?... Entre nous, la mienne n'est pas toujours du premier choix non plus et il faut quand même la vendre. Je la pousse même un peu, car j'ai un pourcentage plus élevé sur les articles difficilement vendables. Au fond, la fille au bec d'oiseau et moi, nous sommes des camarades dans le malheur.

J'avais hésité un instant à retourner et à réparer mes torts. Mais comment diable m'y prendre? M'excuser? « Pardonnez-moi, mademoiselle, le patron vient de me gronder, j'étais énervé... » Ce serait ridicule. L'idée m'avait juste passé par la tête; on ne peut pas s'empêcher de penser parfois des bêtises. Ce qui est fait est fait, on n'y peut rien. Elle n'était probablement pas aussi affligée que je ne l'imaginais, dans son métier elle devait être habituée à encaisser des grossièretés plus graves encore. Elle avait déjà oublié l'incident et n'aurait même pas compris ce que je voulais d'elle. Et puis elle devait déjà s'être consolée avec un client moins difficile que moi. Je ne la retrouverais pas.

La nuit j'ai rêvé de la statue égyptienne. Le rêve n'avait ni queue ni tête, la fille au bec d'oiseau traversait ma chambre avec ses souliers à hauts talons, puis elle s'envolait par la fenêtre comme une chauve-souris. J'entendais nettement le tap... tap... tap... et ce n'est qu'après un bon moment que j'ai découvert que c'était le robinet qui s'égouttait dans le lavabo. Je me suis levé, à moitié endormi, et j'ai fermé le robinet. Le bruit a cessé immédiatement et je me suis rendormi.

Le matin, pendant que je me rasais, j'ai passé en revue mon programme de la journée. Hier, en effet, j'avais pris le travail un peu à la légère, le client sent quand le vendeur manque de conviction. Je me suis mis en route avec la décision de ne pas me ménager et de prouver à M. Coppelin de quoi je suis capable quand je m'y donne corps et âme. J'ai travaillé avec acharnement jusqu'au soir, et en rentrant j'ai constaté avec satisfaction que j'avais largement dépassé ma moyenne quotidienne. Si j'avais été en aussi bonne forme la veille, j'aurais certainement décroché la commande des trois cents de Ligget et Co. M. Coppelin n'était plus dans le bureau, j'ai donc transmis les feuilles à Mlle Mireille et je suis parti ayant la conscience du travail bien fait.

Au coin du parc public je me suis souvenu d'avoir oublié d'acheter le matin les bretelles. Mais le magasin était fermé. La fille au bec d'oiseau se promenait devant la vitrine éclairée; j'ai vite détourné la tête pour qu'elle ne croie pas que je la regardais. Elle m'a probablement aussi reconnu et elle s'est mise en marche dans la même direction que moi. Je raidissais le cou, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'entendre le bruit de ses talons. Tap... tap... tap... au même rythme que l'eau du robinet cette nuit. Elle se tenait à la même hauteur que moi, réglait son pas sur le mien. Heureusement il y avait peu de monde dans la rue, car on aurait dit qu'elle m'accompagnait. Qu'est-ce qu'elle me veut, pensais-je, irrité, elle sait qu'il n'y a rien à faire. J'essayais de penser à autre chose, mais je ne pouvais pas, cette insistance m'agaçait. Bien qu'il soit possible que cette nervosité soit sans fondement, que ce soit par pur hasard qu'elle prenne le même chemin que moi.

Après le dîner le patron du restaurant s'est approché de ma table et nous avons discuté des affaires. Mais mes pensées étaient ailleurs et je répondais distraitement. Il a dû remarquer mon absence, car il m'a quitté rapidement en me jetant un regard intrigué. Il m'a semblé en effet que j'avais répondu de travers. J'ai payé et j'ai

quitté le lieu. Pour me récompenser d'avoir si bien travaillé, j'ai décidé d'aller au cinéma et je me suis dirigé vers la place du marché.

Le bec d'oiseau était à son poste, caché sous une voûte. En m'apercevant elle quitta sa cachette et se mit en marche sur l'autre trottoir. Tiens, tiens, mon vieux, me dis-je, en essayant de prendre la chose à la blague, cette fille est décidément tombée amoureuse de toi. Chaque fois qu'elle te voit, elle te suit. T'es-tu jamais douté que tu étais aussi séduisant?... A l'entrée des artistes du Théâtre Municipal je me suis arrêté devant l'affiche et j'ai fait semblant d'étudier le programme. Mais je tendais l'oreille pour savoir ce qui se passait derrière moi. Les pas avaient cessé. Dès que je me suis remis en marche, ils reprirent comme avant.

Je n'ai plus eu envie d'aller au cinéma, j'ai rebroussé :hemin pour rentrer chez moi. A l'entrée du parc il y une pissotière et bien que je n'en aie pas senti la nécesité j'y suis entré. En reboutonnant ma braguette j'ai eté un coup d'œil à travers les fentes de la plaque de ôle, disposées en forme de fleur. Elle était toujours sur trottoir d'en face, allongeant le cou et tournant la tête gauche et à droite comme un véritable oiseau aux guets. Je ne pouvais rester plus longtemps parce qu'elle urait remarqué que je l'observais. Je suis donc sorti j'ai continué d'un pas nonchalant comme si je ne 'intéressais pas à ce qui se passait autour de moi. L'insnt d'après le tap... tap... tap... recommençait. Mais tte fois-ci derrière moi; entre temps elle avait traversé chaussée. Pour m'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un sard, j'ai ralenti. Elle a ralenti également. J'ai pressé pas... elle aussi a accéléré le sien. Elle ne s'approchait s, mais elle ne restait pas en arrière. La preuve était ncluante, mes derniers doutes se dissipaient; la fille suivait intentionnellement.

Ça alors, me dis-je, stupéfait, ce n'est plus une blague. bec d'oiseau mijote un mauvais coup. J'ai lu récemnt dans les faits divers l'histoire d'une couturière

qui a jeté du vitriol au visage de son amant infidèle. Dans mon cas évidemment il n'est pas question d'infidélité, je n'ai jamais eu affaire avec elle, elle n'a donc rien à réclamer, mais peut-on savoir ce qui se passe dans le cerveau d'une malheureuse fille de cette espèce? Elles sont généralement chargées d'une lourde hérédité et souvent alcooliques. Il se peut qu'elle s'imagine une histoire et elle croit que c'est arrivé en réalité. Elle puait l'eau-de-vie hier en m'abordant et elle a probablement transformé mon refus en offense impardonnable... Je n'ai pas eu peur, mais j'ai senti un fourmillement désagréable dans ma nuque et j'ai respiré avec soulagement en entrant dans la maison.

Au premier étage je souriais déjà de mon inquiétude. Tiens, me dis-je, amusé, ce ne sont pas seulement les prostituées qui se laissent emporter par leur imagination, cela peut aussi arriver à des représentants de commerce raisonnables comme moi. Pourtant je ne suis ni alcoolique ni chargé d'hérédité. Drame au vitriol... et quoi encore! Elle s'est offusquée de mes paroles un peu vives et elle me suit pour m'agacer. Si elle voit que je l'ignore, elle en aura marre.

J'ai allumé et je me suis approché de la fenêtre pour fermer les volets. La tête levée vers mon étage, elle observait la maison de l'autre côté de la rue. Nous nous sommes dévisagés un instant; elle était plus moche que dans mon souvenir, plus moche que cette statuette du musée. J'ai tiré violemment sur les volets, j'aurais dû y penser avant d'allumer. Eh bien, et si elle sait où est ma chambre? Elle ne va quand même pas me suivre jusqu'ici?... J'ai éteint et je me suis déshabillé dans l'obscurité. Avant de me mettre au lit je me suis approché encore une fois de la fenêtre et j'ai écarté un peu les volets. La rue était déserte, je ne voyais personne. Apparemment elle en avait eu assez de monter la garde. Elle s'est rendu compte qu'elle perdait son temps et elle s'est esquivée.

J'ai dormi comme un bienheureux et je suis sorti le

lendemain en sifflotant, frais et dispos, décidé à répéter mon exploit de la veille. Mais en arrivant sur le seuil, le sifflotement s'est arrêté dans ma gorge. Le bec d'oiseau que je n'avais jamais encore vu à cette heure-là se tenait sous la porte de la maison d'en face. Le tap... tap... tap... se fit entendre. Ma main se crispa dans ma poche et bien que le temps fût frais, ma paume se couvrit de sueur. Je transpire généralement quand le client est mécontent de la marchandise et me fait des reproches... Bien que pas pressé... je ne pouvais pas commencer ma tournée avant l'arrivée de M. Coppelin... je pris la queue à l'arrêt du tramway sur la place du marché. Je ne prends le tram qu'exceptionnellement quand il pleut, car il contourne la moitié de la ville et j'arrive au bureau plus vite à pied. Mais je ne voyais pas d'autre moyen pour me débarrasser de cette sangsue. Je ne me retournai pas mais j'entendis le bruit des talons s'arrêter au coin de la rue Artegas. Pendant tout le temps je sentais son regard accroché dans mon dos comme le bec crochu d'un oiseau de proie.

J'ai bousculé un peu les gens pour monter dans les premiers. Je me rendais compte que ma hâte n'avait pas le sens, rien ne pouvait m'arriver, personne ne me pouruivait... Avant d'arriver à ma station j'ai plié mon joural et je me suis levé pour gagner la sortie. Elle était ecroquevillée sur le siège près de la porte, tournant ı tête vers la rue, mais elle m'épiait dans la glace. Le amway ralentit et je sautai avant qu'il fût complèteıent arrêté. Quelques pas plus loin elle descendit égaement. Elle sait où j'habite et maintenant elle cherche découvrir le lieu de mon travail. Elle tisse sa toile autour e moi. Si seulement je savais dans quel but? Je suppose ıe la rencontre de l'avant-veille se confondait dans son ıagination avec une affaire antérieure, que ce n'était ıs à moi qu'elle en voulait, je n'étais qu'un bouc émisire innocent qui avait croisé son chemin au mauvais oment.

Mais hasard ou pas, la chasse devenait intolérable et

si elle ne cessait je serais obligé de m'adresser aux autorités. Le cousin de Farjon est dans la police, je lui en dirai un mot. Bien que je ne sache pas sous quel prétexte je puis lui demander d'intervenir. Je ne peux pas prétendre que la fille m'a importuné, elle a le droit de se promener dans la rue Artegas, prendre le même tram que moi, descendre où je descends. Au point de vue légal elle ne commet aucune infraction. Si je porte plainte je me rends ridicule...

En parcourant les commandes, le patron hocha la tête plusieurs fois, visiblement content. Mais j'étais tellement nerveux que je ne pouvais pas me réjouir de son appréciation. Même pendant la tournée je n'ai pu chasser de mes pensées ce maudit bec d'oiseau. J'ai brûlé un feu rouge et l'agent m'a collé une contravention. Plus tard, sorti de la ville, j'ai failli m'enfourcher sur le timon d'un chariot chargé de foin. De mon bel élan de la veille rien n'est resté, j'ai débité mon laïus sans conviction, j'ai été impatient quand le client a hésité. Ce qui est une faute impardonnable. En conséquence le résultat s'est montré décevant, j'ai tout gâché, j'étais incapable de me concentrer. Dans l'après-midi j'ai visité Mme Munter, une de mes meilleures clientes. Pendant qu'elle examinait les échantillons, sa figure s'est transformée en une tête de mort ricanante, ornée d'un énorme bec d'oiseau. La vision était tellement ahurissante que j'en ai eu le souffle coupé. J'ai répondu d'un ton assez brusque à une remarque et quand je me suis repris il était trop tard, elle s'était vexée et m'a rendu les échantillons sans rien commander. Je me suis rendu compte qu'il valait mieux interrompre ma tournée et rentrer. Je m'enfermerai dans ma chambre pour deux jours, une semaine entière s'il le faut, jusqu'à ce que cette harpie se lasse. Elle ne pouvait quand même pas passer sa vie à me surveiller.

En remettant mes feuilles de commande, j'ai dit à M. Coppelin que j'étais malade et que j'avais l'intention de rester chez moi quelques jours. J'ai aussi demandé

une avance. A ma grande surprise le patron n'a pas protesté, il ne m'a pas posé de questions sur ma santé, mais il m'a fait verser la somme. Ce manque de sollicitude m'a plus peiné que s'il m'avait refusé l'argent. J'ai constaté qu'un homme solitaire comme moi peut crever sur le bord de la route comme un chien perdu, sans que personne s'en soucie. Je ne suis pas d'une nature pessimiste, mais quand ces idées me viennent, j'ai envie de planter là tout le bazar...

A peine avais-je fait quelques pas que le claquement de talons recommençait. Je fis une grimace; ce bruit insupportable m'a surpris comme un mal de dents aigu. Je m'arrêtai, décidé à l'empoigner et à lui demander des comptes, mais j'abandonnai l'idée et je continuai mon chemin. Si elle remarque mon dessein, elle va se sauver, je ne peux quand même pas lui courir après dans la rue. J'étais tellement en colère que si je l'avais attrapée, je l'aurais égorgée. Je sentais dans ma main son cou d'oiseau mince et nu sortant de son col de fourrure élimé, je croyais entendre le craquement des cartilages sous mes doigts.

Sur la place du marché je suis entré dans un bistrot et j'ai bu au comptoir deux pernods coup sur coup. Je bois rarement, avec modération et surtout jamais avant les repas; quand je suis ressorti, le monde se balançait quelque peu autour de moi. Elle se tenait à trois maisons de là, devant l'étalage d'une fleuriste, ne perdant pas des yeux l'entrée du bistrot. Je fis un pas vers elle... elle recula d'autant. Un autre pas... elle recula de nouveau. Cela continua un bon moment. Enfin, fatigué de la chasse, je lui tirai la langue et je traversai la place.

Devant le magasin de Feuga je me rappelai les bretelles. Le propriétaire s'apprêtait à fermer, mais il m'accueillit avec un sourire affable et me servit avec patience, comme il sied à un bon commerçant. Je savais lesquelles je voulais... les bleu-clair avec les deux raies plus sombres... mais je feignais ne pas pouvoir me décider et du coin de l'œil je guettais la porte. Est-elle partie ou est-elle

encore là?... Je voulais demander à Feuga s'il n'y avait pas une sortie de derrière, mais je renonçai, à quoi bon, demain je la retrouverai devant la maison. En sortant je fermai les yeux et je pris une profonde respiration comme le nageur qui se jette à l'eau. Derrière moi Feuga fermait la boutique.

J'ai trébuché péniblement le long du parc, à chaque pas mes semelles semblaient adhérer au pavé. La brume s'épaississait, il faisait de plus en plus sombre. Le moment était arrivé de régler nos comptes. Je changeai brusquement de direction, enjambai le fil de fer qui entourait le gazon et m'accroupis derrière un buisson. Je ne sais pas quelle est la plante qui fleurit à cette époque, les fleurs cireuses exhalaient une odeur pénétrante. Je riais sous cape, elle croira que la terre m'a englouti et ne manquera pas de tomber dans le piège. Le tap... tap... tap... s'accentua, puis, arrivant à l'endroit où j'avais disparu, s'arrêta, hésitant. Je me relevai, bondis derrière le buisson et lui barrai le chemin.

Elle crut que je voulais la frapper, car elle leva un bras pour se protéger. Je sortis de la poche les billets de banque que je venais de recevoir et je les brandis devant son bec.

— Prends ça... — dis-je précipitamment en m'efforçant de dissimuler mon émoi, — je te les donne si tu promets de me laisser tranquille. Je t'ai offensée, pardonne-moi, j'avais des soucis...

Elle tourna vers moi son masque hideux, sans répondre, sans prendre l'argent. L'odeur d'eau-de-vie me remplit les narines, j'avais envie de vomir. Elle ne se contentait donc pas de l'argent, j'avais blessé son amour-propre et elle exigeait une réparation. Je frémis de dégoût, mais tant pis, il fallait y passer. Je remis l'argent dans ma poche et je lui pris le bras.

— Eh bien, allons-y! Chez toi ou à l'hôtel, ça m'est égal.

Elle fit une grimace, dans l'obscurité je ne pouvais pas voir si elle pleurait ou si elle ricanait. Mais elle

n'avait aucune raison de pleurer, elle obtenait satisfaction, je me déclarais vaincu. Elle ne répondit pas; d'un mouvement brusque elle libéra son bras et passa à côté de moi comme si elle n'avait pas entendu ce que je venais de dire. Je la regardai s'éloigner, bouche bée. Tap... tap... tap... elle tourna le coin et disparut.

Le lendemain j'ai lu dans le journal qu'on avait repêché dans la rivière, non loin du pont, le cadavre d'une inconnue, vêtue d'un manteau au col de fourrure élimé. Etait-ce la fille au bec d'oiseau, je n'en sais rien, le signalement correspondait à peu près. Ce qui est sûr c'est que je ne l'ai plus revue parmi les filles de la rue Artegas. Il se peut qu'après cette aventure elle ait jugé plus prudent de changer de quartier.

L'Illusion cosmique

par PIERRE VERSINS.

L'ÊTRE

Lorsque l'être sortit du vaisseau de métal mat qui s'était posé sans bruit au bord de la Tamise, les Londoniens ne voulurent pas croire qu'il venait d'un autre monde et le contemplèrent froidement. Certes, il était formé d'une sphère de chair rose palpitante, de la taille d'une automobile, et une quinzaine de tentacules lui servaient de mains, de pieds, d'oreilles, d'yeux, de nez, de bouche, de pénis et d'anus, mais il parlait l'anglais avec l'accent d'Oxford. L'être les dévisagea et, les jugeant particulièrement bouchés, s'offrit à prouver sa provenance extraterrestre en corrigeant les erreurs d'esthétique qui déparaient à son sens la colonne de Trafalgar Square. Ils s'en montrèrent offusqués, mais dirent que les Allemands faisaient preuve souvent d'un goût presque aussi détestable que celui de l'être. Il proposa alors de résoudre les équations qu'avait laissé inachevées Einstein. Ils rétorquèrent qu'on s'en occupait déjà avec bonheur outre-Atlantique où dix mille chercheurs s'y employaient depuis cent ans. Il se fit fort de battre à lui tout seul l'équipe anglaise de cricket, mais les Britanniques, joues en feu, dirent que cela était fait régulièrement par les Australiens. Toujours se dandinant sur quelques tentacules, sans montrer encore trop d'énervement, il décida de vaincre dix parties de suite le champion du monde des échecs. Ils organisèrent

le tournoi et il gagna ainsi qu'il l'avait dit, mais les Anglais jurèrent par la probabilité que s'il avait joué mille parties, les chances se seraient certainement égalisées et que s'il en avait joué dix mille, le Russe aurait pris sans conteste le dessus. En désespoir de cause, il saisit un Londonien par une jambe et l'avala tout cru. Ils le traitèrent violemment d'anthropophage et déclarèrent, pièces authentiques à l'appui, que cette coutume barbare de dévorer son semblable sans le faire cuire au préalable était encore assez fréquente chez les hommes pour qu'il n'y eût pas lieu de s'en vanter immodérément. Il trouva en tout dix moyens différents pour leur montrer qu'il venait bien d'un autre monde, sans succès... Mais un chien qui s'approchait flaira l'intrus et se mit à grogner, montrant les dents et faisant mine de se jeter sur lui. Sans hésiter, alors, les Britanniques, comprenant qu'il n'était pas *vraiment* un homme, s'élancèrent sur l'être et le tuèrent.

DES GOUTS ET DES COULEURS

C'était bien la dixième fois que des Etrangers s'en venaient sur la Terre, de mondes proches ou lointains. Les premiers, du Centaure, avaient été exterminés; les seconds, de Véga, avaient fait des dégâts; les troisièmes étaient passés inaperçus, mais depuis, les Terriens savaient que l'hospitalité est une bonne chose. Aussi, quand la dixième race galactique annonça sa visite, en provenance cette fois de Capella, on organisa à l'intention de ses ambassadeurs une réception digne d'eux.

Dans un silence impressionnant, leur appareil se posa sur l'esplanade des Invalides. Il ressemblait à une bulle de savon, énorme et scintillante, qui s'aplatissait jusqu'à représenter un disque. Une ouverture se creusa au ras du sol et on les en vit sortir, suaires bienveillants et mordorés, comme eût dit Valéry malgré Paul Léautaud.

La fanfare éclata, c'était les équipages de la Flotte. On s'attendait à tout mais pas à ce qui s'ensuivit. Les suaires s'envolèrent et tourbillonnèrent, des éclairs en jaillissaient qui clairsemaient la foule. Puis le tir s'ajusta et seuls les musiciens furent victimes du carnage. Quand il n'en resta plus, quand le silence retomba sur les crépitements d'étincelles ultimes, les suaires repartirent dans leur appareil sous les yeux indignés de la foule.

Vingt ans plus tard, un explorateur justifia leur geste meurtrier : « Les habitants de Capella », dit-il aux journalistes assemblés, « sont des vibrations sonores que notre musique a heurtés, suppliciés. Chez eux, rien de pareil n'existe, leur art se borne à ressentir avec ravissement les écarts de la température, qu'ils provoquent même artificiellement. Ils béent d'admiration devant un anti-cyclone effrayant, une dépression atmosphérique intense leur tire des pleurs, un isotherme fluctuant les fait frêmir d'enthousiasme. Ils m'ont accueilli là-bas avec une tempête... je ne vous dis que ça! J'ai préféré prendre le large. »

LE TEMPS ET LA VIE

M. Jérôme Biet, peu satisfait de l'existence, partit dans le passé afin de donner à sa mère un tel coup de pied dans le ventre, alors qu'elle était grosse de quatre ou cinq mois, qu'elle en fit une fausse-couche irrémédiable et que lui, Jérôme, ne vînt pas au monde.

Mais lorsque ce fut fait (incidemment, son père lui cassa la gueule mémorablement), il s'aperçut que, n'étant pas né, il n'avait vraiment pas pu retourner en arrière jusqu'avant le temps de sa naissance, et qu'en conséquence...

Quand il eut bien réfléchi, il crut devoir recommencer.

LA BOMBE

— C'était en soixante et dix, contait Grand'mère pour la vingtième foifs. Pendant le siège de Paris. Les Prussiens encerclaient la capitale, comme vos livres d'Histoire de France ont dû vous le dire. Ils voulaient affamer la ville, mais ça n'allait pas vite. De temps en temps, ils la survolaient en ballons ronds. On pensait qu'ils allaient atterrir, mais non, le vent les poussait de Bicêtre à Saint-Ouen et on respirait mieux sitôt qu'on ne les voyait plus se balancer sur nos têtes. Des ois qu'un deux se serait trop penché et nous serait ombé dessus!... Et ça durait, et ça durait, trop long-emps au gré de tous, Français comme Prussiens. oudain, je ne sais pas comment, on apprend qu'ils 'en vont user des grands moyens! Ils possèdent depuis les temps immémoriaux une bombe atomique, une de es armes effroyables que nos ancêtres employaient our éclaircir un peu le monde chaque fois qu'il y vait trop de gens. Vous pensez, mes petits, si on avait eur! Déjà qu'on ne mangeait que du rat... Aussi, le atin où le ballon qui devait la jeter est arrivé sur Banlieue, tous les Parisiens sont descendus dans s caves. Pas moi. Je me disais que si mon temps était ompté, ce n'est pas en me terrant que j'échapperais mon sort. Au contraire, je suis allée sur la place de Concorde et je me suis campée en plein milieu, le z en l'air. Je n'étais du reste pas la seule à faire ce isonnement. Le ballon est arrivé sur nous et j'ai ttement vu la bombe, comme une petite balle, des-ndre avec un minuscule parachute blanc. Aussitôt, Prussien qui était dans la nacelle a jeté tout son st et il a disparu comme une pierre dans le ciel. Et bombe est tombée à trois mètres de moi... Je priais eu, ce qui fait qu'elle n'a pas éclaté. Les savants, i en savent toujours plus que les autres; ont dit plus d qu'elle était manifestement trop vieille. Il y avait uze mille ans qu'on la conservait à Berlin sous

vitrine. Mais en tout cas, les journaux du soir en ont menti quand ils ont écrit qu'il n'y avait pas de victimes. Trois hommes ont été tués net par les sacs de lest que ce lourdaud de Prussien n'avait pas eu l'idée d'ouvrir.

LE TROISIÈME LARRON

Quand les Terriens eurent anéanti avec soin les Terriens, les Terriens à leur tour les vainquirent.

FORÊT DE DÉCEMBRE

par ROGER MICHAEL

Voilà cette forêt toute neuve
Arrachée au ventre de la nuit.

L'éblouissante matinée,
Entr'ouvrant les mâchoires du gel,
Semble lécher la figure
De cette belle inconnue.

Terre en robe d'épousée
Quelle main a saupoudré
— Avec quelle minutie —
Sans repos, toute la nuit,
Le moindre pouce d'espace
Et disposé ces tapis
De haute laine de verre?



Dévalant le cours des branches
Des rivières de diamants
Caressent mille bras nus.

Les bruyères, prises de givre,
Pareilles aux fruits confits,
Tendent leurs cloches en sucre
Au lapin bourru qui fuit.

Profusion d'étincelles
Sur les fleurs séchées de l'été,
Chardons à têtes de lotus
Plus roides que des immortelles.

Chacun de nos pas met en marche
Des processions de cristal.

Une feuille de châtaignier
Enchâssée dans une limaille
De glace et de cristaux de neige
Brille comme un miroir de reine
Perdu sur un chemin d'antan.



Deux taureaux blancs se séparent
Qui chevauchaient dans l'azur,
Sous les armes du soleil.

Les craquements du dégel
Marquent le discret signal
De la profanation.
O fulgurantes épées!

On entend fondre les perles,
Grésiller les diamants
Et rouler les lourdes larmes
De la nuit répudiée.



Les plombs verticaux de la pluie
Percent de leurs chevrotines
Les feuilles en catalepsie.

Les arbres se décomposent.

La terre se décolore.

Les vieux chênes en haillons
Accusant leurs transparences
Pleurent lentement sans honte
Sur le sang vierge des ronces.



La forêt change de visage
Et nous devient étrangère.
Et nous ne retrouvons plus
Les chemins qui nous portèrent
Au cœur des enchantements.

L'univers semble se dédire.

Nous n'osons plus nous retourner.

Nous allons sans nous regarder,
Très vite, et redoutant peut-être
De nous masquer, de nous mentir,
D'être trahis à notre tour
Et de ne plus nous reconnaître.

Le gendre de Maître Fayette

par PHILIP O'CRÉAC'H

A Madame Rosine Deréan-Dauphin
En hommage d'amical respect.

Le gros Egalité chauffait, sans vergogne, ses mollets d'usurpateur aux âtres des Tuileries que vivait sur la paroisse de Pionnat, dans la Marche, un paysan nommé Louis Fayette et qui avait de quoi : cultivant plus de cent hectares, possédant vingt laitières et les moutons, cinquante et des, sans compter les jaunets qui (pour être à l'effigie de l'Autre) n'en valaient pas moins, chez le changeur, chacun leurs vingt-deux livres d'argent sonnant et trébuchant. Voilà que j'allais oublier son épouse, la Jeanne Fayette, une bien digne femme pourtant, Dieu ait son âme! qui n'avait point sa pareille pour les confitures dont mes fesses ont gardé le souvenir : ce n'est pas que la Mère Fayette m'ait botté le bienséant, la pauvre, que non pas, m'eût-elle pris les doigts dans le pot, mais elle ne pouvait s'empêcher de pousser des cris d'orfraie, la ferme n'était pas si loin du château et Monsieur mon papa professait, hélas! des idées bourgeoises sur la propriété comme le bien d'autrui.

La fortune ne fait pas le bonheur : c'est au moins, chaque jour, ce qu'assurent les riches au pauvre monde afin de lui faire avaler tout doux, tout doux, sa misère et garder en paix leur bonne aisance.

N'empêche! Si vous aviez contemplé Louis Fayette, assis au mitan de sa carriole, chapeauté de dur et rasé de frais, les rênes et le fouet en main, disant à sa efmme de hâter sa toilette, criant après sa fille qui essayait sa

coiffe vingt fois plutôt qu'une avant que de la mettre, vous auriez vu et d'assez près, la tête d'un homme heureux.

◆

Le valet, lui, restait au domaine. La messe ni les gens ne l'intéressaient : l'aimait mieux fumer sa pipe au coin de la cheminée l'hiver, sur le pas de la porte le temps bellissant, que d'aller bailler des sous à la quête ou à l'auberge. Donnons-lui des excuses aussi : évidemment, vous autres, pauvres bougres de citadins, ne connaissez mie notre douce terre de Creuse avec ses collines bleues et mauves de bruyères, ses bois de châtaigniers au sol de mousse, si tendres aux amoureux. Dans le pré, au fond d'un creux, un clair ruisseau déroule sa chanson afin de bercer les écrevisses, vêtues de bronze, sous les cailloux.

Savourait d'autant mieux sa grand'paix, le gars Martial, qu'il avait fait son temps en Espagne, sous M. le Duc d'Angoulême, et aux carabiniers encore! C'est vous dire qu'il mesurait non loin d'une toise, avec des cuisses de Goliath, des épaules à porter barrique sur chacune. Qui le voyait à la charrue, dans les champs, pousser aux mancherons, s'étonnait qu'il ne fût point resté soldat. Serait Maréchal des Logis pour le moins, à ce jour, si ce n'est adjudant avec une bonne solde et la croix peut-être. Pouvait-on savoir, bonnes gens! que le carabinier reçut une blessure lors de la prise du Trocadéro et que, depuis, il touchait à Guéret, chaque trimestre, sa pension de réforme. Ce sont là choses que l'on tait, au pays de Marche, crainte des jaloux.

N'en manquait point, de jaloux, pour envier son valet à Maître Fayette. Souventes fois, comme cela, au bois ou dans les prés, l'un l'autre venait portant bouteille pour demander au gars de quitter la place, dès la prochaine jouée. Lui se contentait de rire, se plaisant à la ferme et ne trouvant pas sujet à quérir d'autre emploi. Il n'eût eu, le fait est, que perdre au change, même mieux payé, or avec la chambre sous le toit et la place à table on le

traitait en fils de la maison. Ainsi qu'il le disait à qui insistait : « Chacun voit midi à sa porte et mon lot me suffit. »

◆

Le père Fayette, donc, laissait couler le temps et la mine prospère, le ventre ne lui plissant pas, ne s'apercevait que, les jours passant, sa fillette devenait fille. Que voulez-vous, ce n'est point aux hommes de songer aux épousailles : c'est l'affaire des femmes. Les commères ne chôment guère, douze mois de l'année, à parler mariage, comparant la vigueur des garçons et la dot des filles qu'elles connaissent aussi bien que notaire. Celle de la Marie-Louise Fayette ne serait pas petite, le monde s'en doutait, et depuis belle heurette les langues de la paroisse tournaient à son propos, sans, pour cela, que les bans se publiassent.

Fallut que sa fille coiffât sainte Catherine pour que la mère, se tourmentant, décidât (comme on dit) de prendre le taureau par les cornes.

◆

Un soir que son mari, après souper, commençait à se verser la goutte, la bonne femme lui demanda :

— Dis donc, Fayette, sais-tu quel âge a notre fille?

— Bien sûr, elle va sur ses vingt-six ans. Pourquoi?

— Parce que, sans te commander, trouves-tu pas drôle que personne ne l'ait encore recherchée?

A ces mots, Louis Fayette se gratta la tête. Ma foi! Je vous l'ai dit, c'était le brave homme, un genre sans-souci et n'y avait jamais pensé, ayant mieux à faire, mais maintenant qu'on en parlait, la chose lui paraissait bizarre, et puis malgré notre réputation de culs-terreux, grippe-sous, ne croyez pas que les gens ont le cœur dur chez les Creusois. Nous sommes de bonnes personnes, si simples et choyons les enfants tout comme d'autres.

Maître Fayette n'eût pas été fâché de voir courir de-ci de-là, dans la salle et par la cour quelques drôlets qui l'eussent appelé « bon-papa ». L'idée d'être grand-père l'attendrit. Siffla son verre,. s'en servit un deuxième, puis répliqua :

— C'est vrai, ça! Pourquoi ne se marie-t-elle point, Marie-Louise?

— Elle ne se marie point parce qu'elle n'a pas de galants. Faut être deux pour faire une noce, ne sais-tu pas?

Le père Fayette haussa les épaules.

— Tu n'as qu'à la sortir un peu et ce n'est pas les épouseux qui lui faudront.

Sa femme leva les yeux au plafond tant son homme lui paraissait innocent. Depuis trois, quatre ans, la Marie-Louise avait couru plus de batteuses que lièvre de guérets : à ne point parler des veillées où elles allaient toutes deux, la mère venant afin d'empêcher que les gens ne déparlassent. C'est ce qu'elle fit remarquer et Fayette, une fois de plus, se gratta la tête :

— Je n'y comprends rien, avoua-t-il au bout d'un moment. Qu'ont donc les gars à ne point nous la demander, la Marie-Louise? Doivent pourtant savoir qu'elle aura tout notre bien, nous défunts et qu'en attendant notre gendre ne sera pas malheureux.

— Vois-tu, Louis, répliqua la mère, je crois que ce qui les arrête c'est que notre fille, pour parler vrai, elle n'est pas trop belle.

Je m'aperçois, Dieu me pardonne! que je n'ai point ongé à vous portraicturer la Marie-Louise. Elle était ort louchonne, l'air peu aimable, de plus un peu bossue. part cela, Seigneur! n'y aurait eu à lui reprocher sauf u'à ne point mauparler, la pauvre pucelle, plate comme lanche, ne présentait rien d'avenant à la main d'un onnête homme. Il y a beau dire, même pour un dévo-ant, si le jeu en valait la chandelle restait à savoir.

Ce bilan, le père ne l'avait jamais dressé : sa fille, lui, trouvait bien telle que et n'aurait pas fallu le pousser op pour qu'il la déclarât mieux qu'autre du pays. Aussi,

chez nous (me faut l'avouer) évidemment une jolie garce a ses charmes mais pas tant qu'une grand'terre ou qu'une grosse dot. Oncques la beauté (à moins que pute) ne fit bouillir le pot et lorsque les ans viennent l'argent reste durant que se ride le fin minois.

Le paysan exposa les choses, tout au long et se promenant autour de la salle, mains croisées sur les reins. La mère hochait de la coiffe, entendant les mots mais suivant son idée. Trop polie pour interrompre son homme, bien sûr! cela n'est pas d'usage; décidée pourtant à lui dicter conduite et à c't'heure plutôt que demain.

Tournait le paysan, encerclant la table. C'était l'instant, voyez-vous, où toute la ferme dormait, bêtes et gens.

Le verrat, en sa soue, ronflait comme un homme, le gore! Dehors, sur un chêne, le chat-huant, bas perché, ses gros yeux ouverts, commençait son guet et les garces-souris, sorties de leurs trous, venaient piller le blé des chrétiens. Au cul du chaudron, murmurant d'eau bouillante, s'assoupissaient les braises.

N'eût été le pas de Fayette, pantouflant les dalles et la femme rangeant les assiettes, on eût entendu voler les anges.

Dix heures sonnèrent au clocher avant que la mère n'ouvrît bouche. Alors, elle annonça :

— J'ai trouvé, moi, quelqu'un qui conviendrait bien à la Marie-Louise.

— Dis donc qui, plutôt que de me faire languir.

— C'est que je ne sais point si cela te plaira trop.

Les femmes, rien ne les changera : déparlant sans mesure quitte à compter leurs mots, tourner autour du pot lorsque l'on en vient à ce qui importe, mais Fayette, cet homme, n'avait plus de patience maintenant et le fit tôt savoir. Fallut bien que sa femme lâchât un nom et à peine l'eût-il ouï, son époux se prit d'une fière colère. Voilà-t-il pas que sa vieille devenait folle, à son âge, jurait-il, de lui proposer pour gendre son valet. Tout le pays rirait de lui, bien sûr et il n'oserait plus se rendre à Pionnat ni à Saint-Sulpice, pas plus qu'à la foire de Guéret pour y être montré au doigt par tout un tas de

croquants et d'arcandiers qui, jarnibleu! n'auraient point si tort.

La force des femmes, croyez-moi, c'est que parfois, tant leur démange le parloir, elles se gardent; un homme qui crie, c'est comme un torrent de la montagne : dres-sez-lui une digue pour qu'il déborde et fasse du dégât : à votre guise! Le vrai moyen c'est de lui laisser la course ibre jusqu'à ce qu'il arrive à la fin finale où, les mots ui faillant, l'homme s'assied pour boire.

Quand cela vint, il fut trop facile à Jeanne Fayette de répondre. Le rire d'un quarteron de peigne-culs qu'a-vaient-ils à s'en soucier? Cela n'empêcherait pas son homme d'être reçu à Guéret, par le Préfet du Roi, lorsque besoin l'en prendrait. Les gars, en âge d'épouser leur ille, étaient tous mariés, et là, pas d'espoir. Le valet, a pension durerait autant que lui : de plus, il connais-ait leurs terres et leurs bêtes mieux que ne le ferait uelque gars de village qui viendrait comme gendre. ainte Vierge! Et que faisait-il des tourments de sa fille, ans mari à vingt-six ans, le mauvais père : n'avait-il oint souci de son propre sang? Ah? c'était bien là les ommes : plus égoïstes qu'un bélier, ne songeant qu'à ux.

La tornade ne fut pas brève. La mère Fayette établit un record qui, pour ne pas être homologué, mérite cependant son grand coup de chapeau.

◆

Le lendemain, de bon matin, Maître Fayette s'en fut ers le champ de la Demoiselle où son valet avait à voir. le trouva, bêchant des raves, le torse nu quoique le leil ne fût point encore au ciel. A la corne du champ paysan s'était arrêté et n'avait pu s'empêcher de avouer : « Martial, c'est un bel homme. » Ce qui le fit nger aux enfants et du coup il ne prit plus sa femme our une bête. Avec la vision d'une floppée de petiots i grimpant aux culottes, il aborda l'ancien carabinier. ous pensez qu'il était trop fin pour parler tout de suite

de ce qui l'amenait, offrir tout de go la main de sa fille. Fallut pourtant, moment venu, sans avoir l'air d'avoir l'air, demander :

— Dis donc, Martial, tu n'as jamais songé à te marier, à ton âge, ou cela ne te plaît-il point?

— Puisqu'on en parle, notre maître, ce n'est pas faute d'y penser que je reste sans femme. Me marier m'irait fort et souventes fois, la nuit si je ne dors, je voudrais bien l'être, mais voilà, je ne puis.

Cette réponse, la père Fayette ne s'y attendait guère, mes amis et tout aussitôt, imagina le pire. Son valet déjà pourvu, le ménage ne s'entendant pas, chacun tirant de son côté et là-dessus, la porte close et sans espoir puisque le divorce n'existait plus dans le Royaume. Martial le rassura, si l'on peut dire. N'avait jamais pris femme et l'était libre comme l'air, pouvait se présenter devant le maire et M. le curé s'il le désirait mais toujours revenait à son refrain : « Je voudrais bien mais ne le puis. »

◆

La vertu de patience est chose que nous pratiquons, les Marchois, dans les affaires. Ne faut point pour cela, nous échauffer les oreilles et avec son sempiternel : « Je voudrais bien mais ne le puis », le valet réussit à irriter son maître, endurant s'il en fut dans le canton. Le soleil se montrait à peine que déjà le père Fayette usait d'autorité :

— Tu peux point, cela te regarde. Pour moi, je vais demander les papiers et si, semaine passée, les bans ne sont pas publiés, je veux que le cric me croque si tu ne quittes pas de chez moi, tout à l'heure : tu ne penses, tout de même pas que je laisserai ma fille geindre et ma femme crier parce que monsieur Martial veut bien mais ne le peut.

◆

Le gros Egalité avait beau n'être qu'un usurpateur, un 'aux-frère et pour tout dire un gargan, n'empêche que ;ous son règne le paysan vivait bien. Un cultivateur ·omme était le père Fayette, s'il mariait sa fille tout le :anton mangeait : pas seulement à dîner, comme sous la)uatrième où, bien souvent, le diable m'encorne! les amilles vous offrent un verre de mousseux à boire, et, igurant festin, trente grammes de jambon qui se cachent, out peureux, dans du pain de mie. Encore ne participent ce balthazar que des amis de la maison, ayant qui sait? ien fait avec la fille ou Dieu garde! le beau-père. C'est iinsi que vit le grand monde à Paris.

Par saint Philippe, mon digne patron! dans la Marche, y a cent ans et moins que cela même, à en croire ma némoire, au mariage d'une fille les fêtes duraient quatre, inq jours et l'on n'en quittait point que la cave ne fût iide et le cellier sans lard.

Pauvre peuple! Si tu savais ton bonheur, cornebleu, u ne changerais pas si souvent de chemise et te conten-rais, le nez au vent, d'écouter piailler les hirondelles ors qu'elles reviennent aux nids, flèches brunes, sous n toit, plutôt que de désirer la T.S.F. avec la moto, nangeuses du sang de tes veines et de la paix de tes urs.

Pardonnez-moi, amis! Je débonde mon cœur. Je suis nsi, n'y puis rien et rage s'il m'arrive de rencontrer s bateleurs qui viennent me parler progrès, joie de vre à notre époque, sans rougir de brasser ainsi chaises sous le grand ciel de Dieu, tout souillé de fumées ucléaires, hélas!

◆

Ne fut point question de l'atome et pour cause, aux ces de Marie-Louise Fayette et du gars Martial. La udre des fusils, si elle péta souvent, ne tua personne, effraya que les moineaux perchés aux branches et les fants pendus aux jupes de leur mère, peut-être.

Bien sûr, le soir, que les mariés furent au lit, il y eut

quelques garçons, quelques filles pour mener bruit, tout autour de la ferme des Fayette. Sans méchanceté et pour ce que c'était l'usage. On y cassait pas mal de vieux pots-bouilles dont il n'y avait plus rien à faire et il arrivait, je dois le reconnaître, que l'une ou l'autre garce y donnât, en faveur d'un galant, les baisers qui se gardent (au moins, le crois-je) pour un promis. Un point, c'est tout, tant l'innocence était alors grande aux jeux de nos campagnes.

◆

Si longtemps que durent les fêtes, arrive un jour où c'est fini : les gens sont rentrés chez eux, le travail appelle. Amen, on obéit.

Pour le travail, le père Fayette n'avait pas à se plaindre, tout au contraire. Mon petit doigt m'a dit qu'au lendemain de la nuit de noces, alors que le coq chantait le réveil, le fermier eut la surprise de sa vie. Voilà-t-il pas qu'il aperçut, sortant de la chambre nuptiale et descendant l'escalier, son gendre tout fin prêt.

— Où vas-tu donc, mon fils, déjà debout?

— Ben, les vaches, elles attendent point. Faut que j'aille leur donner la botte et faire l'abreuvoir.

— Ça va, ça va, mon gars! Tu as eu assez d'ouvrage, cette nuit. Retourne près de ta femme et occupe-toi d'elle. Ça te vaudra mieux que de songer aux vaches.

Tous les matins que Dieu fit, la scène se renouvela. Martial sortait, dès le pâtre au minet et le maître le renvoyait au lit conjugal, tout en se frottant les mains à la pensée que le mariage n'avait pas gâté son gendre et fait de lui un paresseux. Brave père Louis qui n'y voyait jamais plus loin que le bout de son nez, cela eût pu durer jusques à la Saint-Glinglin, n'était que la mère Fayette n'issait pas précisément d'une jeune couvée, ce qui lui permit de venir, un matin, dans la chambre où reposait sa fille, histoire de lui soutirer des confidences. Ce que fut leur conversation, qu'en saurais-je? Ne suis punaise ni cloporte et les femmes étaient seules à défiler leur dévi-

doir. Ce que je sais et là de bonne source, c'est que le père Fayette, une fois de plus, eut à faire face à une épouse irritée.

— N'as-tu pas vu, demanda-t-elle, n'as-tu pas vu que la Marie-Louise paraît bien triste?

Cette question? Evidemment le père n'avait rien remarqué et d'ailleurs, bien triste pourquoi sa fille l'eût-elle été? L'avait maintenant un bon mari, un bel homme qui devait lui donner son contentement. C'est là que l'attendait sa femme. Un bon mari, misère :

— Figure-toi (c'est pas croyable), figure-toi. J'ai questionné notre fille. Tu ne devinerais jamais ce qui se passe.

— Et que se passe-t-il donc, bon sang?

— Eh bien voilà : il ne se passe rien!

— Rien, fit le bonhomme tout étourdi. Tu ne veux pas pourtant prétendre...

— Ah, moi je ne prétends mie, répliqua la mère Fayette fort digne. Je ne rapporte que ce que m'a conté la fille. Tous les soirs, sitôt dans la chambre, Martial se déshabille, enfile sa chemise de nuit, se met à genoux au pied du lit pour réciter ses prières et ensuite...

— Ensuite?

— Il se couche, souffle la chandelle et dort.

— Tous les soirs?

— Tous les soirs.

— Cornegidouille! s'écria le fermier pas content. Tout même, ce n'est guère là de bonnes façons, et de ce pas je vais en parler à notre gendre.

◆

Fayette n'était point homme à en avoir le dédit. Il aborda Martial, non pas avec la prudence d'un paysan marchois mais bien plutôt la vivacité d'un escadron de cuirassiers rencontrant une compagnie d'habits rouges.

— C'est ça que tu appelles te marier! que me raconte la maîtresse? pourquoi n'as-tu pas fait ce que tu devais?

Le gendre ne s'émut pas, oh! mais là, pas un brin. Il envisagea son beau-père, droit dans les yeux comme un brave garçon qu'il n'avait jamais cessé d'être.

— Je vous ai répété, trois fois plutôt que deux, que je ne pouvais prendre femme. Avez voulu me marier tout de même : quoi ça change? Avant, je ne le pouvais, maintenant ne le peux.

Des explications, bonnes gens, ce serait trop long à vous les donner et pas trop honnête à dire. Sachez seulement que la blessure du carabinier avait été mal placée, si mal que sa carabine resterait toujours au ratelier, malheur de nous!

Qui fut bien déplumé dans l'aventure? Ce fut le père Fayette. Il avait des excuses, assurément, et qui pouvait s'attendre à telle tuile. Tout cela n'empêche que, vous qui m'écoutez, cette histoire serait celle de votre gendre, vos femelles n'auraient pas fini de vous chanter pouilles. C'est ce qui peinait notre homme, pas plus en vérité que l'ennui de sa fille mais, ma foi! tout autant. Il s'en alla, le cœur lourd, jusqu'à sa demeure et la mère Fayette, pour un tour, fut sage de ne point lui sonner mot : de l'humeur qu'il se sentait, lui eût lancé son sabot ne sais où.

Ce ne fut que le soir, après souper et la nuit aidant, qu'il se décida à quérir son gendre. L'emmena dans la cour où ils seraient seuls, loin des femmes et de leurs oreilles, de leurs caquets itou.

— J'ai bien réfléchi. Mon gars, cela me peine pour ma fille et pour toi mais je ne vois pas d'autre solution. Faut que tu nous quittes.

— Que je vous quitte?

— Tu comprends, mon pauvre, ici nous sommes dans un pays où c'est tous sait-rien et croquants. Tu ne trouveras pas un médecin pour toi voir. Un officier de santé, c'est assez bon pour le paysan, se disent les bourgeois. Le nôtre est brave : qui dit non? mais va donc lui narrer ton mal. Que pourra-t-il te conseiller? Rien du tout, mon pauvre gars. Non, pas moyen à Pionnat d'arranger ton affaire. Faut que tu nous quittes, Martial, crois-moi. Je te donnerai un sac d'écus, le poney : ainsi nanti tu pren-

dras la route, tâche à trouver un qui s'y connaisse, qui puisse faire quelque chose pour nous. Vois-tu, je suis bon homme et t'aime bien. Reviens dans un an, treize mois si tu le veux — je ne vais pas te chicaner pour trente jours — et rends ma fille contente. Sinon, que veux-tu? Là où maire et curé sont passés pour faire ton mariage, faudra bien que juge et Saint-Père repassent pour le défaire.

◆

C'est ainsi qu'à trois jours comptés, Martial, juché sur son poney, entra dans Saint-Pardoux, qui est une commune conséquente, non loin des bordures de Berry. Il n'avait pas marché trente mètres qu'un gars le héla : « Ohé, Martial, c'est-il point toi? » Cette bonne blague : bien sûr que lui, c'était lui, qui voulez-vous donc? Mais l'autre, celui qui l'interpellait, voilà-t-il pas qu'en chair et en os Martial reconnaissait le maréchal des logis, maréchal ferrant de son régiment, Félicien Antouare : un brave homme des pieds à la tête, le cœur sur la main et toujours prêt à rendre service. De lui refuser d'aller jusque chez lui boire un coup, ce sont choses à ne point faire. Ensuite le dîner, pourquoi pas : deux carabiniers qui se retrouvent ont toujours tant de choses à se ressouvenir, ne serait-ce que des copains, perdus aux fossés des routes ou dans les champs sous le fusil de l'Anglais, le tromblon de l'Espagnol, le sabre de l'Autrichien. Pour ne point parler des tristes, tristes camarades, grenadiers de l'Autre qui, un beau matin, suivant leurs aigles, après avoir conquis dix capitales, virent se dresser Moscou, la sainte Moscou aux cent clochers d'or. Sans deviner que, derrière ce décor, ils trouveraient les pieds gelés, les membres gangrenés par le froid, puis les yeux fermés dans la mort et la tombe sous la neige, les loups dessus, la tombe sans croix, sans pierre, sans épitaphe.

◆

Les vieux soldats, les vieilles moustaches, par chance ne restent pas longtemps mélancoliques et les carabiniers, entre nous, c'était des diables à quatre. Le margis aimait le cotillon et à la forge, bien obligé, tout le monde passait : paysans, bourgeois menant ferrer leurs bêtes, autour de l'enclume se disaient les histoires, une vraie gazette. Les filles, curieuses de naissance, ne pouvaient manquer de venir à l'écoute, attirées par le babil plus qu'alouettes par le miroir. Pauvres petiotes, bécasses comme on l'est à cet âge, un gars râblé (qui avait vu les pays des sauvages, connu la guerre, gagné des galons) c'était, que vous dirais-je? Je ne sais pas, moi : le loup dans la bergerie. N'allez point croire, là-dessus, que l'un, les autres fissent le mal. Conter fleurette, les rendez-vous le soir, quelques baisers, je ne le nie mais rien de plus. Ecorner une vertu, halte-là! dans la Marche, à l'époque, qui l'eût voulu? Quelque malfrat sans foi ni loi, un vagabond aux mille toits sans murs et c'est tout.

◆

Félicien Antouare avait toujours été une bonne tapette, aimant s'écouter parler, sans se soucier de laisser la parole un peu aux autres; cependant, après avoir tenu le crachoir deux, trois heures, par politesse, fut bien obligé de demander :

— Et toi, Martial, comment va la vie pour toi?

Voyez-vous, au régiment on avait su la blessure du gars mais point les détails, les suites encore moins et qui ouvrit de grands yeux au malheur de son camarade, ce fut bien l'ancien margis. Si la langue ne lui manquait, le cœur non plus, je l'ai déjà dit et bon sang! à trois fois au moins, sans honte, il s'essuya les larmes d'un revers de main.

Un bras, une jambe, dans nos campagnes on en voyait qui manquait à d'aucuns : c'était les Anciens de l'Empereur, avec leur ruban rouge au côté et maintenant, ceux d'Algérie que tout un chacun saluait bas pour avoir

versé leur sang en braves serviteurs de la France; mais là, Dieu juste, la perte était trop grande. Le moment du coucher, le coucou l'avait annoncé depuis longtemps déjà que les deux amis restaient l'un devant l'autre, gardant le silence, ma parole! depuis que Martial avait dit sa malchance. Antouare, à ce coup, ne savait qu'imaginer et l'affaire pouvait troubler plus d'une bonne tête, eurs porteurs fussent-ils aussi savants qu'un bachelier. 'ard dans la nuit et gisant sur sa couche, le brave Féliien chercha vainement comment venir en aide à son opain. N'y avait guère qu'un miracle pour arranger les hoses et allez donc demander pareille intervention aux aints du Paradis. Tout de même, rendez-vous compte. ainte Solange, n'en parlons pas, ce n'est pas une avenure à exposer aux Dames, et saint Pardoux qui aime tant es Marchois, saint Pardoux, peut-être l'eût-il mal pris ue l'on vînt lui brûler un cierge, tout en le suppliant, e fût-ce qu'en pensée : « Bon saint Pardoux, s'il vous laît, faites refleurir le jardin du camarade. »

Il serait osé de prétendre que le saint y fût pour une aille, n'empêche! vers quatre heures, que la lune n'avait oint encore fait son lit, mon Félicien sortit du sien, plus te qu'un taureau ne court au pré et s'il ne cria Euréka » c'était sans doute qu'il ne connaissait un mot grec. La chandelle allumée, il bondit chez Martial et eut grand besoin de le secouer pour l'éveiller. Dès ue l'autre put comprendre, le maréchal ferrant s'écria :

— Regarde, regarde et si tu as jamais vu plus cornion qu'Antouare, Félicien, ton camarade, je veux bien ngager dans l'infanterie. Je ne suis qu'une grosse bête, nne à porter fer plutôt qu'à ferrer des bêtes moins tes que moi. Dès ce matin, nous verrons le père Théoile et s'il ne peut rien pour toi, que veux-tu mon uvre gars, tant pis : tu écriras à ton beau-père qu'il n'a us de gendre et tu resteras chez moi.

Bon! Le père Théophile, à votre avis, qu'était-il? Donz votre langue au chat, cela vous évitera de vous user la tête et sans pouvoir deviner : le père Théophile, tait un sorcier mais là, un vrai. Pourquoi hausser les

épaules? Parce que vous avez usé des fonds de culotte sur les bancs de l'école, que vous lisez les journaux et que vous êtes électeurs et que, pour vous, les sorciers, c'est du mensonge. D'accord mais cela ne vous empêche nullement, tous tant que vous êtes, de consulter, chaque jour, votre horoscope dans votre quotidien habituel. Oh! en vous cachant, sans vous en vanter lorsque vous allez faire la belotte et l'esprit fort aux « Caves Populaires » ou au « Café du Commerce ». Allons, un peu d'honnêteté et puis, entre nous, je voudrais bien vous voir dans une mélasse aussi sombre que celle où se trouvait Martial. Quand vous auriez visité tous les toubibs, tous les savants et que, supposons, vous n'entendriez devant vous et constamment que de belles paroles, la note à payer, sans le moindre espoir d'être père un jour, jurez-moi donc, sans rougir, que vous n'iriez trouver le guérisseur ni le sorcier?

En tout cas, à Saint-Pradoux, pas question : on n'y connaissait docteur ou maître. Théophile, depuis des ans, remplaçait son père qui avait succédé au sien et ainsi de suite, aussi loin qu'on pouvait remonter dans le temps. Les gens ne s'en portaient pas plus mal de se rendre chez lui pour y quérir des herbes. Parfois, il me faut l'avouer, lorsqu'un héritage tardait, je ne jurerai pas que le sorcier ne récitât la messe à l'envers afin d'avancer un peu les événements. Cela ne causait de tort à personne.

Un vieux de plus, un vieux de moins, pensez donc.

◆

Martial sur son poney, Félicien montant sa jument, l'un portant l'autre prirent la route.

N'allez pas croire à des diableries. La maison de Théophile, c'eût pu aussi bien être celle du premier paysan venu. Dans la cheminée cuisait le pot, devant le pot ronronnait le chat, sur la table attendait le couteau près de la miche et dessus la commode une statue de la Sainte

Vierge avec son Divin Fils dans les bras. Point le moindre crapaud, le plus mince corbeau : je vous dis, le minet n'était pas même noir : non un matou gris fer, bien calme et bien gras. Quant au père Théophile, un long bonhomme sec avec des cheveux mi-sel, mi-poivre, d'épaisses moustaches roulées et de grands yeux clairs, il aurait semblé plutôt le cantonnier ou le facteur que non pas un suppôt de Satan. Rien que de le voir, du reste, Martial perdit confiance : comment croire qu'un homme si pareil aux autres le tirerait de peine? Heureusement, son margis lui cligna de l'œil durant que leur hôte cherchait des verres pour boire et le pauvre gars put juste souffler :

— Parle, toi, moi, je n'ose pas.

La conversation, tant pis si je me répète, c'était le fort l'Antouare et jarnibleu! il exposa l'affaire mieux qu'un avocat. En un tourne-langue, le cas fut plus net que 'assiette au chien après qu'il a mangé. Lorsque Félicien ût dit, le sorcier n'eut pas de question à poser, il en avait autant que vous et moi. Du fond de son fauteuil t comme si chaque jour lui apportait pareil problème à ésoudre, le père Théophile déclara :

— C'est simple, très simple. Il faut faire un transfert nais le hic est que les anciens se servaient d'un singe. e ne sera pas trop facile à trouver.

— Un singe, répéta Martial, très inquiet. Il n'y en a u'au Jardin du Roi.

— Justement, c'est là le délicat : d'autant que ce n'est as de n'importe quel singe dont s'agit : les vieux livres isent « un gorille ».

Martial soupira.

— Un gorille, manquait plus que cela! Où voulez-vous ne je me procure un gorille. D'abord je n'en ai jamais 1 et tout ce que j'en sais, c'est que c'est très fort et ue cela sent mauvais.

— Donc, conclut le sorcier très en forme, pas de orille et pas de singe. Va nous falloir essayer avec un ıtre animal. Moi, je veux bien mais ce sera sans garantie, vos risques et périls. Le diable a beau être le diable, on

ne peut tout de même point lui demander trop ou bien alors autant qu'il soit le Bon Dieu. Ecoutez, tout ce que je puis vous certifier, c'est que si le transfert rate, vous ne vous en porterez pas plus mal.

Martial regarda Antouare — Antouare regarda Martial. Tous deux se consultèrent de l'œil, ensemble se décidèrent et ce fut le margis qui parla :

— Tu as ton poney. Peut-être fera-t-il l'affaire. Voulez-vous le voir, père Théophile? Il est à l'attache, devant votre porte.

Un transfert, nous autres Marchois, savons tous ce qu'il en est mais comme il y a peut-être parmi vous quelque Parisien à m'écouter, je vais éclairer un peu ma lanterne. L'opération consiste à dépouiller un quidam des qualités (ou des défauts) qu'il peut posséder pour en doter quelque autre. D'homme à homme, c'est facile mais d'animal à homme, le sorcier le disait : c'est beaucoup plus hasardeux. Surtout si l'on veut bien considérer le cas de la chose. Un poney, ce n'est pas bien gros, d'accord, mais beaucoup plus costaud qu'un gars, même si ce dernier a porté la queue de pie des carabiniers. Cependant, après examen approfondi, le père Théophile prit rendez-vous pour le soir même. C'est la nuit que l'on travaille avec Satan si c'est le jour que reçoivent ses serviteurs. Il n'y eut plus que la question du quibus à donner et les écus de Maître Fayette changèrent de sac. La vie, c'est comme ça, on n'a rien pour rien. Le mot de la fin, ce fut Antouare qui le prononça, une fois que les deux amis furent sur le chemin de retour. Il cogna sa pipe à l'arçon de sa selle, considéra son voisin, se racla la gorge, cracha : tout ce travail pour taper à l'épaule Martial en disant :

— Mon vieux, celui qui risque, c'est le poney : toi, tu n'as plus rien à perdre.



Comment se fit la sorcellerie, n'en sais rien : les gens sont toujours discrets là-dessus. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à deux jours de là, Martial, guilleret, embras-

ait son ami Félicien, puis enfourchait un poney qui, ıon Dieu, faut le reconnaître, paraissait moins frivole u'au départ de la ferme.

Mal lui en prit de traînasser : son cavalier avait mprunt au maréchal ferrant une paire de forts éperons . bon gré, mal gré, le cheval dut prendre le trot puis rsque le clocher de Pionnat parut, le galop. Le train ıt tel que Martial, entrant dans la cour, faillit renverser, ıl par dessus tête, son beau-père, lequel, ses esprits trouvés, jura le nom de Dieu que c'était bien heureux our lui de n'avoir eu qu'une fille, vu les ennuis que lui ocurait son seul et unique gendre. Et puis, jarnicoton! butor ne dirait-il point ce qu'il venait encore ficher ici. porte ne lui en était-elle point interdite, sauf cas de érison?

— Justement, beau-père. Se pourrait bien.

— Non?

— Si.

A de tels propos, il ne pouvait y avoir qu'une fin.

◆

Ah, mes amis! Les parents attendirent les mariés pour ıer, puis pour souper, sans les revoir. A nuit tombée, la re Fayette (qui tournait chèvre) monta, frappa à la te. Pauvre femme, elle qui avait tant accoutumée de er aux talons des autres, on la pria, et sans ménagent, de montrer les siens au plus vite et d'aller compter cotillons. Sur ce, redescendit les marches, quatre à tre, malgré ses rhumatismes.

a nuit se passa où (si le fermier ronfla), sa moitié ta plus d'un rosaire. Vint le matin et fallait quand ne un peu savoir si, là-haut, les enfants restaient ts ou vivants. La mère n'osait pourtant y aller qui ırait encore de l'affront que lui avait infligé son dre, la veille.

nfin donc, sur les onze heures, la Marie-Louise parut, isage assez fatigué, ça c'est vrai, mais point beaucoup amène qu'auparavant.

La vieille courut vers elle pour demander :

— Alors, es-tu contente? Tu vas bien?

— Pour aller, oui, ça va, mais pour être contente, que non pas, c'est autre chose vu que (je dois te le dire) le père est un mauvais père.

La mère Fayette avait des principes et parmi ceux-ci, l'un d'eux interdisait que l'on attaquât son mari devant elle. C'était chasse gardée qu'elle se réservait. Ce fut donc sur un ton fort colère qu'elle assura :

— Un mauvais père! c'est des mots qui salissent la bouche d'une fille. Un mauvais père et pourquoi donc, je te prie?

— Dame, répliqua la Marie-Louise. Un bon père, il aurait bien plutôt donné le percheron à mon homme que ce petit pauvre poney.

MERCVRIALE

CHRONIQUES SUR ONDES COURTES

JUIN 1956. — J'ai devant mes yeux le livre de Pierre Courthion, *Montmartre* (Ed. Skira) et ses peintres, depuis les témoignage de Gérard de Nerval jusqu'à celui des peintres que je connus dans ma jeunesse en fin d'année 1898 quand je fis une entrée discrète dans ce paisible village que ce qualificatif définit mal. Entre la pègre qui peuplait les nuits et les petits commerçants pris aux jeux de la peinture, ces derniers servaient de liaison en permettant à deux sociétés incomparables de s'associer devant un comptoir d'étain où l'on buvait des vins légers d'une incroyable honnêteté. En feuilletant le livre de Pierre Courthion et en suivant sa participation à cet indépendant témoignage social que les mœurs montmartroises créaient à leur insu, je retrouve ma présence, vingt années après l'image que Renoir nous laissa du Moulin de la Galette qui était encore pour moi un tableau de la jeunesse de Montmartre, celle des peintres. Rien n'était changé. Ce tableau peut être utilisé naturellement dans les souvenirs affectueux de toutes les générations qui, sans grande différence dans le pittoresque, suivirent celle de 1878 pour aboutir à celle de 1914. Cette date marque une fin. Une civilisation nouvelle, à la fois esthétique et sociale, se laissait entrevoir dès l'année 1918. Sans la solide présence de Renoir, de Bonnard, de Degas, de Manet, de Van Gogh et plus tard de Vlaminck, de Vuillard, de Derain, de Picasso, de Modigliani, d'Utrillo et de quelques autres peintres de qualité, la solitude artificielle des vieux hommes du temps présent serait déprimante. Bien entendu il s'agit des hommes qui n'ont rien à gagner dans l'avenir. Leur situation n'est donc pas désespérée, car ce qui fut créé à cette époque lointaine protège encore les moins doués, ou les plus malchanceux, parmi ceux qui animaient un décor qui les nourrissait si mal. La peinture n'est pas un art littéraire, on s'en

doute : c'est un secret, une transposition de la vie dont les applications sont infinies. L'art de peindre participe à la création du monde; et la nature dans ses aspects les plus surprenants et, souvent, les moins décoratifs (cet adjectif évoque pour moi une idée de morale) n'est vraiment qu'un modèle pour les peintres. Mais c'est un modèle professionnel qui est aussi un modèle de divinité et ce fait apporte bien des malentendus dans ses rapports avec les peintres de la civilisation comme Lautrec et parmi les vivants... on ne peut encore préciser en citant des noms, tant la pensée est dominée de nos jours par les inventions bruyantes qui engagent déjà une nouvelle manière d'être intelligent et sensible. Montmartre n'est pas seulement l'esprit popularisé par le « Le Chat Noir » qui n'en fut qu'un détail. Ce qui me semble le plus émouvant c'est que ce petit village, toujours immobilisé dans une sorte d'adolescence, puisse prendre place à côté des villes d'art célèbres et célébrées sans protestation.

●

J'ai lu avec plaisir, un plaisir tendre, l'étude que M. Robert Guiette a consacrée à Max Elskamp dans la collection de Pierre Seghers. Je ne peux parler d'un livre qu'à la condition de me retrouver dans les paysages qu'il impose à ma pensée, en dehors de toute préoccupation littéraire. Simplement pour dire que je ne possède aucune des qualités qui permettent de juger un ouvrage et de choisir sa place dans les palmarès établis par les professionnels pour leurs lecteurs. On peut se mêler facilement au décor sentimental et au monde évoqués par une chanson; on peut s'incorporer, en choisissant ses couleurs, dans un tableau en dépit des disciplines secrètes de l'artiste; mais il est presque impossible de se mêler au monde du cinéma du disque, de la télévision et des tréteaux de minuit quand, entre les petites tables à souper, se construit la gloire en location pour une dizaine d'années. Peu d'artistes, chanteurs ou vedettes de films, savent prolonger cette durée qui permet d'exploiter la gloire sans rien perdre des bénéfices qu'elle donne. Pour ceux qui s'épanouissent sur l'écran, sur la scène d'un music-hall ou devant la route qui accède aux microsillons, plus efficaces en certains cas que la bourse de Fortunatus, il n'existe pas de contacts avec les arts qui semblent périmés, c'est-à-dire une certaine forme de littérature et la poésie : en somme, les arts qui

ne peuvent se recommander de la personne physique de ceux qui les honorent. Ecrire est un art solitaire qui n'exige pas pour être pratiqué, et heureusement, un accord parfait entre le résultat de la création et la beauté, même du diable, du créateur. Il est curieux de constater que des gens qui vivent en utilisant les mêmes éléments d'inspiration s'ignorent aussi ingénument et aussi totalement. Mais je reviens à Max Elskamp présenté par Robert Guiette dans une centaine de pages documentées et affectueuses. Je lus *Dominical* pour la première fois dans l'édition collective du Mercure de France. Ce livre appartenait à Théo Varlet : c'était environ l'année 1906. En ce temps-là, j'habitais tantôt à Bruges, tantôt à Knocke, un petit village aux cent feux groupés autour d'une prairie dont le moulin, déplacé maintenant, marquait le centre. De Knocke on pouvait gagner la Hollande par le Moulin de Siska et Sluis où mes amis (des peintres) et moi nous aimions nous réunir dans un petit estaminet devant le terminus du canal de Damme. Nous buvions de l'advokaat dans des verres en forme de tulipe. Ce mélange : Sluis, l'advokaat, le canal de Damme et ma chambre de Bruges, dans le voisinage de la maison de Guido Gezelle, contient les éléments naturels de la présence de Max Elskamp dans mon intimité poétique. Guido Gezelle est bien, je le crois, du même sang que les poèmes en bois sculpté du poète anversois, son cadet. « Flandre et la mer entre les arbres », un fragment de la chanson du dimanche flamand, est un exemple de la sentimentalité flamande dont je ne cesse de dire depuis cette année 1906 et ici même dans mes causeries mensuelles quand l'odeur des roses du jardin du vieux prêtre de Bruges me revient dans la mémoire.

●

Entre autres visites, la télévision m'offrit, il y a quelques jours, un spectacle qui troubla provisoirement mon inutile curiosité. Je connus, pendant une minute, l'entrée sur mon petit écran d'un bataillon d'infanterie du Négus. Rien ne manquait au cortège, ni le tambour-major qui jonglait avec sa canne, ni les tambours armoriés, ni les clairons pavoisés, ni l'impeccable ordonnance d'un défilé comme Napoléon Ier les aimait. L'image suivante m'offrit, sans malice, des soldats de l'Europe vêtus de toile à bâche peinte, coiffés de sombreros verdâtres, déformés par la pluie. Les lois terriblement autoritaires, dont les costumes

militaires sont les accessoires puissants ont déserté les plaines arides de Mourmelon. Ce n'est qu'une image, une image de soldats qui n'est pas d'Epinal mais d'Addis Abeba, de Lahore, du Caire ou... etc. La mode anglaise semblait prévaloir dans la manière d'orner les soldats.

Pierre Marc Orlan,
de l'Académie Goncourt.

LETTRES

LES ROMANCIERS CONTRE LE ROMAN. — J'attendais avec beaucoup de curiosité et d'impatience la publication du *Malfaiteur*, le dernier roman de Julien Green (1). Commencé en 1937, interrompu dès 1938 (après une centaine de pages), il a été repris et achevé en 1955. Il est fréquemment question de ce récit dans le *Journal* de l'auteur, qui paraît lui attacher une certaine importance, et comme nous pouvions le croire condamné à l'inachèvement, il prenait dans notre esprit la séduction irritante de ces poèmes ou de ces romans projetés par Baudelaire ou Balzac et dont nous ne connaissons que le titre.

A notre curiosité se mêlait un motif plus précis. *Le Malfaiteur* plongeait, nous le savions, dans le monde du péché — de la tentation charnelle. A cet égard, il est insuffisant de dire qu'il prend la suite des livres précédents. L'œuvre de Julien Green a toujours évoqué la tentation de ce monde — l'impossible et inexpiable espoir du bonheur terrestre; et cet espoir s'est toujours incarné dans l'amour. Mais la passion d'Adrienne Mesurat pour le Dr Maurecourt, par exemple, se présente comme l'incarnation contingente d'une volonté qui la dépasse, et pourrait prendre d'autres figures : elle est désir de l'ailleurs, de l'impossible, transgression de la condition humaine. Prenant une signification avant tout spirituelle, l'amour, dès lors, apparaît comme détaché de la sensualité, du moins extérieur à elle. Mais le mouvement de l'œuvre greenienne a constamment tendu à rapprocher l'amour de la sensualité, et à identifier la sensualité au péché. Risquant ainsi de perdre sa profondeur spirituelle, sa résonance métaphysique au profit d'un accent psychologique plus étroit : mais risquant aussi de gagner en intensité ce qu'elle perdait en extension, se rapprochant de l'ardente expérience commune, et

(1) Plon, édit.

de l'expérience de l'auteur, peut-être allait-elle accroître encore son efficacité dramatique. Au moins fallait-il une audace, une franchise devant laquelle l'écrivain semblait reculer. Dans *Minuit*, par exemple, l'amour d'Elisabeth pour Serge est beaucoup plus apparemment lié à la sensualité que celui d'Adrienne pour Maurecourt. Et, par conséquent, au péché : c'est pour avoir cédé à Serge, pour avoir préféré la chair à la sagesse spirituelle que représente M. Edme, qu'Elisabeth doit périr. Et pourtant, la passion d'Elisabeth nous paraît plus froide, plus irréelle — moins convaincante que celle d'Adrienne. C'est l'inquiétude métaphysique qui est charnelle; et mental, un peu fictif, l'amour charnel...

Fléchissement de l'autorité romanesque qui traduit sans doute un certain manque d'audace. Dans l'exacte mesure où la passion s'identifie au péché charnel, ses images deviennent allusives, et comme inoffensives. On voit par là que le romancier se heurte à une réserve naturelle qu'il ne parvient pas à dissiper. Mais il y a plus, je crois. L'amour comme Mal n'est pas seulement une expérience vécue que l'on craint d'avouer : il est une expérience jugée en même temps que vécue, le mal étant une notion, l'envers d'une valeur liée à une option spirituelle. Ce que le romancier n'ose pas peindre, il lui suffit de le juger : inséparable de l'expérience du mal, l'expérience religieuse de l'auteur — qui marque profondément ses livres à partir de 1938 — lui fournit des possibilités de transposition, d'élision, de camouflage : elle lui permet d'évoquer le Mal sans le dévoiler complètement — — en le jugeant. Au drame réel du personnage tend à se substituer le jugement du romancier qui, tout au long du douloureux et ténébreux chemin, dispose ses signaux et ses symboles. L'amour d'Elisabeth est présenté comme Faute, son abandon comme Chute, sa mort comme Châtiment. Si la conversion religieuse de l'auteur pouvait apparaître comme un danger pour le romancier, c'est dans l'exacte mesure où elle lui permettait de remplacer les expériences vécues par un ensemble d'interprétations et de jugements.

Avec *Le Malfaiteur*, voici que Green aborde le problème sans aucun voile. Que l'amour et la sensualité, la sensualité et le Mal soient une seule et même chose, il n'y a plus moyen d'en douter : la morale, la société tout entière nous l'assurent. Elisabeth peut ne pas savoir que son amour pour Serge la condamne. Jean ne peut pas ignorer que sa passion pour Gaston Dolange est un amour coupable : ici, chacun crie au passionné qu'il est un malfaiteur. Hedwige, qui elle aussi aime Gaston Dolange, bien

qu'elle soit innocente devant la morale sociale, est elle-même coupable d'entrer dans ce monde des malfaiteurs. Sa cousine Ulrique, belle, dédaigneuse et perverse, qui a provoqué la rencontre, sachant qu'Hedwige s'éprendra de ce garçon qui ne peut l'aimer, est le lien nécessaire entre les innocents et les coupables : c'est elle qui met en rapport les deux mondes, prouvant ainsi que, sous le règne du péché, on ne saurait faire sa part à la pureté.

Que l'homosexualité ne soit en rien ici l'occasion d'une étude de mœurs, une exploration psychologique, on le voit sans peine. Et l'auteur restreint peut-être la portée de son livre quand il écrit dans son avertissement qu'il a voulu « porter à l'attention des lecteurs sérieux un des aspects les plus tragiques de la vie charnelle dans notre monde moderne, tragique parce qu'il engage d'une façon parfois violente toute la vie affective, et qu'il touche gravement à la vie spirituelle ». L'homosexualité dévoile la vérité profonde : l'identité du Mal et de l'Eros.

Voici Julien Green face à la vérité vers laquelle ses livres antérieurs n'avançaient qu'avec trop de prudence. Pourquoi a-t-il reculé devant elle? Pourquoi a-t-il abandonné *Le Malfaiteur* en 1938? Ne parlons pas d'un manque de courage. Ce courage, en littérature, après tant d'explorations analogues, n'était pas si difficile; et surtout le vrai courage consistait à entreprendre. Ce n'est pas le courage, mais, semble-t-il, l'inspiration qui lui a soudain manqué. Il semble qu'à un certain moment le romancier ait perdu de vue son récit, que les lignes s'en soient brouillées : et dans le livre tel qu'il nous est offert, achevé, on peut relever les traces de cette défaillance.

« Depuis plusieurs années... des préoccupations religieuses me détournaient de plus en plus du monde et des problèmes abordés dans *Le Malfaiteur.* » Mais cette explication, que l'auteur nous donne dans les deux pages de l'avertissement, demande elle-même quelques explications. Il n'est pas possible de dire que le croyant se détourne de ce monde, parce que ce monde est celui du Mal. Car, justement, c'est sa croyance qui en fait le monde du mal; ce thème du *Malfaiteur*, c'est la croyance religieuse qui le constitue comme tel. Il le reconnaît d'ailleurs : « Ce roman porte les traces d'un retour à l'Eglise. » Certes, il serait même inconcevable, tel qu'il est, sans ce retour. On le voit bien dans une scène dont l'auteur lui-même souligne l'importance, où il recourt à une source d'inspiration qui a donné à son œuvre quelques-uns de ses plus beaux moments : le rêve. Hedwige a rencontré Gaston Dolange, et déjà l'inexpiable amour

a marque de sa brûlure. Elle s'endort, et voit en rêve un homme ju'elle ne connaît pas, et qui a l'aspect d'un mendiant. « Mais elle n'éprouva aucune crainte. Au contraire, il y avait dans la présence de cet inconnu quelque chose qui la rassurait. » L'homme, sans prononcer une parole, lui fait comprendre qu'il désire quelques-uns des objets auxquels elle est particulièrement ttachée : un dessin accroché au mur, une cape à col d'hermine, es bijoux... Lui faisant don de tout cela, elle se sent étrangenent libérée. Alors, l'inconnu lui demande de renoncer aussi son amour. Ce don suprême, elle ne peut le consentir. Et l'inonnu disparaît, cependant que les objets dont elle s'était séparée eprennent dans la chambre leur place habituelle : Hedwige se éveille. « Cet homme est le Christ, commente Julien Green, iais elle ne le sait pas. » Mais nous nous en doutions — et, our s'en assurer, il suffisait de lire jusqu'à cette page où edwige, qui a vécu dans l'ignorance et l'incuriosité de Dieu, xe son regard sur la petite croix noire qu'elle découvre dans chambre de M. Vasseur. Cette fois, le symbole est clair.

Ici se perçoit, je crois, le malaise qui a arrêté le romancier, que retrouve le lecteur. La croyance — l'interprétation relieuse du drame vécu ou imaginé — n'en interdit pas l'expreson, puisqu'elle fait de lui ce qu'il est : mais, artistiquement, le la menace. Tout se passe comme si l'auteur s'était arrêté au oment où la signification du drame le rattrape si bien qu'elle i préexiste : où le drame, tenu de se soumettre à une signiation arrêtée, renonce à se dérouler selon sa loi. On a parlé satiété de cette contradiction entre la création artistique et tout stème, quel qu'il soit (et pas seulement religieux, bien tendu); mais on n'en finit pas de la retrouver. Ici, me mble-t-il, elle est particulièrement apparente. Pour mériter ute son efficacité artistique, le drame doit avancer comme à ons : il doit s'offrir comme interrogation, aventure; contenant i sens, mais comme une vie contient le sien, obscurément, et le délivrant qu'après coup. Si le romancier sait trop bien où a, si le récit se déroule non comme un rêve énigmatique, mais nme la prise de conscience de ce rêve, c'en est fait de son ivoir. Au lieu de nous heurter à des choses dont nous ne ivons pas expliciter la profondeur pourtant devinée, nous çons des symboles immédiatement explicites. Nous compre- is que l'inconnu du rêve est le Christ, que le songe d'Hedwige résente le conflit de la tentation charnelle et de la libération rituelle, que la torture de son amour est le signe de sa damnation. Alors, nous ne vivons plus le drame; nous écou-

tons sa leçon. Et si nous ne vivons plus le drame, c'est que le romancier lui-même cesse de le vivre : cherchant à persuader, non à voir.

Certes, Green est un trop grand romancier pour que nous ne retrouvions pas ici sa puissance. Non point telle que nous l'avons connue : il y a loin d'Adrienne Mesurat à Hedwige, du Guéret de *Leviathan* au Jean du *Malfaiteur*. L'envoûtement de ce monde semble fait des vestiges et du souvenir d'un autre envoûtement. Le récit semble sec, essoufflé, contraint — quand on se souvient de cette épaisse pénombre des premiers livres, qu'animaient tant de canaux chargés d'un sang noir. C'est qu'à la place des choses, trop souvent nous avons les signes. Les meilleurs moments du livre me semblent non ceux dont l'auteur souligne lui-même l'importance (par exemple le rêve d'Hedwige), mais ceux qui paraissent les moins volontaires, et, si l'on peut dire, les plus insignifiants : ainsi, au début du livre, l'histoire de Félicie la couturière et de l'étrange mannequin Blanchonnet, où se retrouve ce don du fantastique quotidien où Green, parfois, s'approche du génie de Dickens.

« Cet homme est le Christ, mais elle ne le sait pas. » Malheureusement, le romancier le sait — et le sait avant de l'écrire, non après l'avoir écrit. (Je songe à Bernanos écrivant *Monsieur Ouine* les yeux vraiment fermés.) Partout s'affirme la présence du romancier psychologue et psychanalyste de ses personnages, les dirigeant vers un jugement dernier où il siège déjà — arrêtant, desséchant les possibilités de l'œuvre, donnant l'aspect linéaire et gouverné d'un récit à ce qui aurait pu être libre prolifération du romanesque. Relisons les premières pages, par exemple, le portrait de Jean : « Tout cela est écrit sur ses traits et si lisiblement qu'un inconnu déchiffrerait sans peine ces quelques signes tracés par le destin. Mais Jean le sait-il? C'est là une des bizarreries de notre existence d'ignorer parfois jusqu'à la fin ce que n'importe qui aurait pu nous dire. » Certes, ce ton n'est pas nouveau chez Green — qui a toujours fait appel à cette perspective de l'observateur omniscient survolant la marche de ses personnages. Et je ne crois guère — contrairement à certaines esthétiques récentes du roman — qu'il suffise de telles phrases pour désarmer une œuvre. Le romancier peut parler sur ce ton (et Balzac, Dickens parlent ainsi) — sans offusquer ce qu'il évoque. C'est qu'alors nous sommes en présence d'un simple artifice de narration, usé et inutile sans doute, mais inoffensif. Mais si ce langage est appelé par la conscience qui permet au romancier d'épuiser le sens de ses personnages et de leur destin

avant même qu'ils ne se dessinent, alors, nous cessons de voir pour écouter un jugement. L'écueil du romancier, ce n'est pas qu'il juge et qu'il pense : c'est qu'il n'y ait plus d'écart entre son jugement et le monde jugé.

●

Je faisais des réflexions analogues en lisant le dernier livre e Jean Cayrol : *Le Déménagement* (1). L'auteur est l'un des omanciers les mieux doués de la jeune génération, et ce récit, mouvant et lourd, me semble être l'un de ses meilleurs. L'his-oire de ce couple qui déménage dans un Paris hivernal et qui, ans cette halte de la chambre d'hôtel où ils échouent avec leurs alises de fugitifs, entre hier et demain, entre le vieil apparte-ent voué aux souvenirs et les pièces sans mémoire, découvre udain sa vérité, qui est aussi la nôtre : vérité d'une vie inutile vide, encombrée de faux-semblants, de mensonges, de biens usoires — a permis à Cayrol de retrouver, avec les couleurs de tre temps, tous ses thèmes de prédilection. Thèmes dont il ut dire qu'ils sont d'abord son monde : monde de l'exode, l'errance, du dénuement, des no man's land ténébreux de vie, de l'anonyme pauvreté — monde *lazaréen* d'une vie orte où survit cependant l'espoir d'une résurrection. Car dans désespoir et cette nudité, que le déménagement leur révèle, qui les sépare d'abord, et les oppose, Pierre et Cate entrevoient chemin. Pour avoir été abandonnée par Pierre, Cate découvre udace des gestes rédempteurs : elle donnera ses derniers ous à un jeune dévoyé, sans autre motif qu'une soif d'appau-ssement qui veut aller jusqu'au bout d'elle-même, elle porte ses épaules une vieille femme indifférente, sur un long che-n d'épines et de sang, comme le Christ sa croix. Mais ce n'est encore le véritable amour. A l'instant de son suicide, le ist n'est pour elle que l'image d'un importun. Elle survivra. sans doute retrouvera-t-elle Pierre pour avoir enfin retrouvé, e le Christ, un amour qui est à la fois celui des autres et de même.

e livre est riche de pages fortes et belles. Le dialogue nu âmes vides et la présence des objets nuls imposent avec nsité le monde d'une insoutenable absence. Mais, ici encore, ne semble que le romancier joue parfois contre son roman. urant à la surface du récit, le commentaire lyrique en érode

(1) Le Seuil.

quelque peu les contours. Cayrol devrait choisir entre ses dons de poète et ses dons de *montreur* romanesque. S'il ne trouve pas toujours ici le ton efficace, c'est qu'il veut disposer à tout instant de l'ensemble de ses dons au lieu de se soumettre à la loi de son œuvre. Et, comme dans le roman de Julien Green, la chair du récit prend trop souvent la transparence dangereuse du symbole : le chemin des personnages est trop clairement signalisé, leur démarche trop bien gouvernée, leur destin trop complètement possédé par le narrateur. La parole offusque le monde qu'elle dévoile, dans la mesure où elle le dirige plus qu'elle ne le subit.

Gaëtan Picon.

Mains Basses, par *Guillaume Van Iependaal*, 285 p. (Ed. Grasset). — Ce roman est le premier volume d'une nouvelle collection « Rien que la Vie », dirigée par Hervé Bazin. « Document par le fond, roman par la forme », dit le prière d'insérer. C'est bien cela. Une littérature qui n'invente rien mais qui enjolive; les misères du « milieu » tournées en gaudriole pour la plus grande joie d'un public flatté dans tous ses goûts. J'appelle cela de l'art démagogique.

Le style est un affreux mélange de langage parlé et de langage écrit. Je note à la même page, à quatre lignes d'intervalle, l'expression « tête de lard » et l'expression « de mâle rage ». Voilà qui donne le ton.

« Rien que la vie »? Non : vive l'artifice. — GEORGES P.

Dieu te juge! par *Edouard Peisson*, 251 p., 570 fr. (Ed. Grasset). — Une première fois dans sa vie, Joseph Godde a perdu le navire dont il avait le commandement. Des commissaires ont enquêté pour déterminer s'il avait commis une faute et ont finalement conclu à son innocence. Tout cela nous a été raconté par Peisson dans *Capitaines de la route de New York* et dans *Le Sel de la Mer*. Mais une seconde fois, le même malheur arrive à Godde. Demeuré seul sur son épave, il meurt après avoir revécu le drame entier de son existence. Tel est le sujet de *Dieu te juge!*

Roman classique de la mer, avec ses tempêtes, ses instants de décision qui engagent toute la vie, ses hommes taciturnes côte à côte, des nuits durant, sur la passerelle. Mais je dirais aussi roman de la lutte contre le doute envers soi-même, lorsqu'on s'imagine n'avoir pas été à la hauteur de sa tâche. Ainsi l'officier de marine rejoint certains pilotes de Jules Roy, qu'un accident ou une incompétence passagère ont jetés dans le désespoir. Et ceci nous mène très loin dans l'analyse de ce que peut exiger de nous un métier et la morale qui s'y rattache. Un capitaine de vaisseau doit ramener son bateau au port. Sa responsabilité est totale. Mais il ne le peut pas toujours. Sera-t-il donc automatiquement coupable en cas de naufrage? Non, il doit encore surmonter le sentiment de culpabilité qui l'envahit et reprendre du service sur un nouveau bâtiment. C'est une chose remarquable qu'en un siècle masochiste comme le nôtre, qui a mis l'homme en procès et ne cesse de le condamner, certains hommes s'appliquent à dépasser ce verdict et nous expliquent comment il est possible de remonter du désespoir vers la confiance en soi.

Peisson est un maître en l'art de raconter. Il faut admirer sa netteté dans la subtilité et son habileté dans l'ajustage des différentes parties de son récit. On pense naturellement à Conrad. On pourrait également établir un parallèle, valable pour bien d'autres aviateurs et marins, entre les exigences de la morale qu'ils défendent et la forme littéraire de leurs œuvres. Où l'homme veut rester digne de lui-même, la qualité artistique se trouve aussi... — GEORGES P.

Les flammes de l'été, par *Jules Roy;* in-16, 192 p., 450 fr. (Gallimard). — Toute la maîtrise de

Jules Roy — le mot n'est pas excessif —, cette vigueur, cette densité, cette épaisseur charnelle, cet équilibre approfondi du senti et du pensé, cet art du raccourci... et une simple nouvelle, sur le thème, qui n'est pas trop personnel, de l'incompréhensible incompréhension d'un homme et d'une femme. — S. P.

Congo noir et blanc, par *Alain Gheerbrant;* in-16, 248 p., 600 fr. (Gallimard). — Ce n'est pas un livre d'exploration, ni d'ethnographie. C'est une enquête sur la direc-ion imposée aux Noirs par les Blancs, particulièrement au Congo belge par les puissantes sociétés minières. Faut-il dépayser le Noir pour l'occidentaliser de force, ou, selon la pratique suivie dans les territoires français, l'aider à évoquer selon sa ligne de négritude? Il y a de l'effroyable dans les faits impartialement relevés par Alain Gheerbrant. Aussi n'a-t-on guère parlé de son livre, où sont dites les choses qui ne doivent pas être dites. — S. P.

Le Bouddha et le bouddhisme, par *Maurice Percheron;* 12 × 18 cm, ill., 192 p., 350 fr. (coll. « Maîtres spirituels », Editions du Seuil). — Peut-être se trouve-t-on un peu noyé dans ce petit livre si on ne connaît rien du bouddhisme. Il le faut bien, s'agissant de croyances qui commandent ou infléchissent la moitié de l'humanité. Au demeurant, nulle préparation n'est nécessaire pour se laisser imprégner de valeurs spirituelles qui, autant qu'on puisse en juger, sont fort bien respectées malgré la brièveté de l'exposé. — S. P.

Minerve ou De la sagesse, par *Alain;* 13 × 20 cm, portrait, fac-similés, relié, 236 p., 990 fr. (Club du meilleur livre). — Yves Florenne est le seul, je crois, dans un article excellent du *Monde*, qui ait signalé et salué le cinquantième anniversaire du premier *Propos d'un Normand*, paru dans la *Dépêche de Rouen* le 16 février 1906. ... dans les premiers jours de juin ... a commémoré le cinquième anniversaire de la mort d'Alain, marqué (sans parler de la radio) par la publication d'inédits dans deux revues, les *Lettres nouvelles* et le *Mercure*. Entre les deux anniversaires a paru dans la Bibliothèque de la Pléiade un recueil de ...0 *Propos*, choisis et présentés par Maurice Savin; Gaëtan Picon s'est réservé d'en parler ici. Il nous reste à signaler une édition Club ... *Minerve*, qui, outre le texte déjà connu, apporte le fac-similé de l'autographe de l'avant-propos, celui d'une dédicace inédite, longue de cinq pages, enfin un relevé de 34 variantes : passages ajoutés par Alain au texte primitif des *Propos* réunis dans ce volume lorsqu'il en prépara l'édition. — S. P.

L'élève Gilles, par *André Lafon,* préface de François Mauriac; 13,5 × 21 cm, relié, 304 p. (Club français du livre). — On n'a pas oublié avec quel éclat fut accueillie, l'automne dernier, la réédition des œuvres maîtresses de Segalen procurée par le Club du meilleur livre (voir l'article de Gaëtan Picon dans le *Mercure* de décembre). Une des justifications des clubs, dont l'étonnante réussite signifie beaucoup, est de rappeler à la vie des livres méconnus : les clubs sont assurés d'un public fidèle et attentif.

Le roman d'André Lafon n'était pas oublié, mais certainement il était méconnu. Ceux qui l'avaient lu autrefois, puis avaient lu en 1924 le livre de Mauriac sur Lafon, *La vie et la mort d'un poète,* ne devaient pas oublier cette pureté de ligne ni cette qualité de ferveur (le mot de *ferveur* est un des mots galvaudés dont on n'ose plus se servir : mais pas de respect humain!). Voici qu'avec justice on le tire de l'ombre, — et qu'avec justice on a demandé à François Mauriac de le présenter à un nouvel âge de lecteurs. Dommage que cette préface soit brève, et qu'au roman on n'ait pas joint quelques poèmes. Mais c'était déjà beaucoup que de faire ce qui a été fait. La présentation typographique est particulièrement heureuse dans sa sobriété. — S. P.

Mémoires d'Hadrien, par *Marguerite Yourcenar;* 13 × 20 cm, 426 p., 24 ill. hélio, relié, 1.580 fr. (Club des Libraires de France). — S'il y avait une relation constante entre le succès et la médiocrité, ce serait trop simple. Le grand et juste succès des *Mémoires d'Hadrien* brouille les cartes de la manière la plus heureuse. En dehors de l'édition ordinaire de Plon, le Club du meilleur livre en avait donné dès 1953 une édition de grand style, vite épuisée. Celle que vient de sortir le Club des libraires est moins janséniste et plus documentaire. Les gros plans de détails de la Colonne Trajane ont une vie extraordinaire : c'est un reportage. Comme avait fait le Club du meilleur livre, le Club des libraires reproduit les « Carnets de notes » qui avaient paru pour la première fois dans le *Mercure* en 1952; il y

a joint cinq pages de poèmes et de lettres de l'empereur Hadrien traduites par Jacques Lacarrière. — S. P.

Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, par *Paul Robert;* fascicule 19, de *Fenaison* à *Fondation*, 23 × 31 cm, 88 p. (« Société du nouveau Littré », Presses universitaires de France. — Littré, irremplacé et probablement irremplaçable, est, malgré tout, insuffisant. Ce Robert-ci est fort attaqué, — mais il a été entrepris, et on le poursuit. Ses colonnes sont d'une richesse foisonnante (mot qui se trouve dans ce fascicule-ci) : on y trouve exactement ce qui manque à Littré. Mais les exemples tirés de nos contemporains sont bien décevants : ceux qui passent pour écrire le mieux sont encore incertains. Si Littré est irremplaçable, c'est qu'il a une autorité que personne n'osera prendre après lui. — Si on réédite le Robert, il faudra y vérifier certaines citations : celles de Proust ne font plus foi du moment qu'elles sont prises dans des éditions antérieures à celle de la Pléiade. — S. P.

Saint Paul et le mystère du Christ, par *Claude Tresmontant.* 1 vol. in-16 de 192 p., 2 cartes, nombreuses illustrations, 350 fr. Collection « Les Maîtres spirituels » (Editions du Seuil). — 5e volume d'une excellente collection. Un de ses mérites est la très attrayante illustration, empruntée à ce que l'art chrétien a de plus pur : peintures des catacombes, mosaïques, sculptures de Chartres, de Vézelay, etc., et aussi photographies de sites. Texte excellent, qui s'applique à « décrasser » les *Epîtres* et les *Actes des Apôtres* de ce qui est devenu formule verbale toute faite, en partie par la faute des traductions. On retrouve ainsi la fraîcheur de la vie, et quel bouillonnement quand il s'agit de saint Paul ! Les quelques pages sur le « milieu juif » sont un modèle de précision suggestive. — M. M.

MÉMOIRE D'AUJOURD'HUI

C'EST ARRIVE EN PLEIN PARIS. UNE SURPRENANTE AVENTURE DE MA VIE D'ANTIQUAIRE, par *Yvonne de Brémond d'Ars* (Editions du Conquistador). — On voit des gens... non pas comme au temps de La Bruyère dans la campagne, mais de nos jours en ville, en pleine capitale, dans des quartiers qui ne sont ni luxueux ni non plus misérables — quartiers d'affaires, disons rue Lafayette par exemple... Des gens qui marchent un peu courbés, le pardessus verdi, le soulier lâche et terne, le ruban du chapeau comme mangé de sel. Des gens à qui on ne donnerait pas quatre sous, gêné que l'on est à la seule idée des jours meilleurs qu'ils semblent avoir connus. On se prend à rêver alors sur la paupérisation de toute une classe. De quoi se nourrissent-ils, où vont-ils, à quoi pensent-ils? On voudrait les suivre, sans être sûr que l'intérêt qui vous y pousse soit de bon aloi. On voudrait pénétrer chez eux, sans savoir si le désir qu'on a de les « assister » n'est pas plutôt l'envie de s'asseoir un moment au spectacle de leur déchéance. On imagine d'ailleurs que si l'on entrait à leur suite, dans quelque immeuble d'apparence assez ordinaire, on trouverait plus — ou pire — que l'unique table et le seul lit réglementairement dédaignés par l'huissier. Un amas, plutôt, de choses sans valeur, fragments de meubles, brochures au dos

effrangé, portraits presque effacés et, près de l'évier, le fond de banania, la boîte de sardines édentée... Qu'est-ce qui a fait d'eux ce qu'ils sont? La Société? Nous? Ou bien eux-mêmes... Une passion?...

On peut parfois se tromper. Quelques-uns de ces personnages sont de fabuleux collectionneurs. Ainsi M. Sylvestre, héros de l'histoire vécue que raconte Yvonne de Brémond d'Ars. Peut-être sont-ils nombreux ainsi, Crésus dont on croirait qu'ils attendent Godot, et qui n'attendent rien que, la promenade finie, de rentrer chez eux et de regarder leurs trésors. M. Sylvestre, mort l'an dernier, habitait rue Lafayette comme j'ai dit. Et mangeait, comme j'ai dit, dans sa cuisine, quelques conserves, y réchauffait un méchant thé. Après sa mort on trouva sur son bureau des gants de laine fort ordinaires qui gardaient encore, crispée, la forme de ses mains. A côté, un registre. Livre de comptes, si l'on veut... Liste des admirables, incomparables, inestimables œuvres d'art qui occupaient les cinq étages de l'immeuble dont il était seul habitant. Tableaux? Bijoux? Livres? Porcelaines? Tapisseries? Instruments de musique? Horloges? Tout... Et tout entassé, pièce par pièce, étage par étage, — et par catégorie...

On se doute qu'Yvonne de Brémond d'Ars, célèbre antiquaire parisienne, connaît à peu près tout ce qui existe, sur la place, en fait de collections et de collectionneurs. Or, elle ne savait rien ni de M. Sylvestre ni de ses trésors. Depuis cinquante ans ou plus, cet homme avait accumulé ce qu'on peut trouver de plus rare et de plus beau — jusqu'à des diamants, patiemment et parfaitement assortis en taille et en éclat, qui formaient une parure pour le portrait de feu sa mère... Nous aurions aimé connaître dans le détail la vie comme le caractère d'un tel homme. Nous n'en saurons presque rien. Il venait en effet de mourir quand son frère, vieux colonial, vint trouver Yvonne de Brémond d'Ars pour la prier de procéder au partage des collections. Là commence un second roman. Après l'émerveillement, on peut même dire l'extase où fut plongée notre antiquaire en visitant l'immeuble, voici la recherche, pittoresque, pathétique parfois, des cinq héritières, nièces que le défunt avait à peu près perdues de vue et dont aucune ne s'attendait à cet heureux coup du sort. Heureux... Voire. Car il s'agit, justement, de bonheur. M. Sylvestre a, dans son testament, stipulé que les objets ne devaient pas être répartis en fonction de leur valeur, mais en fonction du bonheur qu'ils pouvaient apporter à chacune. En outre, rien ne devait, jamais, être vendu.

C'est à l'improviste qu'Yvonne de Brémond d'Ars arrivera chez

Rosine, Martine, Donatienne, etc., afin de déceler les goûts, les attitudes, les aptitudes aussi de ces dames. On trouvera là ce qu'on cherche en vain dans les films à sketches : un parfait échantillonnage des situations sociales, des tempéraments, des biographies possibles. Ne serait-ce que pour cela, la valeur anecdotique et documentaire du livre serait déjà assurée. Prenons l'exemple de l'affreuse Martine. C'est une femme riche; son mari est un avocat très demandé. Ils habitent, près du Trocadéro, un appartement dont la décoration est tout à fait moderne. Que feraient-ils d'objets anciens que le défunt leur interdit, par testament, de revendre jamais? Rien. Ils le disent. Habile discours, alors, de notre auteur. « Ne croyez-vous pas que si, au lieu de ces sièges de métal et de tweed, de ces froides tables de glace, de ce bar d'aérodrome, vous aviez, pour recevoir vos clients, de confortables et authentiques bergères, pour vos dossiers des cabinets de marqueterie, et quelques Gobelins ici et là, vos affaires, déjà prospères, s'en trouveraient mieux encore? » Voilà Martine et son mari tentés — que dis-je, convaincus. Et voilà aussi un lot constitué... Et c'est ainsi qu'on se dit que, si Louis XIII aimait le style Louis XIII, Louis XIV le Louis XIV, Louis XV le Louis XV, Louis XVI le Louis XVI, Napoléon l'Empire, la bourgeoisie, elle, aime les louis, dans le plus grand nombre possible...

Mais là ne s'arrête pas notre rêverie. Les objets, aiment à dire ceux qui les aiment, ont une âme. Que ressentait-elle, cette âme, lorsque entassés, pressés, échafaudés, depuis le vestibule jusqu'à la salle de bains en passant par toutes les pièces, luxueuses ou utilitaires, de l'immeuble rue Lafayette, ils vivaient là, d'une vie concentrationnaire? Et comment se fait-il que le lecteur d'aujourd'hui, à la seule évocation de choses ainsi parquées, imagine aussitôt l'envers, luciférien, de cette opulence? Les milliers de lunettes, les tonnes de souliers, montagnes de bretelles et boisseaux de cheveux que nous montre le film *Nuit et Brouillard*, et que recélaient des garde-meubles qui ont pour nom Neuengamme, Bergen-Belsen, Auschwitz... Pourquoi faut-il que désormais, à travers l'or, les vernis, les carats, les clairs-obscurs, émaux, petits points et rocailles, nous percevions l'odeur de Louis XIV à l'agonie, la petite vérole du Bien-Aimé, l'échafaud de Louis XVI, le cancer de Sainte-Hélène?... Pourquoi faut-il que nous pensions que M. Sylvestre avait bien raison, quand il sortait, de porter cette sombre toilette... comme si la richesse du monde ne l'avait jamais convié qu'à ses propres funérailles.

Nicole Vedrès.

THÉATRE

FESTIVAL INTERNATIONAL DU THEATRE (Théâtre Sarah-Bernhardt) : « BARABBAS » de *Ghelderode*, par le Théâtre National de Belgique; « PERE » de *Strindberg*, et « ONCLE VANIA » de *Tchekov*, par le Théâtre Royal de Stockholm; « ESCURIAL » de *Ghelderode*, et « L'ECOLE DES PERES » d'*Anouilh*, par la Comédie de La Haye; « LES FOURBERIES DE JOHA » d'après *Molière*, par le Théâtre Marocain. — La Suède, les Pays-Bas, la Belgique, le Maroc... en moins de quinze jours. Et ce n'est que le commencement. Le Festival, inauguré le 14 mai, durera jusqu'au 20 juillet. La première tentative ne remonte qu'à 1954 — et voilà organisée et officiellement implantée à Paris une rencontre annuelle internationale d'une ampleur sans précédent et d'un intérêt majeur. Elle nous a valu l'an dernier le *Cyrano de Bergerac*, de Gino Cervi et de la troupe italienne, admirablement mis en scène par Raymond Rouleau, et l'éblouissante révélation de l'Opéra de Pékin. Quel qu'en soit cette année le bilan, elle constituera peut-être l'événement le plus stimulant d'une saison théâtrale qui ne nous a guère apporté que des déceptions — mis à part le radieux *Triomphe de l'Amour* au T.N.P.

Les deux grands succès de cette première série ont été pour la Suède, avec *Oncle Vania*, et pour le Maroc, avec une ingénieuse adaptation des *Fourberies de Scapin.* On attendait beaucoup des Belges jouant Ghelderode. *Barabbas* avait vivement intéressé (et irrité tout ensemble, mais il n'y a pas incompatibilité) quand Le Poulain l'avait présenté naguère dans le cadre exigu de l'Œuvre. Nous n'avons pas retrouvé notre excitation d'esprit cette fois, peut-être à cause d'un excès d'ampleur : Le Poulain avait pratiqué, dans le bouillonnement ghelderodien, de bien subtiles et secourables coupures. La multiplication des plans en hauteur, le plus souvent arbitraire, a mis un accent un peu trop insistant sur l'ingéniosité architecturale des décorateurs et les anachronismes vestimentaires (Ponce Pilate en colonel de *Rêve de valse*, et son épouse en fourreau de star) ont manqué de finesse allusive. Mais on a goûté la plantureuse véhémence de Jean Nergal dans *Barabbas*, et plus encore dans *Hérode*, le cynisme ironique et jouisseur de l'excellent Charles Maheu, que nous nous rappelons avoir applaudi dans du Feydeau, à la Comédie Marigny.

Père nous est apparu dans un décor très juste, mais à quoi les vastes dimensions scéniques du Théâtre Sarah-Bernhardt don-

naient un peu trop d'espace pour pleinement réaliser la rigueur du « huis clos » de Strindberg. Malgré notre ignorance du suédois, nous avons deviné dans le principal interprète, Lars Hanson, un lyrique, amoureux de toutes les subtilités musicales du langage, et sans doute un shakespearien. Avons-nous eu tort de soupçonner, dans l'exercice de son incontestable maîtrise, une indéfinissable nuance de complaisance? Français, nous l'imaginerions — et l'applaudirions, certes — sociétaire à part entière...

Par contre, les acteurs d'*Oncle Vania :* Georg Funkquist, Anders Ek, Jarl Kulle ont été bouleversants de vie simple et mystérieuse tout ensemble; un art fait, comme celui de Tchekov lui-même, d'apparent effacement et de communion secrète. Nous ne sommes pas près de les oublier...

Nous n'avions pas assez oublié sans doute les grincements hallucinés de Vitold dans *Escurial* de Ghelderode quand les comédiens de La Haye nous ont, à leur tour, présenté la pièce dans un style sans doute cependant plus authentiquement flamand, en pleine pâte épaisse où, pour notre goût, le fantastique s'englue un peu. Et peut-être ont-ils traité avec une trop pieuse application un soin ménager trop minutieux, les arabesques douces-amères de la charmante *Ecole des Pères* d'Anouilh. Un respect trop grave — et qui d'ailleurs nous touche — leur a tenu clos les secrets de sa désinvolture, tandis que l'agressif bariolage de leur décor jouait le pavé de l'ours.

Une esplanade de vieux remparts, sa tour d'échauguette, ses créneaux découpés sur le ciel, la familiarité d'une petite demeure parasite nichée dans un coin, des filets qui traînent, des nasses qui roulent, un paquet de cordages sur quoi l'on s'assied; tout cela lumineux, aéré, pittoresque et bien en place : une excellente aire de jeu pour le Molière méditerranéen des *Fourberies.* Dès le lever de rideau du spectacle des comédiens marocains nous étions en confiance. On voudrait avoir plus de temps et une information plus savante pour étudier l'éveil de l'activité théâtrale dans l'actuelle évolution de certaines civilisations musulmanes. Je crois bien que les rigoureuses observances coraniques n'étaient guère favorables à la représentation de la personne humaine : c'est à travers le conte plus ou moins poétique — et aussi les mille épisodes de la conversation et du marchandage dans les souks — que s'épanouissaient traditionnellement les aptitudes imaginatives et expressives populaires. Il n'y a pas encore à proprement parler de littérature théâtrale arabe : les animateurs puisent dans le grand fonds des chefs-d'œuvre universels, en transposant certains détails de mœurs. Tout naturellement Molière les attire, et bien

souvent les comble : j'ai vu ainsi, en 1930, une adaptation de l'*Avare* faire la joie des étudiants du Caire, et, naguère, au vaillant C.R.A.D. d'Alger, un *Malade imaginaire*, dont la Toinette, devenue servante kabyle (et jouée d'ailleurs par un garçon déguisé) ne perdait rien de sa drôlerie. Comme à Alger, les groupes théâtraux, au Maroc, sont faits en majeure partie d'amateurs : on pourrait presque dire que, professionnellement, la corporation théâtrale n'existe pas encore. Mais les dons naturels surabondent, la ferveur est vive, et vastes les ambitions. Ne nous dit-on pas que la troupe applaudie l'autre soir dans les *Fourberies de Joha* s'est mesurée brillamment là-bas avec les complexités d'*Hamlet?* ,

Joha? pourquoi Joha au lieu de Scapin? Parce que Joha, nous dit le programme, est un personnage universel du monde arabe, sage en Turquie, rusé en Afrique, mais toujours inventif et sagace. Il nous a paru, à travers l'interprétation de Tayeb Saddiki, teinté d'une nonchalance inattendue pour nous, où passe d'ailleurs un reflet du style de Chaplin. Finalement, il arrivait que son rôle s'effaçait quelque peu devant les deux « pères », notre Géronte et notre Argante, devenus Hadj Mfeddal et Hadj Allal, et joués avec la verve la plus savoureuse par Ahmed El Alaoui et Ahmed El Alj. Le metteur en scène français, André Voisin (car cette jeune troupe a eu la sagesse de travailler avec un animateur français) a su, avec un goût dont, personnellement, je le félicite, débarrasser les deux personnages des bouffonneries gratuites excessives dont on les encombre parfois ici, et tirer leur comique de leur vérité. Revenant à la technique des anciennes troupes italiennes, André Voisin, assisté en l'occurrence par Tayeb Saddiki, a soumis à ses comédiens le canevas des *Fourberies* moliéresques, scène par scène, et les a incités à improviser au cours des répétitions le texte de leurs rôles. Aussi m'a-t-il semblé qu'Argante, dans la scène des procès, s'était enrichi de vingt trouvailles dont Molière peut-être n'eût pas fait fi, et qui m'ont donné le regret de ne pouvoir que les deviner. Le délice, c'était de retrouver, à travers les cadences de la langue arabe et l'abondance verbale de tel ou tel acteur particulièrement doué, la marche puissante et l'heureuse carrure du rythme moliéresque. Le délice, et savouré jusqu'à sa précieuse arrière-amertume, ce fut de pouvoir rire, du même rire... tous ensemble...

Dussane.

CINÉMA

AU CINEMA. — Ce qui conduit au cinéma le véritable ami des films, c'est l'idée juste qu'il y trouvera, quel que soit le film du jour, un minimum d'images étonnantes. Ce point de départ sensible est capital. Il est lié aux surprises inépuisables de la vie restituée dans son mouvement. Voilà des paysages où jamais nous n'irons et dont il nous est révélé quelque chose. L'illusion que tout de la terre pourrait nous être donné pendant que nous y sommes est entretenue sur l'écran. Les êtres mêmes y gagnent en réalité, donc en mystère, malgré le jeu des fards et des éclairages, et quelque aptitude à se composer dont soient doués les comédiens. L'une des étranges conséquences pourrait en être que l'idée romantique d'un dieu dans l'amour en est vivifiée, mais que l'idée parallèle de la monogamie absolue part en voyage. Si les passions se purgent ou non à regarder les images qui quelquefois nous changent en nous-mêmes, c'est un thème de réflexion cher à de bonnes personnes dont la naïveté n'a pas de fond connu. On n'a peut-être rien écrit encore, en réalité, sur ce thème évasif et insaisissable comme le sablier des jours. Peut-être toutefois en aurait-on tout dit en disant que le cinéma est le miroir de cette angoisse et de cet émerveillement inséparables qui nous accompagnent de la naissance à la mort. Il reflète beaucoup, bien que jamais assez, comme il a été dit et comme il est inévitable. Les autres s'y trahissent, et certainement nous nous trahissons nous-mêmes par personne interposée, et le théâtre de ces trahisons est un décor enfin vu. J'incline à penser que c'est assez dire de ce phénomène parce que c'est à chacun d'en débrouiller les conséquences, d'ailleurs modestes, passé l'âge de seize ans et demi. Le simple critique du cinéma doit s'interdire d'être un omniscient docteur. Je voulais simplement rappeler que le cinéma est plus que le cinéma. Il est donc d'autant plus regrettable qu'il soit aussi, depuis les origines et la plupart du temps, le lieu de sa négation systématique. Qu'il vale mieux, autrement dit, que les cinéastes. Mais qu'est-ce que vous voulez?

LA PLUPART DES FILMS. — Le temps vient, en tout cas, où l'énergie nerveuse du cinéphile même s'alimente à des rêves où le cinéma n'a plus aussi grande part. On se lasse de pêcher aux

images à force de pêcher parmi de désolantes histoires. Innombrables, en effet, sont les films qui ne valent que du moment qu'ils échappent à leur scénario. Ce n'est pas dit, bien sûr, contre le principe de la construction dramatique. Mais le support narratif du cinéma, si heureusement conduite et bouclée que soit l'action, ne doit guère être en dernière analyse qu'un fil conducteur. Il y a des exceptions : toute théorie est absurde. Pourtant tout argument de film est mauvais quand il n'aménage pas le signe plus. Or le signe plus est refusé aux images soumises à une entente artificielle et mécanique du scénario. Là gît le mal dont souffre en vérité la production entière. Au lieu que soit prise au piège la réalité, enivrante ou fatale, du destin de femmes et d'hommes, nécessairement uniques et exemplaires, à leur destin e scénariste superpose et impose l'idée qu'il s'en fait. A l'autre visage du déjà connu le scénariste substitue la pauvre idée qu'il en a. Il bafoue une vérité cardinale. C'est que le cinéma est plus que le cinéma parce que le réalisme y est plus que le réalisme. Au lieu de montrer ce qui arrive à des gens, il raconte une histoire ; je veux dire une histoire où il ne leur arrive plus rien que de conventionnel, que la convention soit sordide ou mondaine. Le dire n'est pas s'attaquer à une école particulière : mais la plupart des films de la plupart des pays, d'hier et d'aujourd'hui, et il n'y a aucune raison de douter qu'il en doive être pareillement demain. Des observations désabusées, oui. Mais chacun peut les vérifier chaque jour.

LE TOUT SUR LE TOUT. — Ainsi n'arrive-t-il rien aux per-onnages de *Cygne*, film américain de convention mondaine, omme il n'arrive rien aux personnages de la *Loi des rues*, film ançais de convention populaire. De prévoyants scénaristes nt assuré leur destin dès la première scène ou séquence. Un ectateur averti, ou simplement intuitif, peut donc s'en aller s la seconde. Il n'est d'aucune importance que ces person-ages échangent des réparties de théâtre dans le premier cas ou s coups de bambou dans l'autre, puisqu'ils ne regardent et spirent que par procuration. Le champ de bataille de la pré-stination et du libre arbitre est annulé. Donc la vie même l'est ssi. Pour prendre une hypothèse compréhensible, Dieu n'a cune part; sa part a été usurpée par les scénaristes. Non qu'ils availlent maladroitement, selon l'idée qu'ils se font de leur avail. Les auteurs du *Cygne*, brodant avec une malignité sou-raine sur le thème d'une ambitieuse dame à marier (l'actrice

qui tient le rôle étant effectivement mariée depuis peu à un chapeau à plume, afin que rentre le fric dans la baraque), — ces auteurs, disais-je, ont conduit leur récit de façon que les vrais bons sentiments n'y perdent pas la face. Mais sur un canevas sirupeux, avec des articulations bien trop calculées, et voilà finalement un parfait exemple de la confection habile et nulle. De cette confection, à l'autre extrémité des mœurs sociales, la *Loi des rues* donne un exemple semblablement parfait. On y trouve un petit gars issu d'une école de redressement, auquel tout pardonner; la douce enfant enceinte de ses œuvres; le patron de bistro breton et homme d'honneur qui le protège; le fier copain qui lui montre l'exemple de l'altruisme syndical; l'autre copain qui a mal tourné; le Corse de Montmartre qui a trucidé cet autre copain; la putain chanteuse qui est au commencement de ce règlement de comptes; et puis des flics et des comparses et des comédiens auxquels il a été donné un rôle afin de gonfler une affiche. Comme on peut dire quelque chose du *Cygne* (notamment d'Alec Guinness, quand l'anecdote se distend et qu'il peut faire admirer un modeste reflet de ses dons de passe-muraille), on peut bien entendu dire quelque chose aussi de la *Loi des rues*. Dans ce second cas, ce serait afin de louer des détails d'écriture, ou seulement de technique. Ce serait donc marginal dans les deux cas. Or il en a probablement toujours été ainsi de la plupart des films. De là sans doute la tentation de parler du phénomène plutôt que des ouvrages. C'est celle de l'esthéticien amateur. Ce personnage monte sur les ouvrages comme sur un escabeau, afin de corriger un chapitre ou l'autre d'un traité peut-être filmologique, et certainement nourri d'approximations hagardes. C'est du reste au point que le principe cardinal de la filmologie proprement dite et sise en Sorbonne réside dans la distinction entre le « fait filmique » (objet de son étude) et les œuvres du cinéma (seulement dignes de la critique). Cet état de choses comique est rendu plus comique encore par la légitimité que pareille distinction trouve dans son recoupement statistique. Mais ça n'ôte rien à l'incoercible tristesse de pareil tout sur le tout.

Un personnage d'un roman d'Aldous Huxley, *After many a Summer*, affirme que les dogmes religieux se perpétuent par l'usage intempérant d'un langage pittoresque. C'est une chose dont chacun pensera selon l'état de sa religion ou de son irréligion. Mais c'est un fait que la plupart des cinéphiles français en exercice se perpétuent, à leurs propres yeux comme aux

oreilles d'une audience présumée, par l'usage intempérant de leur langage, d'autre part médiocrement pittoresque.

ETONNEZ-NOUS! — On ne se trompera pas beaucoup sur les films si l'on croit qu'un bon film est un film qui donne de l'étonnement. Sur le comique, c'est affaire entendue déjà. Quand l'un des frères Marx fait de la dentelle au ciseau avec un traité d'amitié à l'épreuve des siècles, nous sommes étonnés, ayant peu de mémoire. Pas de comique — Marcel Pagnol l'a expliqué, avec les tenants et aboutissants du plus vieil exemple, celui du coup de pied au cul — sans de l'étonnement semé sur un des points du parcours. Mais toute émotion est un étonnement, et 'amour est seulement un étonnement plus grand. Il suffit donc que l'étonnement soit dramatiquement aménagé par l'auteur du film. Nous saurons alors le reconnaître et donc lui donner un sens. C'est ce qui est arrivé dans le cas de *Lili* ou de la *Strada*, u dans celui du film américain où un forçat évadé rencontre ne épouse nommée Barbara Stanwyck. Ce sont des films où auteur, ayant au commencement quelque chose à dire, n'a pas té dans l'obligation de mettre bout à bout des épisodes prélevés ur le stock commun, qui s'appellent et se répondent, au mieux, ar l'effet d'une nécessité mécanique, et qui ne gardent rien 'étonnant, l'addition faite. Il arrive naturellement qu'un conteur é soit bon dramaturge aussi. C'est une horlogerie que met en lace René Clair : mais il a quelque chose à dire, au commence-ent. Quelque chose à dire, au commencement, est ce qui est plus nécessaire au cinéma, parce que c'est ainsi et parce que est peut-être aussi ce qu'on y trouve de moins en moins. Quel-ie chose : un regard de femme, le quartier d'une ville, une ure de la journée, voire un ton narratif plutôt qu'une histoire. ais enfin quelque chose. Derrière quoi quelqu'un se masque ou démasque. Mais enfin quelqu'un. Quelqu'un! Quelqu'un ème, s'il le faut et si c'est le cas, qui soit à l'aise à manier des arionnettes, et qui s'en remette au jeu dramatique plutôt qu'aux ages volés au destin; quelqu'un comme le Robert Hamer de *blesse oblige* ou l'Alfred Hitchcock de *Qui a tué Harry*. Quel-'un, ou encore quelques-uns comme sur les génériques de isieurs bons films italiens. Mais qu'on distingue des visages, rrière les visages de l'écran. Aujourd'hui, quatre sur cinq des vrages ambitieux sont transposés du roman ou de la scène. us le voyez, les filmologues ont leurs excuses.

Jean Queval.

Les Américains. — Au chauve il est offert un grigri ou l'autre. Voyez, dit la publicité, le chauve avant, à l'état de chauve, le chauve après, à l'état chevelu. Avant, après. Ainsi peut-être du cinéma américain. Il est légitime de se demander s'il ne pourrait pas se raisonner par avant-après, avec entre temps la guerre. Avant-guerre, l'ère Roosevelt et les films de Copra. Ou les comédies qui n'étaient que des comédies. Et les girls et les ors des comédies musicales. Ou les westerns à l'image des premiers temps. Et l'optimiste réformiste. En somme un cinéma américain animé par la tradition Whitman, pour parler grossièrement. C'était le visage d'un pays accordé à son ciel et à son sol comme à l'idée généreuse qu'il s'était faite de son destin. Un cinéma si populaire aussi, tout à fait en dehors du phénomène commercial de consommation indifférenciée, que l'Europe, en somme, soupira après lui, dès 1940. Après... Après sont devenues rares les comédies. Mais plus étouffants les drames. Moins rapides les récits. Mais plus étalées les intentions. Moins optimiste, ou messianique, ou simplement moins libéral, hélas! est devenu le message des Etats-Unis. Les lendemains de ce peuple plus prospère que jamais ne paraissent plus chanter beaucoup. Tennessee Williams est l'un des prophètes du cinéma américain. Moins de joie de vivre, plus d'obsession sexuelle. Freud et Kafka plus que Whitman sont lus, semble-t-il, par les auteurs de ces nouveaux films. Les rebelles n'ont plus de cause. Le destin individuel paraît nié par un destin collectif incertain de sa propre projection. Oh, c'est simplifier beaucoup tout cela. Avant, il y avait les germes du cinéma d'aujourd'hui. Aujourd'hui garde le reflet du cinéma américain d'avant-guerre. Il y a naturellement aussi d'autres plans de clivage. Avant et après, c'est aussi avant et après la télévision, avant et après les écrans gigantesques. Il y a encore la tradition imperturbable du grand spectacle. Mais ça ne fait rien, il y a quelque chose dans ma distinction, réfléchissez-y.

Les truands. — Quant au chevet d'un truand de cent et trois ans défilent les fils et filles, petites-filles et petits-fils de ce truand, tous truands eux-mêmes, plus des truands délégués par leurs syndicats régionaux, on peut s'attendre à un bon comme à un mauvais film. Mais ce film-ci est savoureux, étant de Carlo Rim, donc de quelqu'un, chose rare au temps où nous sommes (voir plus haut). Il n'est pas bien important qu'il soit imparfait. On y peut trouver, sans trop chercher, des hauts et quelques bas, des accents peut-être mal mis, au fil des épisodes ou sketches. On peut trouver aussi une idée du goût qui ne recule jamais devant les plaisanteries empruntées à la naissance et à la mort des hommes, peut-être parce que Carlo Rim s'empresse de rire de tout, préventivement, lui aussi. Mais voilà l'un des rares films de ces derniers temps qui aient un ton soutenu, et le plus drôle aussi que j'aie vu depuis longtemps. Il y a du moraliste, du chansonnier et du conteur provençal en Carlo Rim. Si ces trois personnages se donnent quelquefois des coups, le plus souvent ils s'entendent bien. On peut jouer, à voir les *Truands*, à savoir lequel coupe la parole auquel. On se souvient aussi que Carlo Rim aime les gags à la chaîne, et qu'il leur donne un sens en leur donnant un décor (sa parodie de western est d'une mise en place irrésistible). Il aime encore les amorces de ballets comiques (sur de petits airs de Van Parys, ici); les toits de Paris, les amours passagères mais présumées épanouies, les déguisements, et les comédiens, et René Clair et l'*Opéra de Quat' sous*, et toute la vie probablement, présente et passée. Noël-Noël est un acteur comique comme il n'y en a guère. Yves Robert incarne le rôle-pivot avec une confondante et savoureuse maîtrise. Vous irez voir les *Truands*.

ARTS

LA GRANDE PITIE DE L'ART MODERNE EN FRANCE. — **Ne soyons pas modestes. Nous n'en avons plus les moyens. C'est à Paris que se trouvent à l'heure actuelle le plus grand nombre d'artistes valables : peintres et sculpteurs.**

New-York avec son non-figuratif provocant et sans grâce, Rome avec son abstrait beaucoup plus spirituel et léger, n'ont pas réussi malgré leurs efforts, et leurs efforts sont plus grands qu'on ne l'imagine ici, à supplanter Paris. Si l'on veut apprendre à peindre, comme autrefois Poussin et Claude devaient prendre le chemin de Rome, il faut encore venir sur les rives de la Seine. Certes, la cité des peintres est vaste, contrastée, anarchique et tous ses habitants ne sont pas des génies. Mais elle est vivante, elle travaille.

Nous disions l'an dernier que les rapports entre abstraits et iguratifs s'aigrissaient. La querelle s'amplifie, tous les hebdomadaires s'en sont fait l'écho. Mais ce ne sont pas des paroles lus ou moins pertinentes qui régleront les problèmes de la réation artistique. Ce qui compte, c'est de savoir ce qui attire s jeunes peintres, vers quelle forme d'art ils se sentent oussés. A poser ici la question, on constate tout de suite que art abstrait en France est en régression. Bien des raisons expliquent et nous n'avons pas à les exposer ici, car cela ne rait qu'ajouter à un interminable débat. Constatons seulement ue cela répond au balancement normal de tous les courants éateurs. La novation devient poncif et appelle son contraire. L'art français se trouve donc de plus en plus entraîné à mener bataille sur le plan du figuratif, un figuratif plus libre qu'autfois, régénéré par des années de pénitence dans l'abstraction. Cette bataille, il devrait la gagner, car, à l'ombre de quelques ands aînés, se préparent des équipes de jeunes, ardents, olus, qui n'ignorent pas que, pour durer, la plupart d'entre x devront épouser la pauvreté et qui acceptent cette pauvreté. Mais cet art vivant, mouvant, et riche, où le verra-t-on?

Les pays étrangers entourent leurs créateurs d'admiration et onneur. Ils créent des musées d'art moderne ou contemporain ır les présenter sur un pied d'égalité avec des gloires plus es qui viennent le plus souvent de chez nous. En France, une te de malédiction semble peser sur les Musées d'art contempo- ı.

Depuis que le Musée du Luxembourg fut créé pour exposer artistes vivants en 1818, la jeune peinture a toujours été issante. Mais la fatalité semble s'acharner sur les bâtiments elle devrait être exposée.

u Louvre, ce n'est pas seulement le Pavillon de Flore mais le Palais que le Ministère des Finances devrait évacuer que le Musée ait une respiration normale. On ne peut

pourtant pas rebâtir les Tuileries (dont, entre parenthèses, on eut bien tort de ne pas restaurer les ruines).

Deuxième catastrophe : le Musée du Jeu de Paume, bien installé dans la verdure, offrait un abri provisoire mais fort convenable à l'école impressionniste. Mais il menace ruine et il faut le réparer. Plus d'Impressionnistes dans les Musées Nationaux, sauf dans les expositions temporaires de l'Orangerie.

Troisième catastrophe : le Musée d'Art Moderne de l'Etat perd ses plafonds. Ce n'est pas d'hier que l'on critique cette bâtisse. Avant qu'il soit terminé, on faisait déjà des réserves sur ses plans. Toutes ces galeries, ces surfaces rondes, ces plafonds absurdement hauts, ces salles mal éclairées, mal aérées, mal chauffées ne répondaient guère aux besoins de la muséographie moderne.

Il fallut bien pourtant s'en accommoder. Jean Cassou et son équipe, avec beaucoup de cran et de science, finirent tout de même par faire un beau musée de cet étrange endroit. Des expositions souvent renouvelées, des conférences, y créaient une atmosphère vivante, précieuse aux artistes. Voilà que les plafonds s'écroulent. C'est le « comble », dira-t-on. Mais on n'a pas envie de rire. La seule vertu de ce bâtiment eût été la solidité et il n'est pas solide. On réparera rapidement, assure-t-on, mais pour l'instant, l'art vivant n'a plus de musée.

Quatrième catastrophe : traversons le porche et gagnons le Musée d'Art Moderne Municipal, symétrique du précédent, dans le même bâtiment.

Il a les mêmes défauts visibles, mais, paraît-il, les plafonds sont plus résistants que ceux d'en face. Espérons-le. Hélas, il s'agit bien d'une autre affaire.

Depuis sa construction, ce bâtiment a été laissé dans un tel état d'abandon qu'il faut y dépenser des centaines de millions pour le remettre en état. A l'heure actuelle, c'est un grand hall de gare délabré, sorte de fourre-tout sordide et prétentieux, où l'on expose tant bien que mal, plutôt mal que bien, les salons qui ne sauraient trouver place ailleurs. On en reparlera dans quelques années.

Il y a heureusement le Petit Palais avec la providentielle collection Girardin, et les collections municipales. Mais, là aussi, la place est mesurée. Restent enfin les galeries particulières, les marchands. Mais ils n'ont pas le même point de vue que les conservateurs des collections publiques, et ils ne peuvent pas porter témoignage de façon assez complète.

Et voilà, le tour d'horizon est sombre. Et il n'y a pas plus

de responsables que de remèdes. Nous payons la guerre, ces années où l'argent a manqué pour l'entretien de nos bâtiments nationaux, où l'on a vu se dégrader les kilomètres de toiture du Musée de Versailles...

Mais cette situation est particulièrement grave, car elle nous laisse sans défense au moment précis où notre art national doit livrer une dure bataille. Il est toujours dans la situation dominante. Mais pour garder la première place, il ne suffit pas d'en être digne, il faut être en mesure de prouver qu'on le mérite.

Lucie Mazauric.

MUSIQUE

SAMPIERO CORSO, DE HENRI TOMASI. — Après avoir lonné à Munich un *Don Juan de Mañara* que nous connaissions ous la forme de l'oratorio et que l'Opéra de la capitale bavaroise monté avec un soin remarquable, Henri Tomasi, dont la fécon-lité étonne, a inauguré le Festival de Bordeaux par la création u Grand Théâtre d'un autre drame lyrique, *Sampiero Corso*. Le ivret de M. Raphaël Cuttoli condense en quelques épisodes bien harpentés une longue biographie que la répétition des mêmes ctes de bravoure et de farouche indépendance pendant la lutte u héros contre Gênes pour l'indépendance de la Corse, obligeait n effet de résumer. Ainsi réduit à l'essentiel, le scénario est uissamment dramatique, et n'utilise que trois personnages — ux-mêmes symboles autant que créatures humaines : Sampiero, omme de la Renaissance, guerrier sans peur et sans reproche, oit comme son épée; Vannina son épouse, *mater dolorosa*, dont vie s'écoule dans la crainte que son Sampiero tombe dans uelque embuscade tendue par les Gênois qu'il veut chasser de le pour libérer sa patrie; Ombrone, qui n'aura qu'un rôle épi-dique, mais qui en une scène montrera le machiavélisme de la plomatie gênoise : le Sénat convaincu qu'on ne viendra point à ut par les armes du guerrier dont le connétable de Bourbon a t qu'il valait à lui seul dix mille hommes, a résolu d'user de se. Et c'est un véritable chantage dont Vannina sera la victime. ıfin un quatrième personnage, la *voceratrice*, reste hors de l'ac-n, et, symbolique plus encore que les trois autres, est comme e vivante image de la Corse, de ses antiques usages, de sa foi ns l'honneur.

Sampiero d'Ornano a vécu de 1497 à 1567. Sa femme, Van-a, était, elle aussi, une Ornano. A l'instant que le rideau s'ouvre le premier tableau, on vient de célébrer, à l'église du village,

la fête de la Vierge; de la place on aperçoit la mer, au delà d'un promontoire dominé par une tour gênoise. Des jeunes gens, au sortir de l'office, s'apprêtent à danser; mais du groupe des femmes, se détache la *voceratrice*, et au pied de la statue de la Vierge, elle prophétise : « la mort vous guette! Sauvez, Vierge Marie, sauvez ce peuple! » Et s'adressant aux hommes : « Ce n'est plus le temps des discordes. Arrachons ces chaînes infâmes. Ecoutez l'appel du colombo, qui retentit de la montagne : c'est la voix de Sampiero! » On entend en effet, venant de loin, les appels de la conque marine. Mais à l'instant, des soldats gênois, interrompant les farandoles, arrachent brutalement les jeunes danseurs des bras des jeunes filles et les emmènent en otage. Cela se fait si vite que nul n'a le temps de comprendre ce qui se passe.

Au second tableau, nous sommes dans la chambre de Vannina. Elle berce le tout jeune fils qu'elle a donné à Sampiero. Elle est soucieuse. Sampiero lui en demande la raison : lui-même souffre de voir la lutte se prolonger sans fin, le peuple qn'il a soulevé endurer des représailles de plus en plus cruelles. Il va partir pour la France, solliciter de Charles IX l'aide promise. Il sent bien que Vannina ne croit plus à la possibilité de vaincre Gênes. Il l'exhorte, veut ranimer sa foi, et la scène s'achève dans un duo d'amour passionné — mais dont on devine bien que, l'étreinte dénouée, chacun emportera sans qu'il ait pu les apaiser, les âpres soucis qui le rongent.

On retrouve au deuxième acte la place devant l'église. Sampiero va s'embarquer pour la France, et hâter l'envoi des secours attendus. Il vient prendre congé de ses partisans, qui, en son honneur, dansent la *Moresca* dont les sept figures retracent les épisodes des combats entre Maures et chrétiens. Danse en armes, sorte de Pyrrhique qui naturellement ne comporte aucun élément féminin, et dont le caractère reste, dans la diversité des figures, toujours le simulacre du combat. Sampiero entre, à cheval, adresse au peuple un adieu qui est en même temps un appel à la lutte, à la résistance. On l'acclame. Il part tandis que l'assistance, à genoux, chante l'hymne corse : *Dio vi salvi, Regina. A noi date vittoria...*

Le premier tableau du troisième acte se passe dans la chambre de Vannina. Elle est seule; un prie-Dieu a remplacé le berceau qu'on y voyait au premier acte. Des années se sont écoulées, en effet, et Vannina est épuisée d'angoisse. Depuis plusieurs semaines, elle est sans nouvelles de Sampiero. La porte s'ouvre. Vannina d'un élan se précipite, croyant que c'est son mari. Non, c'est Ombrone, l'envoyé de Gênes. Elle veut le congédier. Fermement,

il insiste, menace, voilant de douceur l'odieux marché : mon navire appareille aujourd'hui; demain il sera trop tard; par son entêtement, Sampiero va tout perdre; la situation chaque jour s'assombrit; le pays souffre; voyez sur les murs l'avis placardé : par ordre du Sénat, il est promis une récompense de cinq mille écus à qui apportera la tête de Sampiero. Venez à Gênes avec moi, demander la grâce de Sampiero, le Sénat vous l'accordera; votre fils grandira dans la paix revenue... » Il insiste, noircissant encore le tableau : « Par les rues, au bout d'une pique, sera promenée la tête de Sampiero... » Elle finit par céder : « Vite, partons... » Suivi de ses partisans, Sampiero vient d'entrer. Ils ont entendu les paroles d'acquiescement de Vannina. Sans un mot, ils se sont saisis d'Ombrone et l'emmènent. Quelques-uns sont restés et attendent. Ceux qui attendent ici, dit Sampiero à Vannina, sont tes juges et les miens. De toutes mes forces, je voudrais t'absoudre, s'il ne tenait qu'à moi... Elle implore : « Ne me livrez pas à ces hommes. Vous êtes mon seigneur : en vous épousant, j'ai accepté que vous soyez maître de ma vie. Prenez-la! » Elle supplie : « C'est la dernière grâce que j'implore de vous! » Elle fait un signe de croix. Il lui donne un dernier baiser, puis, prenant les deux pointes du *mezzaro* posé sur les épaules de Vannina, il détourne la tête, et serre le nœud. Elle tombe, étranglée.

Le dernier épisode a pour cadre une gorge étroite où Sampiero, très las, enveloppé d'un long manteau, parvient avec son fils. Il est accablé par la douleur d'avoir sacrifié Vannina dont la douce image le poursuit. Et voici que Francesca, la *voceratrice*, vient 'avertir : en gardant ses chèvres, elle a vu des hommes d'allure uspecte encercler les abords du défilé. Ils sont armés. Sampiero ui confie son fils, et elle part avec l'enfant, par un sentier encore ibre. Sampiero se prépare au combat, et les Gênois surviennent. e combat s'engage. Un des assaillants parvient à le tourner et le rappe dans le dos d'un coup de poignard. Il agonise en implo-ant Marie d'intercéder pour son pardon. Les historiens assurent ue ce furent les trois frères de Vannina, Antonio, Francesco et Iichel-Angelo Ornano qui, selon la coutume, firent payer la dette u sang à Sampiero, meurtrier de Vannina.

Tandis que de tous les clochers des villages le glas tinte, des ommes portant des torches conduisent le peuple du voisinage squ'au rocher où Sampiero reste étendu. Francesca entonne un ng lamento, un « vocero », dont les *Ohimé!* répétés scandent rythme des danses funèbres. La page est d'une sauvage gran-ur : les thèmes semblent venus du fond des âges, et la voix de ancesca retrouve l'accent des thrènes homériques.

Je ne sais quelle est la proportion de l'authentique musique populaire corse dans la partition de Tomasi, mais peu importe en vérité : le compositeur qui s'est pénétré du folklore est qualifié pour créer lui-même les motifs dont il a besoin, les mêler s'il lui plaît à la source historique où il a puisé l'inspiration. La musique de Tomasi, haute en couleur, porte la marque de son origine dans toute la partie descriptive de l'ouvrage. C'est pour le volume, et pour l'intérêt peut-être aussi, la plus importante à cause des danses et des chœurs. La seule réserve qu'on puisse faire tient à ce que la répétition des membres de phrases rythmiques, indispensable pour créer l'obsession, crée aussi quelque lassitude. Il n'y a dans ce drame sombre que quelques instants de repos : la berceuse de Vannina, au début du deuxième tableau; la prière qu'elle adresse à la Vierge au troisième, et un entracte symphonique. Parfois aussi on côtoie le vérisme le plus brutal, et l'on tremble qu'un pas de plus... Mais ce n'est qu'un moment de crainte...

Le Grand Théâtre de Bordeaux et son directeur, M. Roger Lalande, doivent être félicitées pour l'effort considérable — et que l'on peut croire fructueux — qui fut accompli. L'ouvrage de Tomasi a trouvé un cadre magnifique à Bordeaux. L'orchestre et les chœurs, conduits par le compositeur, ont été excellents, et l'interprétation vocale remarquables avec Mmes Juyol (la voceratrice) et Régine Crespin (Vannina), avec M. Giovanetti, (Ombrone). Il a manqué à Ken Neate — et c'est dommage puisque le rôle de Sampiero lui était échu — plus de sûreté et une meilleure articulation du français. Le corps de ballet du théâtre, au premier et au dernier tableau, dans les danses réglées par M. Christian Foye, les danseurs de Mlle Janine Charrat pour la *moresca* — très joliment réglée — ont largement contribué au succès. Les décors de M. Roger Bezombes sont moins heureux (pour la salle du château, surtout) que les costumes, d'une grande variété. La mise en scène est ingénieuse et vivante.

René Dumesnil.

Traité de lutherie, par *André Roussel* (Paris, Durand et Cie, et « La Flûte de Pan », 49, rue de Rome; 150 p., 55 figures groupées sur 5 planches dépliantes). — Ce traité, bien que fort complet, est tout autant destiné aux violonistes, altistes, violoncellistes et aux amateurs de lutherie, qu'aux professionnels de l'art — car la lutherie est bien un art : les noms des maîtres le prouvent. Non seulement je me suis instruit en le lisant, mais j'ai tiré de cette lecture un agrément que je ne soupçonnais pas, bien que sachant par expérience qu'on s'enrichit toujours auprès des hommes de métier, aimant leur profession, et qui ont réfléchi sur les problèmes qu'elle pose. M. André Roussel joint à la connaissance parfaite de la lutherie une qualité pas si commune qu'on le croit : le bon sens, la

réflexion, la logique. Exemple : « Dans toute salle, l'auditeur entend deux instruments : l'instrument lui-même et la salle qui se comporte comme un modificateur de sons » (p. 24). On lira avec un intérêt qui ne se ralentit point les pages consacrées aux recherches faites par l'auteur sur l'influence de l'humidité. Et l'on appréciera son ingéniosité, par le détail des expériences faites á ce propos (p. 116 et sq.).

Horizons sonores, évolution actuelle de l'art musical, par *Robert Siohan*, préf. d'Etienne Souriau, professeur à la Sorbonne (Paris, Flammarion, Bibliothèque d'Esthétique, 278 p., nombr. exemples musicaux et figures, 800 fr.). — Ce volume très complet, très riche de substance, vient au moment où, comme le constate M. Etienne Souriau dans sa préface, on parle souvent du désarroi de l'art contemporain en général et en particulier de la musique. A la vérité, ce sont les auditeurs dont on peut dire qu'ils sont en désarroi devant les musiques contemporaines, certains auditeurs, assurément, peut-être certains musiciens eux-mêmes, mais non point l'art musical. Une des causes de ce « désarroi » est certes le combat qui s'engage publiquement entre adversaires et partisans de tel ou tel groupe, conflits que M. Etienne Souriau compare avec raison aux querelles d'Espagnols se disputant sur les mérites de leurs Madones respectives. Mais c'est toujours la Madone. Au vrai, c'est bien toujours la Musique — au monde, dont M. Robert Sioban a exploré et l'étendue et l'évolution. On lira et on relira ce qu'il dit de la « nature spirituelle des impressions musicales » ; de la notion de qualité sonore » ; des structures anhémitoniques » qui ne reposent point sur le demi-ton considéré comme le plus petit rapport intervallique ; sur « le diatonisme » ; sur l'évolution qui a mené la musique du « modal à l'hégémonie tonale ». On trouvera dans ce premier tiers du volume quantité de sujets de réflexion — même si l'on croit bien connaître le sujet. Et, ainsi préparé, on abordera les trois chapitres consacrés à « l'évolution libératrice ». Après quoi, on commencera de voir clair dans les problèmes des structures exharmoniques, atonales et transtonales. Il est impossible de résumer ces discussions : elles exigeraient des définitions qui, à elles seules, rempliraient plusieurs pages ; mais — et ceci fait l'éloge de la clarté d'esprit de M. Robert Siohan — si compliquées que soient les questions qu'il traite, le lecteur le suit sans difficulté à travers les méandres où il les guide. Ici et là, luisent comme des fanaux, quelques remarques inspirées tout simplement par le bon sens, et qui illuminent soudain la question. Ainsi, page 197, ceci, à propos du finale des morceaux symphoniques : « On ne saurait légitimement prétendre qu'un finale répond à son objet s'il ne se constitue pas nettement en un aboutissement de la pensée musicale. » J'en pourrais citer beaucoup d'autres.

Histoire de la musique chrétienne, par *Alfred Colling* (Paris, Arthème Fayard, 128 p., 300 fr.). — Musique chrétienne n'est point synonyme de musique sacrée, et l'un des grands mérites du petit volume de M. Alfred Colling est de préciser, en les limitant, des notions trop souvent confondues et qui, pour beaucoup, demeurent en effet confuses. Mais ce n'est point seulement cela qui en fait la valeur. Ecrit par un homme qui parle de ce qu'il sait bien, on y trouve clairement exposé, en un raccourci qui traite pourtant l'ensemble du problème et le détail des questions, tout ce qu'il faut savoir sur la musique chrétienne, ses origines, son évolution, sa place dans l'art des sons. Et cela fait un excellent petit livre.

LETTRES GERMANIQUES

HENRI HEINE RETOUR D'EMIGRATION? — Nulle commémoration n'avait pour l'Allemagne nouvelle ou — si cette épithète a plus la même résonance qu'il y a dix ans — pour l'Allemagne actuelle autant la valeur d'un test que le centenaire de

la mort de Heine. Le poète juif et émigré, pourchassé jusque dans la mort par le national-socialisme et condamné à devenir le « poète inconnu » auteur de la *Lorelei*, est-il revenu d'exil?

Pour répondre à cette question nous avons recueilli certains témoignages. Deux enquêtes ont été faites, toutes deux dans la région de Munich. La première, auprès des écoliers et des lycéens bavarois, fut menée par Kurt Seeberger, qui en fit un reportage à la radio munichoise : fort peu d'élèves seulement savaient que Heine était un poète allemand et dans aucune bibliothèque de leurs écoles ne figurait une de ses œuvres. La deuxième enquête nous est racontée dans son numéro du 17 février par la « Süddeutsche Zeitung », un des meilleurs journaux allemands, qui a demandé dans plusieurs librairies munichoises comment Heine se vendait; on devine que la réponse fut également négative : le public allemand, en particulier la jeunesse, ignore le poète du *Buch der Lieder*, et seuls les étrangers recherchent ses œuvres. Les librairies expliquent cette carence par l'absence presque totale d'éditions récentes et ils espèrent que le centenaire comblera cette lacune.

C'est ce qui fait l'intérêt du livre intitulé pompeusement « Jubiläums-Ausgabe » : *Heinrich Heine. Werke in einem Band* (Hoffmann und Campe, Hambourg 1956, 788 p., rel. toile 9.80 DM). Ces « œuvres », réduites à un volume imprimé sur papier bible et bien présenté, se ramènent donc à un choix assez copieux pour la période antérieure à 1831, date de l'émigration à Paris, beaucoup plus maigre pour la suite. Tout choix est discutable; le responsable, Walther Vontin, s'efforce de justifier le sien, sans nous convaincre; il a voulu, nous dit-il, présenter l'évolution littéraire du poète et cela ne nous suffit pas. Que l'on compare ce volume au *Heine. Mein wertvollstes Vermächtnis*, publié en 1950 dans la collection du Manesse Verlag (Conzett et Huber, Zürich) par le regretté Félix Stössinger et dont nous avons parlé ici même et l'on verra qu'à côté du choix « ad usum Delphini » de Hambourg il y a place pour une autre sélection qui présenterait un Heine plus actuel et plus complet qui par exemple n'exclurait pas *Das Buch le Grand*, *Atta Troll*, etc. Il y a plus : la maison Hoffmann et Campe célèbre également avec ce volume le cent soixante-quinzième anniversaire de sa fondation. Julius Campe fut, nous rappelle-t-on, l'éditeur et l'ami de Heine; il fut surtout son éditeur et lui doit une fortune; il lui acheta pour 6.000 mark les droits de publication du *Romanzero*, qu'il appréciait plus que le poète lui-même; il s'en pourléchait, rapporte Rudolf von Gottschalk, et se tapait sur les cuisses en

déclarant que c'est à la fois « du vrai génie et du bon argent » (Vallentin, *Henri Heine*, pp. 279-80). Les héritiers lointains de Julius Campe auraient pu rendre hommage au « vrai génie » en sacrifiant un peu de « bon argent » pour procurer aux lecteurs allemands une édition complète à prix réduit.

Bien qu'elle n'ait pas une dette de reconnaissance à acquitter, la maison Kiepenheuer et Witsch (Cologne-Berlin) a publié une fort belle édition en deux volumes de 949 et 807 pages, rel. 38 et 45 DM. Ce n'est encore qu'un choix, mais, beaucoup plus abondant et plus raisonné, il présente un Heine plus complet, plus riche. Martin Greiner, qui en fut chargé et qui écrivit une bonne postface, nous l'explique : il a pensé aux lecteurs qui demandent à Heine un plaisir de l'esprit, un agrément ou un stimulant, car, estime-t-il : « Nous autres, Allemands austères, nous devrions rechercher Heine dans le voisinage du cabaret artistique plutôt que devant les chaires professorales. » Il veut donc donner de lui une idée complète et favorable; s'il élimine *Atta Troll* — ce que nous regrettons — c'est simplement parce qu'il manque de place et le sacrifie au profit de *Deutschland. Ein Wintermärchen*, où il trouve une critique cinglante de l'époque qui nous touche davantage aujourd'hui. Greiner veut donc rendre Heine plus actuel et il y parvient.

Pour célébrer Heine la France ne s'est pas seulement associée à l'Allemagne dans la commémoration du 17 février au cimetière Montparnasse, où dans un discours dont Heine aurait aimé la pointe finale, A. François-Poncet salua en lui le plus parisien des Allemands (*Allemagne d'aujourd'hui* publie ce discours dans son N° 2 de 1956, pp. 84-86); l'édition française s'est elle aussi intéressée à lui. On a fort bien fait de publier à nouveau la biographie d'Antonina Vallentin : *Henri Heine* (Albin Michel, 1956, 303 p., 690 fr.), car elle est d'une lecture aussi agréable qu'un roman et bien documentée. Est-elle exacte sur tous les points? Nous n'oserions l'affirmer, car avec Heine on est obligé de prendre parti; on est pour ou contre lui et donc contre ou pour ses adversaires, c'est-à-dire presque tout le monde. A. Vallentin est « pour » et avec talent; le succès de sa biographie constitue sa récompense.

Favorable également, mais pour des raisons particulières est le livre publié par Georges Cogniot : *H. Heine — Pages choisies* (Editions sociales, 1956, 275 p., 400 fr.). Nous regrettons que l'auteur s'en prenne violemment à tous ceux qui ne voient pas en Heine un communiste de stricte observance et conteste qu'il ait eu des idées parfois contradictoires, car ce recueil a le mérite

de mettre en relief l'activité politique d'un écrivain qui fut bien avant la lettre un représentant de la littérature engagée; en outre Cogniot n'ignore pas les travaux antérieurs sur Heine, y compris le livre posthume de Charles Andler. Ajoutons que l'étude sur la vie du poète est celle de Franz Mohring qui sert de préface aux *Œuvres* de Heine publiées en 1911 par les éditions du « Vorwärts ».

Du monde anglo-saxon nous sont parvenus également deux livres, l'un du germaniste Barker Fairley : *Heinrich Heine* (at The Clarendon Press, Oxford, 1954, 176 p., rel. 15 $), qui est un recueil de sept études sérieuses intitulées : *Song within Song, Music and Dance, Chorus and procession, Theatre and Ceremony, Carnival and Costume, Animals, Heaven and Hell,* et une thèse de l'Institut d'Etudes françaises à la Yale University : *Henri Heine « romantique défroqué », héraut du symbolisme français*, par Kurt Weinberg (Yale University Press et Presses Universitaires de France, 1954, 303 p., 900 fr.). Au fond l'auteur n'est pas favorable à Heine, ce qui le rend parfois injuste et d'une manière assez gratuite, car il s'agit souvent de questions qui ne touchent pas à sa thèse. Que le poète se soit appelé lui-même « un romantique défroqué » et qu'il soit riche de contradictions n'est pas un fait nouveau. Qu'il puisse être considéré comme le héraut du symbolisme français, voilà une affirmation qui surprend, si l'on pense au symbolisme de la fin du XIXe siècle. La démonstration de K. Weinberg n'est pas entièrement probante; toutefois, en rapprochant Heine de Baudelaire et même de Mallarmé il aboutit à un ensemble de concordances assez remarquable; on est tenté d'admettre une influence plus grande qu'on ne le croyait jusqu'ici.

Il est donc possible et même désirable de reprendre l'étude d'une œuvre qu'on a trop souvent envisagé d'un point de vue partisan. Cette tâche sera facilitée par la publication de la correspondance du poète que la mort de Friedrich Hirth a interrompue et par l'examen de la collection Strauss que la ville de Düsseldorf vient d'acquérir pour la somme de 50 000 dollars. Avec elle c'est l'essentiel des archives heinéennes qui revient en Europe après avoir émigré en Amérique; il s'agit de 3 702 pièces, dont 1 922 sont en français et 1 780 en allemand.

Heine lui-même est-il revenu d'exil? Malgré les hommages qui lui ont été rendus en Allemagne, nous en doutons. Lorsque Seeberger interrogea les jeunes Bavarois qui ignoraient son existence, il essaya de les mettre sur la voie en leur soufflant que c'était un poète; alors quelques garçons se souvinrent qu'il avait

écrit la *Lorelei*; ils ajoutèrent aussitôt : « Il était Juif. » C'est également à Munich qu'une maîtresse d'école enseigne à ses élèves la lettre « j » avec l'exemple suivant : « Les Juifs ont tué Jésus » (*Mitteilungsblatt der Christlich-Jüdischen Arbeitsgemeinschaft des Saarlandes* du 10-4-1956, p. 6). Heine n'est pas près de revenir de l'exil juif et de ressusciter outre-Rhin, alors que les Allemands de 1956 auraient tant besoin de lui.

J.-F. Angelloz.

Studium Generale (Springer Verlag, Berlin; le n° : 6,60 DM). — Le numéro de mars, qui reprend la question de l'analogie, réunit les contributions suivantes : I. M. Bochenski : *Gedanken zur mathematisch-logischen Analyse der Analogie;* B. Juhos : *Ueber Analogieschlüsse;* A. Kratzer : *Das Bild in der Physik;* Th. A. Wohlfahrt : *Analogie als Begriff und Methode der vergleichenden Anatomie;* F. Darmstaedter : *Die Analogie im Recht;* W. Hochheimer : *Erziehung und Menschenbehandlung unter tiefenpsychologischen Aspekt;* E. Stransky : *Grenzen der sogenannten Tiefenpathopsychologie.*

Akzente (Hanser Verlag, Münich; le n° : 3 DM). — Le n° 2 de 1956 a comme principal centre d'intérêt les relations entre la poésie et la télévision avec quatre contributions de Hans Gottschalk : *Die neue Poesie des Fernsehens;* Hans Joachim Lange : *Bühne von höchster Intensität;* Hans Bender : *Bild und Raum;* Jan Dornum : *Intim und Simultan.* En outre, il contient une conférence fait à Francfort par Höllerer sur « Heine als Begriff » et une très importante étude de W. Emrich : *Die Literaturrevolution und die moderne Gesellschaft.* La poésie y est représentée par Paul Klee, Britting, Krolow, Benno Schubert, Piontek, la prose par M. von Loggem, Gerd Kaiser, M. Walser, M. Hölzer, Krolow, H. Schöffler.

Neue deutsche Hefte (Bertelsmann, Güttersloh; le n° : 3 DM). — Fort éclectique, le numéro de mars 1956 comprend : Otto von Taube : *Die zwei Särge. Erzählung;* Oskar Maria Graf : *Gedichte;* Asmund Brynildsen : *Gedankensplitter;* Max Brod : *Die Lehre vom edlen und unedlen Unglück;* Gerhard Nebel : *Mythische Dichtung;* Paul Fechter : *Karl Hillebrand;* Paul Ernst : *Auszüge aus späten Briefen;* Ingeborg Drewitz : *Ich bin Judas Ischariot;* Hilde Hermann : *Große deutsche Familien XV. Die von Arnims;* Fernand Husser : *Ueber den Gebrauch des Begriffes Kunst in der Bildnerei;* Rainer Wuthenow : *Atemlose Andenken;* J. G. : *Indien und die abendländische Ueberlegenheit.*

Merkur (Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart; le n° : 2,50 DM). — Le n° 97 (mars 1956) est des plus intéressants; il réunit R. Kassner : *Die Iden des März;* Jürgen Habermas : *Notizen zum Mißverhältnis von Kultur und Konsum;* Otto von Taube : *Italienische Lyrik : Ungaretti und Quasimodo;* Erich Heller : *Glaube, Wahrheit und Dichtung;* Fritz Alexander Kauffmann : *Leonhard. Erzählung;* Hans Schuster : *Das Unbehagen an den politischen Parteien.*

Deutsche Rundschau (Baden-Baden; le n° : 1,80 DM). — La *Deutsche Rundschau*, qui a fait peau neuve, c'est-à-dire se présente sous une couverture plus agréable, nous donne un numéro d'avril vivant et varié, où nous trouvons : Dominique Auclères : *Jean Monnet, wie ich ihn sah;* Wolfgang Rieger : *Amerikanische Agrarpolitik;* Josef Mackiewicz : *Der deutsche Komplex;* Helmut Hammerschmidt : *Renazifizierung der Bundesrepublik;* Wolfgang Rieger : *Das Dilemma der amerikanischen Landwirtschaft;* Max Gordon : *Die Revolution im englischen Erziehungswesen;* Alfred Joachim Fischer : *Die Kunst des politischen Interviews;* Karl Rauch : *Einer zwischen den Völkern;* Moritz Lederer : *Epateur der Zwanziger Jahre;* Fritz Usinger : *Ernst Robert Curtius;* Julia Wirth-Stockhausen : *Unbekannte Briefe von Emilie Fontane.*

Deutsche Vierteljahrschrift (Metzler, Stuttgart; le n° simple : 8,50 DM). — La « Deutsche Vierteljahrschrift für Literaturwissenschaft und Geistegeschichte » fut fondée en 1922 par Paul Kluckhohn

et Erich Rothacker; elle dut s'interrompre en 1944 pour reparaître en 1949 et redevenir un des organes essentiels de la germanistique; elle est maintenant dirigée par les professeurs Kuhn (Munich), Sengle (Marburg) et Brinkmann (Tübingen).

Si nous fournissons ces indications, c'est pour nous associer à l'hommage que la revue vient de rendre à Paul Kluckhohn au moment où il atteint sa soixante-dixième année. Elle publie un numéro double (1956, 2-3), qui débute par un article rétrospectif de Rothacker et par la liste des travaux de Kluckhohn. Hölderlin y est également à l'honneur avec une étude de W. Binder (Köln) sur la « Friedensfeier » et une très importante bibliographie raisonnée de Burger : *Die Hölderlinforschung der Jahre* 1940 *bis* 1955. Elle comprend en outre quatre articles de Kuhn (Müuchen) : *Parzival. Ein Versuch über Mythos, Glaube und Dichtung im Mittelalter;* Richard Brinckmann (Tübingen) : *Zu Goethes Deutung von Wittenwilers « Ring »;* Klaus Ziegler (Tübingen) : *Zu Goethes Deutung der Geschichte;* Friedrich Sengle (Marburg) : *Voraussetzungen und Erscheinungsformen der deutschen Restaurationsliteratur.*

Euphorion (Winter, Heidelberg; le nº : 10 DM). — Le nº 50.2 est fort bon et il couvre plusieurs littératures, puisque nous y trouvons : Wolfgang Mohr (Kiel) : *Parallelen zwischen deutscher Dichtung des Mittelalters und der Neuzeit;* Sigurd Burckhard (Colombus, Ohio) : *Spraache als Gestalt in Goethes « Prometheus » und « Pandora »;* Johannes Kleinstück (Hamburg) : *Die mittelalterliche Tragödie in England;* Erich Köhler : *Die Form des Romans bei Marcel Proust;* Carl Enders (Bonn) : *Der geistesgeschichtliche Standort von Lessings Horoskop;* Walter Baum (Wilhelmshaven) : *Emilie von Gleichen-Rußwurm und die Pflege der Schiller-Tradition.*

Antares (Blüchert Verlag; le nº : 1,80 DM). — Ainsi qu'il était normal, le nº 3 (avril 1956) s'ouvre sur un hommage à H. Heine avec deux articles de J. Dresch : *Heine in Paris* et W. Niemeyer : *Heine in Barèges.* S'y ajoutent, outre les chroniques habituelles, deux études de I. Fetscher : *Das französische Descartesbild und der deutsche Anticartesianismus;* A. Rothmund : *Roger Martin du Gard und sein Werk.*

Allemagne d'aujourd'hui (Presses universitaires de France; le nº : 150 fr.). — Bon nº 2 (mars-avril 1956), qui réunit : un *Entretien avec Gabriel Marcel;* Roland Delcour : *Echos de Bonn;* André Lewin : *La sidérurgie allemande;* Guy Thuillier : *Financement de la sidérurgie;* Marcel Camus : *Le congrès des écrivains de la République Démocratique;* George Castellan : *Chronique de la DDR;* Recteur Dresch : *Heine et la critique en France;* Robert Minder : *Les instruments de travail du germaniste (suite);* René Montigny : *Portrait de Sander;* René Hombourger : *Activités théâtrales et artistiques;* Robert Minder : *Commentaires critiques.*

Documents (Cologne, 11-13 Woringerstr.; le nº simple : 150 fr.). — Non seulement nous ne sommes jamais déçus par *Documents,* mais nous sommes chaque fois plus surpris de voir avec quelle intelligence toujours en éveil l'équipe de Cologne suit l'actualité allemande dans tous les domaines. C'est ainsi que dans le nº 2-3 (février-mars 1956), nous pouvons lire, outre de multiples chroniques et échos : Robert Haerdter : *Réflexions sur l'emprise de l'Etat;* Siegfried Braun : *Où en est le DGB?;* Philippe Morel : *L'Allemagne face à l'Euratom;* Paul Schalluck : *De l'oubli;* Paul Loebe : *La création du SED;* Rolf Becker : *Une visite d'Italie;* A. Wiss-Verdier : *La rébellion des libéraux.*

Du (Conzett et Huber; le nº : 3,20 fr. s.). — Le royaume des bêtes est d'une inépuisable richesse et l'on comprend que *Du* y revienne souvent. Mais nous ne croyons pas qu'elle ait jamais eu un numéro aussi riche et aussi beau que celui d'avril, qui est consacré aux petits des animaux. Qu'il s'agisse de la naissance d'une chauve-souris ou des premiers pas d'un éléphant, nous sommes captivés, enchantés et émus; il y a beaucoup d'humanité... chez les animaux.

Die Reise nach Portiuncula, par *Stefan Andres* (Piper, Munich, 1954, 277 p., rel. : 13,50 DM). — St. Andres, qui est un des romanciers allemands les plus estimés, aura cinquante ans le 26 juin. C'est pour nous l'occasion de signaler ses deux derniers livres, assez semblables d'ailleurs pour retenir particulièrement l'attention.

Nous voici dans cette Italie qui attire Andres comme tous les Allemands; deux de ses compatriotes

y recherchent les traces de leur passé. L'un, Sulpiz Kasbach, accompagné par sa fille au nom symbolique de Felicitas, veut revoir une jeune fille qu'il a aimée jadis; l'autre, Klinger, a peur de revoir le pays où, comme déserteur de l'armée allemande, il croit avoir tué un Italien qui l'avait recueilli, mais il le retrouvera vivant. Après ces rencontres, d'où provient une espèce de « catharsis », le voyage à trois continuera vers Portiuncula et vers l'avenir, car Felicitas et Klinger s'aiment. C'est une œuvre de talent, mais l'armature romanesque est trop visible et un peu artificielle; c'est plutôt un roman psychologique, où nous voyons des hommes à la recherche de leur moi et de la vie.

Das Grab des Neides, par *St. Andres* (Piper, 1956, 120 p., 20 dessins de Hans Fronius). — Cette longue nouvelle, qui tend parfois vers le conte fantastique, nous transporte comme le précédent roman vers le Sud, non plus en Italie, mais sur la côte grecque. De nouveau trois personnages : un homme, qui est peintre, et sa femme, qui est aviatrice; avec eux un jeune homme, dont nous ne savons à peu près rien et qui nous apparaîtra dans la suite comme le fantôme vivant d'un aviateur tué par la jalousie de son frère. La femme est venue sur cette côte presque désertique pour remettre un message libérateur à un personnage énigmatique, qui habite depuis des années sur une île déserte, seul avec un domestique étrange, Christologos; et ce personnage, qui porte le surnom de « Tortue », confesse à l'aviatrice sa faute : jaloux de son frère, il l'a envoyé à la mort. Est-il absous? Connaîtra-t-il la paix auprès de la « tombe de l'envie »? On suit avec tension cette nouvelle, on reste troublé et perplexe.

Fragen und Gegenfragen, par *Wilhelm Worringer* (Piper, 1956, 192 p., 4,80 et 6,80 DM). — Postérieurement à Wölfflin, dont nous disions dans le *Mercure* du 1er juin l'importance pour la compréhension du style baroque, Worringer est un des principaux esthéticiens allemands du XXe siècle. C'est lui en particulier qui, avec sa thèse sensationnelle, *Abstraktion und Einfühlung* (1re éd. chez Piper en 1908) a fourni à l'expressionnisme sa base philosophique. Pour son soixante-quinzième anniversaire, la maison Piper a eu l'heureuse idée de réunir sous le titre *Fragen und Gegenfragen* un certain nombre d'études qui montrent l'envergure et l'importance de W. Worringer : *Qualität und Gesinnung* (1919); *Heinrich Wölfflin* (1924); *Vorwort zur Neuausgabe von «Abstraktion und Einfühlung»* (1918); *Griechisch - Römisches* (1924); *Griechentum und Gotik* (1929); *Zur Frage der gotischen Monumentalität* (1924); *Spätgotisches und expressionistiches Formsystem* (1925); *Dürers Apokalypse* (1923); *Kritische Gedanken zur neuen Kunst* (1919); *Künstlerische Zeitfragen* (1921); *Nazarenerum* (1924); *Problematik der Gegenwartskunst* (1948); *Ars Una?* (1954); *Das Lächeln der Mona Lisa* (1949); *Zum Umgang mit Kitsch* (1951). Une bibliographie de Worringer établie par Wulf Schandendorf couronne ce petit ouvrage si riche d'idées et de suggestions.

Alfred Weber. Schriften und Aufsätze 1897-1955 (Piper, 1956, 58 p., 6,80 DM). — Sans doute ce petit volume n'est qu'une « Bibliographie », mais nous serions tenté de lui donner comme sous-titre : « Soixante ans au service de la sociologie ». On y trouve en effet la liste chronologique de tous les travaux publiés de 1897 à 1955 par le patriarche de la sociologie allemande, A. Weber, et tous les renseignements désirables sur son activité comme éditeur ou collaborateur de revues. Des index admirables, dus au bibliothécaire Joseph Kepeszczuk, font de cette bibliographie un instrument de travail très commode.

Eiszeitmalerei, par *Herbert Kühn* (Piper, 1956, 40 p., 22 illustr., cart. 3,50 DM). — Le dernier né de la « Piper-Bücherei », dans laquelle il porte le numéro 95, est digne de ceux qui l'ont précédé. L'auteur est un des principaux spécialistes allemands de la spéléologie et il a fait maintes explorations, y compris en France. Aussi son étude sur les peintures de l'époque glaciaire, entre 50000 et 10000 avant J.-C., a-t-elle l'intérêt de la science vécue. Elle est suivie de vingt magnifiques reproductions en couleurs; quatre peintures se trouvent à Altamira, près de Santander; les seize autres à Nioux, près de Tarascon-sur-Ariège, à Lascaux, près de Montignac (Dordogne) ou au Portel, commune de Lombez, près de Foix. Il est à souhaiter que ce petit livre fasse l'objet d'une édition française et serve de guide scientifique aux visiteurs.

Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte (Walter de Gruyter, Berlin, 2e édition revue par Kohl-

schmidt et Mohr, 1956. T. I, fasc. 3, 96 p., 9,50 DM). — Nous avons déjà dit l'intérêt de l'ancien *Reallexikon* de Merker et Stammler. Le fascicule 3, qui va de « Briefgedicht » à « Drama », contient d'importantes études sur des questions comme la chronique (15 colonnes, par Elfriede Stutz); la littérature de la décadence (12 col., par Martin); la versification allemande (27 col., par Habermann et Mohr); le drame (20 col., par Markwardt). Plus utiles encore sont celles qui concernent le « Dinggedicht » (4 col., par Martini) ou les histoires villageoises (10 col., par Greiner), ou la « Deutschordensliteratur » (12 col., par G. Eis). On voit que, sur la plupart des points susceptibles de l'intéresser, le curieux de littérature trouve dans ce *Reallexikon* à la fois des études sérieuses faites par des spécialistes et des bibliographies qui lui permettront de se spécialiser.

Franzosen kreuz und quer, par *W. Lenz* (Diederichs, Düsseldorf, 1956, 208 p., rel. : 12,80 DM). — Nous avons dit avec quel talent W. Lenz présentait la France et les Français en commentant les termes les plus courants ou les expressions les plus caractéristiques de notre langage. Il a repris partiellement son premier livre, *Franzosen hin, Franzosen her* et l'a complété pour en faire un nouvel alphabet encore plus riche. Dans ce troisième recueil sur « la France en long et en large », on retrouve avec plaisir ou on découvre : Arranger, Bla bla bla, Copain, Gavroche, Loustic, Resquilleur, Système D, etc... Quand publiera-t-on en français un choix puisé dans les trois volumes de Lenz?

Theodor Storm, par *Franz Stuckert* (Schünemann, Brême, 1955, 508 p., rel. : 19,80 DM). — Voici sur Storm et sur son œuvre le livre qui nous faisait défaut, une biographie minutieuse, où aucun détail n'est négligé. C'est l'œuvre posthume d'un homme qui, supérieur à ses fonctions de professeur de lycée, consacra sa vie à l'étude de son auteur favori avec le désir de rendre en même temps hommage à son pays natal. Stuckert a pu du moins avant de mourir mettre la dernière main à son manuscrit; son texte a été pieusement respecté par Christel Matthias Schröder, qui l'a fait suivre de l'appareil scientifique indispensable. L'auteur aurait certainement, s'il l'avait pu, retouché son livre, mais tel qu'il est, celui-ci constitue un ouvrage essentiel, auquel on ne manquera pas de se référer dans l'avenir.

William Shakespeare. Ausgewählte Werke (Kohlhammer, Stuttgart, 1956, nouv. édit. 4 tomes de 574, 598, 576 et 660 p., en 2 vol. rel. toile). — Grâce à la célèbre traduction de A. W. Schlegel, Shakespeare est devenu presque un auteur dramatique allemand. C'est elle que la maison Kohlhammer a choisie en 1950 — en la revoyant et en la corrigeant — pour fournir aux Allemands toutes ses grandes œuvres dans une édition maniable et peu encombrante. On y trouve en effet, outre un choix des *Sonnets*, vingt-cinq pièces. Oskar Rühle a écrit pour cet ouvrage une introduction et quatre postfaces utiles; il ne prétend aucunement résoudre le « problème » Shakespeare; il veut fournir au lecteur les renseignements dont il a besoin. Ces « œuvres choisies » sont en effet l'édition de référence à laquelle aura recours le lettré; son succès prouve que Shakespeare a toujours beaucoup d'admirateurs.

Die Gestalt des Herakles in Hölderlins Dichtung, par *Ulrich Hötzer* (Kohlhammer, Stuttgart, 1956, 178 p., 16,80 DM). — Hölderlin a chargé les mythes anciens d'un contenu nouveau et il en a fait ses Dieux ainsi que l'a montré jadis Böckmann : Höltzer l'a fort bien montré dans son étude sur les poèmes où paraît Herakles, qui est une fort bonne contribution aux recherches hölderliniennes. — J.-P. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

SHAKESPEARIANA. — Le *Mercure* a reçu le livre qu'annonçait *in fine* la dernière chronique : *Shakespeare's Magic Circle*, by A. E. Evans (London, A. Barker, 1956, 160 p., 15/). Il s'agit

d'y prouver une fois de plus que Shakespeare n'est pas celui qu'un ignorant peuple croit. Les principales raisons de pulvériser l'enfant de Stratford sont à peu près les suivantes.

En vertu de « traditions » incertaines, on pose que, issu d'une famille dont plusieurs membres ne savaient pas écrire, il quitta l'école à treize ans pour devenir boucher : curieuse préparation à la composition dramatique, évidemment.

Comment veut-on dès lors (c'est l'auteur qui parle, ici et plus bas) qu'en 1594, acteur dans l'ancienne troupe de Lord Strange, lequel était fils aîné du quatrième comte de Derby (nom-bannière de l'anti-stratfordisme), Shakespeare eût déjà produit deux longs poèmes, de nombreux sonnets, et douze pièces de théâtre dont quatre supposent (dit l'auteur) la connaissance familière de l'Italie et de la France contemporaines — l'intimité non seulement avec les lieux, mais avec l'histoire anecdotique de milieux haut placés? Où l'humble histrion aurait-il puisé l'expérience extraordinairement variée, la maîtrise exceptionnellement étendue de la langue anglaise, dont l'œuvre en question témoigne? Comment admettre qu'il ait dédié ses poèmes à un grand seigneur dans les termes de l'égalité la plus affectueuse? Non : cette œuvre prouve à l'évidence que son auteur ne peut avoir été qu'un aristocrate, instruit par le monde (le vaste et le « grand ») et par les voyages.

Telle est en très bref la proposition initiale. A. E. Evans a lu les anti-stratfordiens — notamment les Français Lefranc et G. Lambin dont on a signalé ici les découvertes à coup sûr frappantes, mais non décisives.

Comme tant de ses prédécesseurs, Evans rameute dans le sens de sa thèse les bons arguments et les douteux, et diminue ou tait les plus légitimes en sens inverse. Comme tous, dans les deux sens, en sont réduits à le faire, il échafaude sa machine à coups d'hypothèses, de coïncidences possibles qui se muent docilement en probabilités et en vraisemblances. En pareille matière, les faits invoqués de part et d'autre ne permettent pas de complète certitude. L'attitude la plus scrupuleuse, je veux dire la plus prudente et la plus confortable, est le doute. On ne tranche que par un acte de foi.

La religion anti-stratfordienne divise son allégeance entre quatre prétendants principaux : le chancelier Bacon, les comtes de Rutland, de Derby et d'Oxford. La grande découverte du nouveau venu consiste à n'en excepter aucun et à leur adjoindre Lady Pembroke, Lady Rutland, le comte d'Essex, Sir W. Raleigh, dans une espèce de syndicat d'entr'aide baptisé « cercle

magique ». Il suffit d'admettre (comme disait Mme du Deffand, il n'y a que le premier pas qui coûte) que l'intention de Shakespeare et de son milieu « semble avoir été d'incorporer aux pièces toute leur science collective — c'est-à-dire presque toutes les connaissances qui existaient en Angleterre à l'époque. Ces gens ne s'intéressaient guère aux intrigues dramatiques, mais plutôt à Platon et Aristote, à la philosophie, à la philologie, aux sciences, à la fauconnerie, à l'équitation, à l'art du duel, à l'alchimie, à la magie, au droit, à la mythologie, et surtout aux réactions de la nature humaine dans les circonstances les plus tragiques et les plus douloureuses ». Noble propos. On songe à Renan et à Berthelot inventoriant après Turgot et Condorcet les progrès de l'esprit humain. Turgot, Condorcet, Berthelot, Renan n'étaient pas auteurs dramatiques. Ils n'y prétendaient pas, comme le Shakespeare synthétique de A. E. Evans dont le travail invite à réviser les hypothèses courantes sur le mécanisme de la création littéraire.

Quittons ces jeux détectifs et reprenons pied dans l'œuvre, quel qu'en soit l'auteur.

Il n'est pas question des pièces, ou guère, mais des sonnets de Shakespeare, et encore considérés par rapport au sonnet anglais du XVI[e] siècle, dans *The Elizabethan Love Sonnet* de J. W. Lever (London, Methuen, 1956, 292 p., 25/). Il faut le décrire d'ensemble, car Shakespeare n'en peut être dissocié.

On était loin d'avoir tout dit du sonnet élisabéthain. On l'a souvent examiné d'angles spéciaux, qu'il s'agît de la forme, ou de l'histoire des idées — mais guère en soi et en dehors de cette subordination. C'est à lui donner sa pleine portée et dignité que s'applique J. W. Lever. Il laisse de côté l'aspect de jeu qui est entre autres le sien. Il l'envisage, au même titre que toutes les formes lyriques, dans son rôle de poésie personnelle. Il veut en retracer les origines et l'évolution, non pas chez tous les sonnettistes, mais chez ceux qui sont à son avis les plus significatifs. On ne lui reprochera pas d'avoir passé sur certaines nuances pour suivre en droite ligne son idée générale, quitte à la présenter un peu systématiquement. L'important est que dans son fond elle soit vraie.

Dans sa forme et dans son propos, le sonnet élisabéthain dérivait de Pétrarque et de ses successeurs italiens et français. Il a contracté en Angleterre des caractères indigènes. Pour l'établir, Lever recourt à la méthode comparative et montre, d'un bout à l'autre de son travail, ce que deviennent les originaux chez les poètes anglais qui les ont repris.

Au début en tout cas, chose commune à l'époque, l'expression littéraire prend la forme de l'imitation. Mais, tandis que le poème d'amour méditerranéen accorde sans difficulté l'esprit et la nature, l'Anglais les oppose. Bien avant que prenne corps et nom le puritanisme, le génie septentrional voit l'esprit humain en lutte avec des forces acharnées à le tuer. Le christianisme accentue ce biais en dépeignant la lutte de l'homme avec ses sens, de la vertu avec le désir naturel, dans une atmosphère de pessimisme héroïque. Le sonnet de Pétrarque se transforme ainsi en s'incorporant à une tradition fondée sur des façons héréditaires et locales de penser et de sentir.

Les premiers à l'acclimater sont Wyatt et Surrey, tous deux morts avant 1550. Ils rendent possibles les séquences de Sidney, qui reprend la convention de l'amoureux et de sa dame en y ajoutant ce qui pourrait bien l'intéresser avant tout : l'exploration de lui-même, dans ses aspects et rôles divers. Spenser adapte à la dualité de la nature et de l'esprit le thème romanesque hérité, y imprime une métaphysique néoplatonicienne et résout l'antinomie par l'exercice de la volonté. Chez ses successeurs Daniel et Drayton, la résolution s'opère par les seules forces de l'esprit humain. Leur œuvre, qui bénéficie des conquêtes techniques de Wyatt et de Surrey, incorpore au sonnet les thèmes impersonnels, les sujets d'intérêt contemporains, et l'expérience de l'individu. Ils rendent possible l'œuvre lyrique de Shakespeare, qui apparaît comme la synthèse et l'aboutissement d'une évolution cohérente.

Ses sonnets retracent les moments d'une histoire non à deux, mais à trois personnages : le poète, l'ami, la maîtresse. Ils renferment une part possible d'expérience personnelle. En la présentant sous forme exemplaire, ils se relient aux grandes préoccupations spirituelles de l'époque. L'ami remplace la dame de la tradition romanesque. L'amour et l'honneur, la beauté et la vérité, lui conviennent aussi bien qu'à une femme adorée, soit dit sans l'ombre de relations équivoques dans l'interprétation de l'auteur. Le rôle de la femme est nouveau. Les sonnets à la maîtresse permettent de traiter les aspects négatifs de l'expérience érotique : le désir sensuel, le scepticisme intellectuel y provoquent une désintégration psychologique. En un temps où, malgré ses fortes attaches avec le moyen âge, tout était remis au creuset, les *Sonnets* trahissent l'insécurité et la crainte devant le flux universel. Ils vont au-delà : l'homme est la victime du temps, mais aussi son vainqueur par l'amour. Les mêmes motifs

se retrouvent dans l'évolution des pièces de Shakespeare, que Lever met souvent en parallèle avec les *Sonnets*.

Partie de la poésie amoureuse de l'Europe dont Pétrarque est le modèle, voilà le terme, nettement marqué de caractères nationaux, de la tradition poétique de la Renaissance dans le sonnet anglais. L'esprit et la nature y sont réconciliés; « non, comme chez Pétrarque, par la magie immanente de l'amour sexuel »; non, comme chez Spenser, dans la transformation protestante et platonisante de l'amour courtois en union sacramentelle; mais par le dynamisme transcendant « d'une personnalité unique dans sa faiblesse et dans sa force ».

Shakespeare est le successeur des vieux poètes anglo-saxons par la place qu'il donne à l'amitié et en ce qu'il la traite dans l'esprit de loyal dévouement qu'on lui voit chez eux : telle est la conclusion qui imprime à ce livre la marque d'une continuité indigène et, malgré les influences d'origine, indépendante. Mal instruit de Pétrarque, j'ignore si la thèse est juste en ce qui le concerne. Toujours est-il que J. W. Lever a repris dans son ensemble, et de façon vigoureusement originale, un sujet qu'on n'avait pas traité avec tant d'ampleur depuis plus de cinquante ans.

Revenons, avant de finir, sur deux livres partiellement décrits le mois dernier.

Shakespeare at the Old Vic, 2e série, donne 136 photos prises en 1954-55 par Roger Wood à la représentation old-victorienne de *Macbeth*, *Peines d'amour perdues*, *La mégère apprivoisée*, *Richard II*, *Comme il vous plaira*, et des deux parties de *Henry IV*. Comme celles du tome I, elles fixent des tournants de scènes, des gestes et des jeux d'expression fuyants, de façon à suggérer le style vivant et direct de ces productions. Quand on a vu la salle et la scène, on trouve le décor souvent ingénieux. Miss Clarke, dans l'introduction, révèle que, depuis la première saison de ce cycle quinquennal, les coulisses mieux aménagées peuvent être exploitées avec plus de ressource. Elle annonce que l'Old Vic a un plan de tournées. Quand pourrons-nous l'applaudir à Paris? Miss Clarke aussi, sans doute, a rédigé les commentaires — élogieux — des représentations à la fin de cet instructif et attrayant volume, qui doit être suivi de trois autres.

Shakespeare Sarvey 9 (Cambridge University Press, 1956, 176 p., 21/) s'est assigné *Hamlet* pour principal centre d'intérêt cette année. C. Leech fait le point des études consacrées à ce drame de 1901 à 1955; le livre de Jean Paris, qui eut naguère sa place dans une de nos chroniques, n'est pas oublié.

E. M. Browne parle des Hamlets anglais du XX[e] siècle qu'il a connus. L'article de E. A. J. Honigmann sur la date de la pièce en annonce-t-il une édition nouvelle dans le « Arden Shakespeare »? Suivent des essais sur *Hamlet* et la Cour d'Elseneur, *Hamlet* au théâtre du Globe, *Hamlet* à la Comédie-Française de 1769 à 1896, les costumes dans lesquels on l'a joué de Garrick à Gielgud, et enfin une discussion textuaire du passage peut-être le plus controversé. D'autres contributions se rapportent à des sujets variés : la nouvelle critique du texte shakespearien, 3[e] partie, par J. D. Wilson; Shakespeare à la bibliothèque bodmérienne de Zurich, par l'éminent angliciste lausannois G. A. Bonnard; Shakespeare et la Bohême; les répercussions en France et en Allemagne du jubilé shakespearien tenu en 1769 à Stratford par Garrick; une partition du XVII[e] siècle, belle et inédite, pour une chanson du *Conte d'hiver*; une comparaison, dont il fut question ici le mois dernier, des récentes versions de *Macbeth* à Stratford et à l'Old Vic. Comme toujours, pour finir, la revue annuelle des représentations de Shakespeare dans le Royaume-Uni et des études shakespeariennes, ainsi que les notes sur les activités shakespeariennes dans tous les autres pays. Notre compatriote J. Jacquot a dû être heureux de pouvoir énumérer, dans leur variété, les représentations qui ont attiré le public français en 1954. Il les caractérise brièvement et judicieusement. Pourquoi l'imprimeur lui a-t-il joué le tour d'écrire *Strassburg*, à l'allemande? On aurait espéré cette orthographe morte en Angleterre depuis longtemps.

Jacques Vallette.

The New Statesman and Nation, .4-26.5. — *Séries :* Nouvelles du onde commentées; Aux Communs; Journal d'un Londonien; Notre ngleterre; Sagettes; Les journaux; essins satiriques de Vicky; Arts, ectacles, B.B.C.; Correspondance; vue des livres; Concours; Dans Cité (28.4-26.5). Poèmes (5-26.5). .4 : Khrouchtchev à dîner. Tournt en Côte de l'Or. Abus du secret iciel. Palestine et Jordanie. Le lage de D. H. Lawrence. Ranlph Churchill. W. Churchill histien. *5.5 :* Vers une révision dérante. Les socialistes et le comnisme. Echange de secrets atomies. Nouvelle révolution en Pone. Le député Silverman. L'emrras de la littérature américaine. 5 (N° spécial : noces d'argent du *w Statesman* et de la *Nation*) : italisme et automation. Mensonge du désarmement. En Italie du sud. Un prisonnier indigène au Kenya. Réflexions d'un rédacteur en chef (K. Martin). Le *N. S.* et la *N.* (J. B. Priestley). Le *N. S.* et l'opinion. Le manteau de Clive. Les bureaux du *N. S. and N.* Un roman d'Angus Wilson. *19.5 :* A Singapour et à Chypre. Le petit secret de Khrouchtchev. Faillite de la politique des prêts. Notes sur l'Amérique. En Roumanie. Episode ulstérien. Que faire lire aux enfants? J. Evelyn. *26.5 :* Apartheid et Université. Trop de luxe par le temps qui court. L'histoire des Africains. Notes sur l'Amérique. Vivre dans le charbon. Prisons suédoises. Mikoyan en Mongolie. L'autobiographie.

Nine, April 56. — Traductions anglaises de poèmes persans, écos-

saise de saint Jean de la Croix. Poèmes, entre autres par R. Campbell, Anne Ridler, Ezra Pound. La critique non écrite. Note sur un poème de Doughty. Correspondance. Critique des livres. Cette petite revue, très vivante, prouve sa nécessité par l'intérêt de son contenu.

The Kenyon Review, Spring 56. — Cent ans après Kierkegaard (2 essais). La ponctuation des poèmes d'Emily Dickinson. La sextine de Dante. Le roman et la critique du roman. Une nouvelle. Nombreux poèmes. Critique des livres.

La revue des lettres modernes, mars 56. — Cinéma et littérature : J. Dos Passos (partie du livre de G. A. Astre déjà signalé ici). Introduction à Finnegans Wake (D. Hayman). Faust en Allemagne. Holtet et Grabbe (C. Dédéyan). Critique des livres.

Poetry London-New York, March-April 56. — Tambimuttu ressuscite en Amérique l'ancien *Poetry London*. Excellente nouvelle. Sommaire étincelant, qui justifie l'ambition du directeur de révéler comme par le passé les nouveaux talents et de donner un contrepoids salutaire aux tendances et engouements de l'heure. Poèmes — entre autres — de W. de la Mare, R. Campbell, H. Read, W. H. Auden, A. Ridler, W. Empson, D. Thomas, S. Spender, G. Barker, R. Graves, E. E. Cummings, etc. Portrait de W. de la Mare. Lettres et essais sur D. Thomas et d'autres. — J. V.

Feuilles d'herbe, par *W. Whitman*, trad. Asselineau (Paris, Belles lettres, 1956, 382 p.). — Il ne peut y avoir en ce moment de traduction plus autorisée que celle-ci des poèmes de Whitman. On n'a pas oublié, sur ce poète, les deux livres récents de R. Asselineau. Nul n'était plus désigné pour écrire l'introduction qu'il a mise en tête de sa traduction, elle-même écrite d'une plume contemporaine.

Vous mourrez tous à Singapour, par *C. Mc Cormac*, trad. Thies (226 p., 490 fr.). — **Saint-Thomas d'Hollywood**, par *U. Sinclair*, trad. Braun (209 p.). — Chac. : Paris, Calmann, 1956. — Une aventure de guerre présentée avec une louable sobriété jusque dans l'atroce. Dix-sept prisonniers britanniques s'échappent d'un camp japonais au début de 1942. Après une fuite de 3.000 km, deux seulement atteignent l'Australie. Voilà le premier de ces deux livres. Le second finit sur une morale dont il se passerait, car l'étrange et burlesque histoire du jeune jardinier thaumaturge, un peu gaillarde par endroits, procure un agrément sans complications.

Angoisse, par *J. Conrad*, trad. Jean-Aubry (Paris, N. R. F., 1956, 357 p., 720 fr.). — Le dernier roman de Conrad, auquel il travaillait encore l'année de sa mort et qu'il ne devait pas achever. Fait partie de son cycle méditerranéen à l'époque napoléonienne. Plein de l'incertitude et de l'angoisse qui pèsent sur le monde pendant les Cent-Jours, dans un clair-obscur de délibérations internationales et d'intrigues souterraines. Même dans son inachèvement, c'est un beau livre, digne de clore l'œuvre de son auteur. Dans son introduction et dans ses notes, G. Jean-Aubry explique entre autres comment Conrad avait trouvé dans les *Mémoires* de Mme de Boigne de quoi créer ses personnages et peindre sa société d'émigrés.

Sa majesté des mouches, par *W. Golding*, trad. Tranec (Ib., Id., 1956, 259 p., 570 fr.). — Récent et remarquable premier roman d'un auteur dont on croit pouvoir attendre beaucoup. Une bande de garçons de six à douze ans est jetée sur une île déserte. Ils s'amusent fameusement, dans un premier temps de robinsonnade; puis se constituent en société, avec des rivalités d'influence et, dès lors, la guerre. Société curieusement primitive où la superstition les amène à revivre de vieilles aventures de l'humanité : celle du bouc émissaire et celle du roi de la forêt de Nemi. Ainsi se mêle à un récit captivant un symbole fondamental. Ainsi passe-t-on de *Robinson* au *Rameau d'or*.

Lesbia Brandon, par *A. C. Swinburne*, trad. Tranec (Ib., Id., 1956, 261 p., 590 fr.). — Ce roman posthume, dont l'original a récemment paru, a suscité beaucoup de curiosité. Il est inachevé et consiste en une suite de fragments classés par R. Hughes. Dommage que le commentaire joint par ce dernier à l'édition anglaise ne figure pas dans celle-ci; du moins un court avant-propos de la traductrice contribue-t-elle à l'éclairer. Le roman fut commencé en 1864. Il dit bien des choses que l'auteur ne pouvait, à l'époque, mettre dans ses vers. Croirait-on que ce poète si éloigné de nos réalistes a pris son inspiration dans Balzac, celui de la *Fille aux yeux d'or* il est vrai? Il y a

dans son livre un côté de conversation mondaine, qui surprend chez lui. Il y a, qu'on pouvait attendre, un côté de psychologie morbide qui doit non seulement à Balzac mais à Latouche et à Gautier, et qui apparente *Lesbia Brandon* à d'autres manifestations du même ordre et de la même époque en Angleterre. Il y a enfin la poésie que Swinburne y a délibérément introduite et qui donne lieu à des passages de toute beauté.

La fin d'un primitif, par *C. Himes* (Ib., Id., 1956, 315 p., 690 fr.). — Une Américaine cherche auprès d'un noir l'affection et la compréhension qui lui manquent. Il la tue. Tant mieux. Elle n'était pas intéressante.

Bertram, par *C. R. Maturin*, trad. Taylor et Nodier (Paris, Corti, 159 p.). — On lit avec intérêt cette pièce traduite dans un style archaïsant. Maturin, auteur de *Melmoth* et inspirateur de Balzac, est présenté par M. A. Ruff qui situe *Bertram, ou le château de Saint-Aldobrand*, dans la littérature romantique.

La fausse épouse, par *T. Middleton*, adapt. de P. Morand (Paris, Grasset, 187 p., 450 fr.). — Middleton est un des principaux contemporains de Shakespeare. Cette pièce, composée de concert avec Rowley, est remarquable. Pleine d'atrocités comme à l'époque jacobéenne (1621), de caractères sauvages et de passions criminelles, elle est écrite avec une fermeté sobre et dramatique.

L'univers de Miss Sotherby, par *. Montagu*, trad. Canavaggia (Ib., Id., 1956, 279 p., 660 fr.). — Un univers qui grince, et dont les personnages n'arrivent pas à s'ajuster mutuellement. En particulier celui que construit pour s'y emprisonner, à l'écart de la vie réelle, une névrosée furieusement jalouse. « La *Cousine Bette* écrite par la Cousine Bette... sur un thème différent, mais de même nature », dit A. Maurois dans son introduction. Il faut un talent très choisi pour ménager l'intérêt comme il l'est et nous amener, à travers les déformations dues à la narratrice, à découvrir la vérité.

Les violons de Saint-Jacques, par *. L. Fermor*, trad. Chyka (Paris, Michel, 1956, 189 p., 360 fr.). — Restitue l'atmosphère charmante, aristocratique, créole, de l'ancien régime dans une des petites Antilles qui finit par s'abîmer dans la mer.

Jim-la-chance, par *K. Amis*, trad. Celli (Paris, Plon, 1956, 305 p.). — Prix Somerset Maugham 1955. Histoire d'un petit chargé de cours d'université provinciale, faux naïf, dont l'instinct du vrai dégonfle toutes les baudruches, dont la maladresse acccumule les catastrophes, dont la chance le fait retomber sur ses pieds. Il manque à se prendre au sérieux, il ne s'est pas baissé pour ramasser l'épingle, mais il n'est pas malheureux parce qu'il a le sens du comique et joue son personnage comique avec conviction. Livre plein d'invention drôle dans les incidents et dans les caractères.

La face du temps, par *J. T. Farrell*, trad. Jossua (Paris, Stock, 1955, 330 p., 750 fr.). — Par l'auteur de *Studs Lonigan*, histoire d'un petit garçon et du grand-père dans la famille duquel il est élevé. C'est du bon ouvrage, honnête et généreux.

La poursuite ardente, par *W. Baxter*, trad. Billot et Brousse (Ib., Id., 1956, 358 p., 720 fr.). — Je n'aime pas que cette femme, crût-elle son mari disparu, cherche à le retrouver en d'autres hommes, ni que ses découvertes spirituelles se pimentent d'un ragoût de sensualité.

Loin de Pimlico, par *R. Standisch*, trad. Rosenthal (Ib., Id., 298 p., 690 fr.). — Echappée d'un milieu familial lugubre, une jeune fille va aux Bahamas, devient gouvernante, et traverse cent aventures mouvementées dans des lieux variés et pittoresques.

Thèmes et structures dans l'œuvre de John Dos Passos, par *G. A. Astre* (Paris, Lettres modernes, 1956, 212 p., 600 fr.). — Première étude d'ensemble consacrée à Dos Passos en France, et probablement en Amérique. On en a signalé ici les morceaux sortis dans la *Revue des lettres modernes*. Le livre se termine après *Manhattan Transfer*, réservant une suite à paraître. Le romancier qui se survit aujourd'hui était alors vivant. C'est comme interprète de notre univers et de notre époque qu'il intéresse son commentateur. Après des données biographiques, voici l'essentiel de l'étude : montrer cet artiste au point d'équilibre de l'art, de l'histoire, des préoccupations politiques et sociales; peintre de son pays et analyste de l'état d'esprit contemporain; relevant d'une éthique et d'une esthétique liées. C'est bien prendre les choses : la forme dérive du propos chez cet écrivain qui sur-

prit parce qu'il condensait comme en une lentille un faisceau d'influences, au moins de notions ou de procédés dont la priorité, G. A. Astre le fait justement remarquer, ne lui appartient pas. Ce livre ne veut pas être une recherche ou un catalogue d'influences, mais l'explication, sur fond historique, d'une œuvre considérable et sans doute grande. Il met en goût pour la suite.

La toile de l'araignée, par *W. Gibson,* trad. Saint-Amant (Paris, Plon, 1956, 305 p., 630 fr.). — Premier roman, distingué, d'un Américain. Histoire d'un homme partagé entre sa femme et une autre. Le sujet est renouvelé par la situation des personnages dans la pénible atmosphère d'une clinique psychiatrique où la révélation des caractères se fraie peu à peu son chemin.

Officiers et gentlemen, par *E. Waugh,* trad. Vivier et Chauffeteau (Paris, Stock, 1956, 333 p., 750 fr.). — Tout n'est pas drôle dans ce livre, quand ce ne serait que l'invasion de la Crète. Mais Waugh ne perd pas son sens du comique, ni son cynisme vengeur et bon enfant, pour conter encore l'histoire d'une désillusion. L'armée est une cible facile. Mais ne fait pas rire qui veut à ses dépens. L'armée britannique, c'est une chasse réservée de Waugh. Ses généraux sont aussi amusants et bien attrapés cette fois que les précédentes.

The Big Steal, by E. Basinsky (127 p.) ; **Washington Lowdown,** by *L. D. Farrar* (156 p.) ; **The Secret of Mary Magdalene,** by *P. Ilton* (144 p.). Chac. : 25 c. — **The Web of Life,** by J. H. Storer (128 p.) ; **The public Philosophy,** by *W. Lippmann* (144 p.) ; **Making of a Mistress,** by *S. Morley* (223 p.) ; **Adventures in the Skin Trade,** by *D. Thomas* (191 p.). Chacun : 35 c. — **The Third Generation,** by *C. Himes* (316 p., 50 c.). — Tous : N. Y., NAL, 1956. — 1. Un ex-flic qui veut se venger, aux prises avec une blonde incendiaire. 2. Un moderne diable boiteux soulève les toits de la capitale. 3. Une espèce de Ben-Hur femelle. 4. Rôle et interaction des espèces animales dans l'équilibre de la nature. 5. Essais, par un célèbre journaliste, sur le déclin de l'Occident et ses remèdes. 6. Une petite paysanne déniaisée règne par sa beauté sur tous les mondes de Londres au XVIIIe siècle. 7. Examiné récemment dans l'édition anglaise. 8. Une noire belle et fière, par haine de sa condition, sème le désastre dans sa famille.

The Poetic Pattern, by *R. Skelton* (London, Routledge, 1956, 238 p., 21/). — L'auteur, qui a composé des poèmes — experto credamus —, traite ici le sujet infini de la nature de la poésie sous tous ses aspects, en onze chapitres bien liés et progressifs. Sur les aspects psychologiques et métaphysiques, sur l'origine de la poésie, ses rapports avec la magie et la science (on ne laisse pas oublier que la magie est à l'origine et de la poésie et de la science), ce qu'on peut appeler vérité poétique, l'image, les formes d'imagination, le symbole et la vision, il résume et discute nombre de livres antérieurs et donne son idée (qui n'a besoin d'aucun tel support en plusieurs endroits, p. ex. à propos de l'image) selon une conception de l'acte poétique exprimant tout l'individu et son microcosme personnel. Le poète approcherait, en pénétrant le sens de la vie, de l'état de l'homme avant la chute. Une telle thèse, on la constate plutôt qu'on ne la discute. Comme l'auteur a du talent, de la réflexion et de l'information, il instruit. Il vaut la peine de le voir prendre de grandes questions, jamais épuisées, après d'illustres prédécesseurs. Surtout, il instruit par la citation et l'exemple, et encore davantage par les déclarations d'écrivains sur les fort diverses conditions de leur travail poétique. Avouerai-je que c'est par ce biais anecdotique, propre à nourrir une conversation de salon, que le livre pourrait demeurer le plus longtemps, le plus utilement en mémoire?

An Introduction to Modern Architecture, by *J. M. Richards* (Penguin, 1956, 230 p., 2/6). — Explication, en termes clairs et attrayants, de l'architecture élaborée dans notre siècle selon une conception nouvelle : non un exercice académique d'ornement, mais un art social en rapport avec la vie de ses bénéficiaires. L'auteur en trouve les racines au XIXe siècle, où il avait perdu contact avec la vie mais où certaines tentatives frayèrent la voie aux novateurs d'aujourd'hui. L'histoire de ce développement est écrite sur le plan international. Dans la réalisation, la France n'est pas des premières. Mais son rôle est très généreusement défini par l'auteur, qui fait remarquer qu'elle est presque toujours une semeuse d'idées et de procédés : p. ex. dans le domaine des matériaux et des méthodes, à quoi est consacré un chapitre entier. D'ailleurs elle s'est rattrapée depuis. Après Behrens, considéré comme

un initiateur, Le Corbusier est mis, dans une direction, au même rang que Gropius dans une autre. Et on ne cite en ce moment que les plus grands noms. Une quarantaine de pages, avec force plans, passe à commenter les 48 pages d'excellentes photos d'échantillons. — J. V.

ARCHEOLOGIE ORIENTALE

L'ART ANIMALIER DES STEPPES. — LES SCYTHES. — LA CHINE ARCHAIQUE. — Tandis que les empires classiques de l'Asie, Assyrie et Babylonie, luttaient pour la suprématie, la zone au Nord de leurs possessions ne restait pas terre morte et inactive. L'« Iran extérieur », comme l'a si justement nommé R. Grousset, était habité par des populations de même sang que les Mèdes et les Perses devenus sédentaires, tandis que ces populations demeuraient nomades, un peu par la force des choses. Toute la partie Nord de l'Asie, au-dessus de ce qui deviendra le grand empire perse des Achéménides, peut se diviser en trois zones : tout au Nord, celle des forêts qui, de la Mandchourie par la Sibérie et la Russie atteint l'Europe, tout au Sud, en contact avec la Mésopotamie et l'Iran, une région de déserts avec le plateau du Pamir, riche cependant, en son centre, des oasis du Tarim coutournée soit au Nord, soit au Sud, par la fameuse route de la soie, en usage avant l'ère chrétienne et encore en activité au temps de Marco Polo. A l'entrée Ouest de la région des Oasis, à un endroit nommé la *Tour de pierre*, les caravanes chinoises porteuses de soie rencontraient les négociants venus d'Occident; l'échange se faisait et chacun retournait chez soi, la Chine ne se souciant pas qu'on allât voir de plus près d'où provenait la soie et comment on l'obtenait.

Entre ces deux zones, restait celle des steppes à pâturages, propre à la vie des troupeaux et au nomadisme; celle des déserts en contient bien un peu, mais de la steppe sèche incapable d'assurer une vie prolongée. Elle s'étendait dans ce magnifique espace, de la Chine jusqu'à l'Europe, finissant avec la steppe hongroise. Là, dans ces plaines sans limites, vivait une population de nomades, peuple cavalier, faisant corps avec ses chevaux, se déplaçant avec ses familles dont les tentes étaient transportées sur des chariots. Lorsque l'herbe était belle, on s'arrêtait, la vie s'organisait dans cette ville de tentes; on repartait quand il n'y avait plus d'herbe, quitte à revenir à une saison suivante. Ces cavaliers se nourrissaient du lait de leurs juments et, archers merveilleux, du produit de leur chasse. On s'arrêtait, disons-nous,

quand l'herbe était belle, mais encore fallait-il ne pas être poursuivi et bien souvent la vie n'était pas aussi facile. Cette partie de l'Asie, qui a mérité d'être surnommée par les auteurs anciens « vagina gentium », était prolifique; les hordes, souhaitant mieux qu'elles n'avaient, s'attaquaient aux hordes voisines, et c'étaient, de proche en proche, des déplacements de populations, dont le contre-coup se ressentait jusqu'à l'orée de l'Europe. Toutes les invasions ne furent pas volontaires; certaines furent des fuites en avant. Vers la fin du IIe millénaire et le début du Ier avant notre ère, un peuple de race iranienne crut avoir trouvé le repos au nord de la mer Noire, au terme de sa course, et devint à demi sédentaire, celui des Cimmériens, qu'Homère nous décrit environné de brouillards et de brumes. Plus à l'Est s'agitait une autre horde en quête d'un mieux-être. Elle aussi se composait d'Iraniens nomades et cavaliers qui devaient laisser à l'antiquité orientale un cuisant souvenir. C'étaient les Scythes (les Ashkouzai des Assyriens, les Skouthoi des Grecs, les Saka des Perses et des Indiens). Installés au nord de la Caspienne, ils attaquèrent les Cimmériens, se divisèrent pour les poursuivre; une partie se trompa de route (!) et fut mal reçue de l'Assyrie; l'autre, au contraire, se joignit aux Assyriens pour exterminer les Cimmériens qui n'avaient fui que pour envahir leur territoire. Les Scythes ayant goûté à l'Assyrie restèrent cantonnés dans le Mannai au sud du lac d'Ourmia (actuellement en Iran). On y a découvert dans ces dernières années à Sakkez-Ziwyé, un trésor qui pose le problème de l'art scythe que l'on croyait, jusqu'ici, bien connu; puisqu'il s'agit de nomades, pas d'architecture, rien qu'un art décoratif applicable à ce qu'on portera sur soi (bijoux, armes, appliques de vêtements), ou sur le harnachement du cheval (sonnailles, plaques de poitrail). Et cet art, qui apparaît à partir du VIIe siècle est animalier. Il reproduit avec une fidélité étonnante tout le gibier du Scythe, tous les cervidés en général et leurs ennemis, le loup, le lynx entre autres. D'abord, les silhouettes ne visent qu'au naturel; elles sont encore du style du début dans le trésor trouvé à Sakkez; plus tard elles deviennent décoratives. Ce qui déroute, dans ce trésor, est la présence d'un pectoral d'or de style assyrien provincial et paraissant à peu près d'époque d'Assurnazirpal (IXe siècle), alors que les plus anciens objets d'art scythe découverts dans les terres qu'ils hantaient, sont plus jeunes d'environ un siècle et demi. Qu'en conclure? Que le trésor est un assemblage de pièces de différentes époques, réunies et cachées lors d'un danger? La chose est probable, mais ne sauve rien, car c'est justement sur le pectoral que se trouvent les

motifs dont l'assemblage étonne. Deux hypothèses ont été présentées : M. A. Godard pense que l'art scythe pourrait être originaire du Mannai et que les Scythes, à la suite de leur séjour, l'auraient emporté et développé; M. Ghirshmann, en raison du retard naturel à l'art des provinces, propose d'abaisser la date du pectoral à un moment où l'art scythe était encore dans toute sa pureté.

A leur tour, les Scythes durent céder la place aux Sarmates (IIe siècle av. J.-C. au IIe siècle après) que l'on retrouve plus tard en France lors des Grandes Invasions (les noms de lieux, dit Sermaize, dans nos provinces, en ont conservé le souvenir). L'art sibérien ou scytho-sarmate, si richement représenté en Russie lans le trésor de Pierre le Grand, est une dégénérescence du précédent qui lui-même avait tourné au décoratif, mais l'art armate devient un assemblage de lignes flexueuses où l'on a peine à retrouver son motif de prédilection : la dernière phase le la lutte, quand un félin a terrassé un cerf ou un cheval et 'égorge; les deux animaux collent l'un à l'autre, s'enchevêtrent. e métal, presque toujours noble, est parfois incrusté de pierres e couleurs; cette technique passera chez les Goths et, avec uelques modifications, sera l'art des Barbares envahisseurs.

Bien que de même sang, Scythes et Sarmates portaient un rmement différent : les Scythes vêtus d'une courte tunique à einture, d'un pantalon serré aux chevilles étaient armés de l'arc; s attaquaient et s'esquivaient sans cesse sur leurs chevaux pides, criblant l'ennemi de leurs flèches, surtout lors de leurs uites simulées (la flèche du Parthe, a-t-on dit, est en réalité flèche du Scythe). Les Sarmates, la tête garantie d'un casque nique, et le corps d'un vêtement de mailles, s'étendant parfois leurs chevaux, avaient en plus la lance; tels ils nous appa-issent sur les graffiti des soldats romains cantonnés aux fron-res de cette partie de l'empire.

A l'est du territoire où a fleuri l'art scythe, dans la région de inoussinsk au sud-ouest du lac Baïkal, dans la boucle de énisséi et, encore plus à l'est, dans l'Ordos qu'enserre la boucle fleuve Jaune, régions centres d'un art à décor géométrique sez simple, on a reconnu la présence d'un décor animal un u pauvre et l'on pensait communément que l'art animalier des ppes venu de l'ouest de l'Asie avait eu son retentissement que-là; or voici que l'on a découvert il y a quelques années Ngan-Yang à l'ouest de l'Ordos, dans une nécropole de la fin s Chang (1300-1028), un véritable sommet dans le travail du nze : animaux déjà parfaits, couteaux incurvés à manche en

tête de cervidé ou d'équidé qui arriveront plus tard dans l'art sibérien ou de l'Ordos, art qui atteignit ensuite la région de Minoussinsk. En raison de la date des sépultures de Ngan-Yang, on est maintenant tenté d'adopter une proposition inverse : influence chinoise, pour l'origine de l'art des Steppes.

Une autre série de découvertes mérite d'être rapportée en raison du caractère insolite des objets exhumés, celle de Pasyryk en Mongolie, dans le bassin de l'Ob, au nord des monts Altaï, site qui a été exploré de façon intermittente en 1929 et 1947. La région, ayant son sous-sol soit gelé, soit infiltré d'une eau proche de son point de congélation, tout ce qui disparaît d'ordinaire dans les tombes : étoffes, cuirs, bois s'y retrouve, en plus du matériel de métal habituel. Dans une fosse rectangulaire des chambres en bois avaient été édifiées et, dans l'une d'elles, des chevaux harnachés. Les costumes, les chaussures, les objets en corne, les fourrures, les garnitures en feutre, les tapis, un fragment d'étoffe de soie de Chine dans les plus vieux connus étaient en parfait état; on y a retrouvé des miroirs de métal, des tambourins et instruments à cordes. L'examen de tous ces objets a prouvé l'existence de contacts avec le monde achéménide et hellénisé et le style animal scythe des V[e] et IV[e] siècles. Si l'on y joint la colonie gréco-scythe d'Olbia sur la mer Noire qui a restitué des objets d'inspiration scythe, faits pour des Scythes mais par des artistes helléniques ou hellénisés, on conviendra que tout ce monde « barbare », à la lumière des récentes découvertes, fait maintenant meilleure figure.

G. Contenau.

« **Her-Bak « Pois-Chiche ». Visage vivant de l'ancienne Egypte**, par *Isha Schwaller de Lubicz* (Flammarion, 1955). — En Egypte « le nom était considéré comme une définition de la nature essentielle de l'individu ». Le nom Her-Bak signifie en même temps « face de faucon » et « face d'Horus » dont le faucon est l'animal attribut; comme on avait relevé (avec une certaine bonne volonté) une ressemblance entre le dessin de la tête du faucon et l'aspect du pois chiche, nous avons là un troisième sens du terme. Le livre nous dépeint l'éveil de la conscience chez un petit Egyptien, Pois-Chiche, qui, par sa persévérance et l'enseignement de ses maîtres, deviendra Face de faucon, puis Face d'Horus quand, après examen final, il sera admis dans le Conseil des Sages. L'auteur, utilisant au mieux le peu que nous savons du sujet (incommunicable au profane), grâce aux « Maximes », aux « Recommandations » venues jusqu'à nous, a supposé les étapes de cette montée vers la sagesse. L'ouvrage se termine par un résumé de l'histoire et de la science de l'Egypte, que beaucoup auront intérêt à lire en premier; ils se familiariseront ainsi avec le milieu et auront moins de peine à suivre Pois-Chiche dans son ascension spirituelle. — G. C.

Livre des Morts des anciens Egyptiens, par *Gr. Kolpaktchy* (Les Editions des Champs-Elysées, 1954). — Sollicité par l'auteur du livre de lui donner son opinion, M. Et. Drioton, ancien Directeur Général du Service des Antiquités de l'Egypte, lui répondit que les égyptologues

pourraient y trouver matière à critiques, mais que sa traduction marquait néanmoins un progrès dans la compréhension générale du Livre des Morts qu'on doit se garder de considérer comme une unité, mais comme une série de recettes susceptibles d'être utilisées par le mort pour se tirer d'affaire dans l'au-delà. M. Kolpaktchy a très loyalement inséré cette réponse au début de son livre et le lecteur sait ainsi sur quoi il peut compter. Les formules du Livre des Morts, peu accessibles, sont par cette traduction d'un abord plus aisé. On y trouve les deux grandes confessions négatives si représentatives de la mentalité égyptienne à l'égard du péché, et une importante introduction destinée à mettre le lecteur au courant des habitudes et de la pensée d'un peuple si différent de nous. — G. C.

Les grandes découvertes archéologiques de 1954 (Revue du Caire, vol. XXXIII, nº spécial 175, 1955). — Ce volume avec préface du Président et introduction de divers Ministres est consacré aux découvertes faites au cours de la première année de la reprise des travaux en Egypte par le Nouveau Régime. C'est la réunion d'articles d'égyptologues tant égyptiens qu'étrangers. Les découvertes les plus importantes sont, à Saqqarah, celle d'une pyramide à degrés inachevée et de sa tombe. Ce monument qui date de la IIIᵉ dynastie vait commencé d'être exploré en 951. La dimension des pierres et eur agencement suggèrent une date ostérieure à la pyramide de Zoser ont l'enceinte est voisine, mais la onstruction des parties hautes n'en ut pas achevée. Dans les souterains, un fort beau sarcophage albâtre translucide, bien qu'intact, ait vide; il est probable que la ritable chambre mortuaire du i demeure cachée dans quelque rtie de l'enceinte. On pense attriuer cette pyramide à un roi khem-Khet de la IIᵉ dynastie squ'ici inconnu.

La seconde découverte est, à izeh, celle de deux barques de is parallèles à la face Sud de la ramide de Chéops. Elles ont été terrées dans le sol rocheux taillé de façon à les recevoir. seconde n'a été que repérée et n procède actuellement à l'examen de la première, dont le dégament s'avère long et difficile. On ime que ce ne sont pas des bares solaires, mais qu'ayant servi à éops durant sa vie, elles auraient mises à sa disposition pour ses voyages dans l'au-delà. Sur les blocs de calcaire qui protégeaient les bateaux on a relevé le nom du roi Dédéfré, successeur de Chéops. Relevons, p. IX et X, une appréciation un peu sommaire de la civilisation de l'Egypte, considérée comme unique dans l'histoire de l'humanité, avant la période grecque! L'oubli de celle de Mésopotamie ne peut être due qu'à un lapsus. — G. C.

Essai sur les relations entre Egyptiens et Préhellènes, par *J. Vercoutter* (Collection « L'Orient ancien illustré », nº 6, 1954). — Alors que le problème des contacts entre Egyptiens et Asiatiques, Préhellènes et Asiatiques, a reçu des solutions assez satisfaisantes, celui des relations entre les Egyptiens et les Préhellènes a donné lieu à des résultats plus discutables. La théorie, du début du siècle, d'une influence prépondérante de l'Egypte sur la Crète à l'aurore de l'histoire, a cédé le pas à celle d'une influence orientale, reconnue de plus en plus nette au cours des fouilles en Moyen-Orient. Cependant, la distance par mer pour de petits bateaux fut un gros obstacle à des relations fréquentes et suivies entre l'Egypte et la Crète et l'auteur entreprend de dresser un bilan des preuves certaines des relations Créto-Egyptiennes, obtenues par les fouilles. Il semble que les rapports de la Crète avec l'Egypte sont vraiment assurés vers 2200, à la fin de l'Ancien Empire. Au Moyen Empire, de la fin du Minoen Ancien II à la fin du Minoen Moyen III, les rapports paraissent certains mais surtout par l'intermédiaire de la route de l'Est passant par la côte syrienne et l'île de Chypre, route plus longue mais aussi plus sûre. Au Nouvel Empire, dès les débuts de la XVIIIᵉ dynastie, le désert oriental égyptien ne fournissant probablement plus assez de métaux et de pierres précieuses, la Crète compte parmi les fournisseurs de l'Egypte, notamment en argent, de tout temps plus rare que l'or dans la vallée du Nil où sa valeur atteignit le double de celle de l'or, et certaines des matières premières apportées par la Crète en suivant la route orientale, ont été des productions de la côte syrienne. M. Vercoutter conclut que s'il faut abandonner l'hypothèse d'une compénétration des deux civilisations égyptienne et crétoise, il subsiste qu'elles se sont bien connues, et de plus en plus à partir de la fin de l'Ancien Bronze. — G. C.

HISTOIRE

LES ROSE-CROIX (1). — Nous ne les connaissons guère que comme les ancêtres des francs-maçons et on nous les a décrits, à leur image, comme des membres d'une société secrète de mystiques, organisée, comme les francs-maçons eux-mêmes, en un ordre hiérarchisé en grades, avec rites et cérémonies initiatiques.

C'était une entreprise périlleuse que d'aller chercher les éléments d'une histoire scientifique des Rose-Croix dans les seuls documents contemporains. Les manifestes rosicruciens et les livres qui s'y rattachent, comme ceux de tous les mouvements mystiques, spiritualistes ou occultistes, nous offrent des textes obscurs, riches en formules, symboles, paraboles qui recouvrent les faits et les rendent souvent inaccessibles. Si l'on ajoute à cela que des modernes adhérents de « l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix », mouvement où se mêlent mystiques, illuminés, théosophes, charlatans et même faussaires, ont, comme à plaisir, tout embrouillé, on devine les difficultés de la tâche entreprise par M. Arnold qui ne pouvait guère attendre de Stanislas de Guaita, du Dr Papus ou du Sâr Peladan des éclaircissements valables sur le plan historique. Bien décidé à faire œuvre d'historien, il a donc repris l'étude des textes et témoignages contemporains, cherché les initiateurs du mouvement, leur doctrine, leurs sources et l'histoire du mouvement.

D'une rigueur méthodique exemplaire, son ouvrage aboutit à des conclusions étonnantes et même révolutionnaires. Il détruit les légendes les plus tenaces, en démontant le mécanisme de leur formation, dénonce les faux et les mystifications, les interprétations erronées, les histoires inventées de toutes pièces par des historiens trop hâtifs ou intéressés. Il démontre qu'il n'y eut jamais de *Société* rose-croix, jamais de réunions secrètes de membres initiés et que la Rose-Croix n'est pour rien dans la fondation, en Angleterre et un siècle plus tard, des premières loges de francs-maçons.

L'affaire, en réalité, se ramène à un de ces nombreux mouvements illuministes, né du bouillonnement des esprits dû à la Réforme et à la Contre-Réforme. Elle est de quelques années antérieure aux aventures de Vanini, de Jean Fontanier, à la

(1) Paul Arnold, *Histoire des Rose-Croix et les origines de la Franc-Maçonnerie*, ouvrage publié avec le concours du Centre National de la recherche scientifique, 1 vol. in-16, 344 pages, 750 francs (Mercure de France).

diffusion des *Quatrains du Déiste*, dénoncés par le redoutable P. Garasse, qui, dans une autre direction, attestent l'inquiétude et le désarroi des esprits dans les premières années du XVII[e] siècle.

Le mouvement rose-croix est né en Allemagne, dans un milieu uthérien très hostile aux jésuites, en 1614. Il débute par la oublication d'un livret, la *Fama Fraternitatis R. C.* qui, en ermes fort obscurs et bizarres, retrace la biographie d'un sage nitié, Christian Rosencreuz, personnage mythique, ce qui donne l'ouvrage son caractère de jeu *(ludibrium)*, qui contribuera eaucoup à discréditer le mouvement. Ce petit livre et quelques utres publiés dans les deux années suivantes font état de prohains événements apocalyptiques précédant le règne du Saintsprit et demandent aux Rose-Croix de s'y préparer par me régénération intérieure, le renoncement et l'ascèse pour tteindre, par les élans mystiques, l'union avec Dieu. Il n'y a rien de bien original, mais, comme l'a pertinemment émontré M. Paul Arnold, un mouvement mystique directeent issu de l'illuminisme médiéval, dont les sources vont de oachim de Flore à Eckhart, de Ruysbroeck à Thomas a Kemis et à Paracelse.

Ces livrets rosicruciens publiés sous l'anonymat ou signés de eudonymes, il est parfois difficile d'en déterminer les auteurs. s sont l'œuvre collective d'un petit cercle, qui se tenait à ubingen et dont l'animateur semble bien avoir été un certain an-Valentin Andreae, petit-fils de Jacob Andreae, le Luther artembergeois, et fils d'un pasteur féru d'alchimie et d'occulme. C'était un savant qui, sous des formes diverses, consacra vie, en chrétien et en idéaliste, à préparer une société emplaire vivant à l'image du Christ et préparant, par la génération intérieure de l'individu, par les voies de la méditan, de l'ascèse et du mysticisme, le règne de la nouvelle Jéruem. Le mouvement Rose-Croix n'aura été que la première et hémère manifestation de cette soif de prosélytisme qui le ussera plus tard à fonder d'autres « unions chrétiennes » opres à préparer l'avènement du règne de Dieu. Avec ses amis Tubingen, Andreae constitue le petit cénacle qui donne naisnce aux premiers écrits rosicruciens.

Mais, loin de se propager et de se continuer par une société rète, le mouvement, très vite, s'abâtardit; il donne lieu à e série de livres, plus ou moins extravagants; des imposteurs erchent à l'exploiter à leur avantage; alchimistes et occules viennent tout brouiller. « Ce qui avait été un message de

salut était devenu, en un tournemain, prétexte à pitrerie, une comédie indigne », écrit M. Paul Arnold. Andreae, prétendu fondateur de l'Ordre, renia sa création dès 1616 et alla employer son ardeur de prosélyte dans la fondation de nouvelles « unions chrétiennes », qui ne vécurent guère plus longtemps d'ailleurs. Bon nombre de ses amis de Tubingen le suivirent; cette scission annonçait la fin prochaine du mouvement avorté des Rose-Croix. Dès 1619, c'est la débâcle; en 1623, à Paris, Naudé tourne en dérision les Rose-Croix, un moment soutenus en Angleterre par le philosophe Fludd, l'ennemi de Gassendi; les farceurs en font des gorges chaudes à l'Hôtel de Bourgogne. Andreae s'acharne maintenant sur son œuvre d'hier, dénonce la bouffonnerie de la *Fama*, ce « ludibrium curiosorum ». En vérité, la doctrine rosicrucienne était mort-née; cette tentative ésotérique avait échoué à peine éclose. Ainsi s'explique qu'on ne trouve aucune mention de « frères Rose-Croix ». Bien au contraire, tous ceux qui en ont parlé ont déclaré qu'ils n'avaient jamais rencontré d'adeptes de cette société secrète, et pour cause : elle n'a jamais existé, et toute l'histoire de l'Ordre, prétendue origine de la Franc-maçonnerie, est purement mythique et imaginaire.

Se demander si tel personnage a été Rose-Croix n'a donc aucun sens. Le problème s'est posé, on le sait, pour Descartes. M. Paul Arnold a étudié son cas, qui le méritait bien. C'est en 1619, âgé de dix-neuf ans que le futur philosophe, engagé dans l'armée du prince de Nassau, parcourt le Wurtemberg et la Bavière. La polémique autour des Rose-Croix, déjà discrédités, bat son plein. La controverse, tout naturellement, l'intéresse, d'autant plus, précise son premier biographe Baillet, qu'il est « dans le temps de son plus grand embarras touchant les moyens qu'il devait prendre pour la recherche de la vérité ». Intéressé par la polémique engagée entre les fidèles et les dissidents de la Rose-Croix, Descartes cherche à rencontrer « quelqu'un de ces nouveaux savants »; il n'en trouve pas, non, comme le croit Baillet parce que les Rose-Croix se dissimulent dans des réunions secrètes, mais tout simplement, comme l'a démontré M. Paul Arnold, parce qu'il n'y a jamais eu de « Frères ». Il ne tarda sans doute pas à se rendre compte de l'inconsistance de l'affaire, car, rentré en France en 1623 et accusé de s'être « enrollé dans la Confrérie », qu'on qualifiait alors ironiquement d'*Invisibles* et dont on faisait des chansons satiriques sur le Pont-Neuf, Descartes s'étonna et s'indigna de l'accusation portée à la légère contre lui. C'était l'époque du pamphlet de Naudé. Descartes risquait de tomber dans le ridicule où avait

sombré la Fraternité Rose-Croix. Il imputa cette invention à quelque esprit mal intentionné et déclara qu'après étude de leurs livrets, il considérait « les Rose-Croix comme des imposteurs ou des visionnaires ». Et il dut lui-même rassurer le Père Mersenne sur sa prétendue affiliation aux Invisibles, à l'introuvable Congrégation. A cela se limite l'histoire vraie des relations de Descartes et de la Rose-Croix.

Il y a encore, dans le livre de M. Paul Arnold, bien des renseignements utiles sur les sociétés secrètes et les origines de la franc-maçonerie; il lui fallait bien, en effet, après avoir montré que la Rose-Croix n'était pour rien dans la fondation de la franc-maçonnerie, évoquer les débuts de cette dernière qui remontent peut-être en Angleterre à la deuxième moitié du XVIIe siècle. A cette époque, on assiste précisément à un regain d'intérêt pour les vieilles publications rosicruciennes, traduites en anglais en 1652. M. Paul Arnold admet la possibilité d'une influence des idées et du jargon rose-croix sur les premiers clubs ou loges, mais sans filiation directe et en tenant compte d'influences parallèles probables des nombreux autres courants occultistes, toujours très vivants.

Stanislas de Guaita, l'ami de Barrès, qui croyait dur comme er à l'existence de Christian Rosencreuz et à ses voyages initia-iques à travers le monde, et le Sâr Peladan ont enfin fondé un nodernisme rosicrucien qui se perpétuait encore avant la der-nière guerre. Des sociétés de rose-croix existent toujours en Amé-ique et en Angleterre. Les mouvements mystiques et ésotériques ne cesseront jamais de par le monde, mais ces modernes Rose-Croix ne sauraient se prévaloir d'une quelconque filiation, autre ue spirituelle et formelle, avec la Fraternité fondée par Andreae n 1614 et tuée par lui-même deux ans après.

Georges Mongrédien.

Vieilles histoires, étranges énig-es, par *Louis Hastier*, 1 vol. -16, 313 p., 850 fr. (A. Fayard). · M. Louis Hastier rassemble les ux qualités essentielles du cher-eur, du fouilleur d'archives : la tience et le flair. Il est notre dé-iffreur d'énigmes en titre et, ce i est admirable, c'est qu'il re-uvelle toujours le sujet qu'il orde par l'apport de documents édits, extraits d'archives publi-es et privées. Qu'il s'agisse de uis XVII, de Joséphine et de beau hussard, de l'affaire du llier, il déniche du nouveau, n'en fût-il plus au monde. Dans ce nouveau livre, M. Louis Hastier rassemble une dizaine d'études historiques sur des problèmes toujours en suspens : cela va du rôle de La Fayette dans la fuite du Roi à la confession dernière de Vigny, de l'authenticité des restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette transférés du cimetière de la Madeleine à Saint-Denis, à l'histoire toujours controversée de la naissance de la fille de la duchesse de Berry à Blaye. Cette dernière étude, la plus longue du recueil, reprend tout le problème. La con-

clusion de M. L. Hastier est formelle sur un point : l'acte de mariage avec le comte de Lucchesi-Palli a été antidaté pour les besoins de la cause; le mariage est postérieur à la naissance. Quant au père, il est vraisemblable qu'il s'agit d'un avocat légitimiste, Guibourg. — G. M.

Le Miracle irlandais, textes réunis sous la direction de *Daniel-Rops*, 1 vol. in-16, 252 p., illustr. hors texte (Robert Laffont). — M. Daniel-Rops a rassemblé et présenté dans ce volume une série d'études sur l'Irlande catholique du haut moyen âge, où est étudiée par des spécialistes l'influence de l'église irlandaise, du point de vue de la doctrine, de la spiritualité et de l'art, sur les régions que les missionnaires de cette « nouvelle Palestine » ont évangélisées, notamment la Bretagne, la Suisse, la Belgique, l'Ecosse et l'Angleterre. On y voit combien la terre de saint Patrick et de saint Colomban fut un foyer ardent de christianisme et un centre de rayonnement de la doctrine chrétienne dans tout l'Occident. — G. M.

La Ville et la campagne au XVIIe siècle, par *Gaston Roupnel*, 1 vol. in-8°, 357 p. (Armand Colin). — L'ouvrage, paru en 1922, est déjà classique. Sa réédition s'imposait. C'est une étude, dans la ligne des travaux de Marc Bloch, Henri Sée et Lucien Febvre, sur les populations du pays dijonnais. Elle est fondée sur un large dépouillement d'archives locales; elle intéresse à la fois la démographie et la vie économique et sociale. L'auteur y montre d'abord les ravages et les exactions subies par la campagne pendant la guerre de Trente Ans. Il étudie l'évolution des populations urbaines et rurales, la bourgeoisie enrichie des villes fondant sa puissance sur l'acquisition des terres et s'appuyant sur sa fortune territoriale pour accéder aux hauts emplois administratifs et judiciaires. Cette riche bourgeoisie reconstitue petit à petit à son profit un régime féodal, qui échappe désormais à la noblesse ruinée par les guerres. Après la conquête du sol, nous voyons ainsi la bourgeoisie restaurer à son profit d'anciens droits, mais en contrepartie remembrer le domaine rural et améliorer ses installations, son mode d'exploitation, restaurer les régions envahies et dévastées. C'est de cette richesse foncière que vit l'opulente bourgeoisie des villes, dont les riches demeures et les travaux d'urbanisme restent les témoins. Il est à souhaiter que des études aussi poussées et clairement établies que celle de Gaston Roupnel pour la Bourgogne soient entreprises pour les différentes provinces. C'est à partir de telles études que pourra être édifiée un jour cette histoire humaine, prématurément mise à la mode, mais que tout le monde réclame. Et elle nous apportera bien des lumières nouvelles sur les origines de la Révolution. — G. M.

Le Maréchal de Castries (1727-1800), par le *duc de Castries*, 1 vol. in-8°, 280 p., 700 fr. (Flammarion). — Quelques dialogues superflus ne doivent pas valoir contre ce très beau livre d'histoire, qui est aussi une œuvre de piété familiale. M. le duc de Castries a eu le mérite de reconstituer les archives dispersées de sa famille, de les compléter par les archives publiques. Il en a tiré une biographie de son aïeul, la première qu'on ait écrite, très solide et en même temps très attachante. Ce livre fervent retrace en détail la carrière du maréchal, lieutenant-général à trente ans, vainqueur, á Clostercamp, du duc de Brunswick, qui fut, trente ans après, son ami, et l'accueillit généreusement dans ses terres au temps de l'émigration. Son œuvre de restaurateur de la marine française, ses conseils, d'une franchise souvent brutale, à Louis XVI, puis au souverain exilé, montrent en lui, non seulement un homme d'honneur, mais une tête politique et un véritable homme d'Etat, dont les conseils prudents ne furent malheureusement ni compris, ni suivis. Un livre désormais indispensable pour l'étude du règne de Louis XVI et de l'émigration. — G. M.

La moralité professionnelle des origines à nos jours, par *François Prévet*, 8 vol. in-8°, 8.460 fr. (Librairie du Recueil Sirey). — Il s'agit bien d'un ouvrage d'histoire, puisque l'auteur a minutieusement recherché et rassemblé tous les documents relatifs à ce problème de morale sociale, à toutes les époques et sous toutes les civilisations. Il s'est attaché à préciser comment chacune d'elles a conçu, en théorie et, en pratique, protégé et sanctionné la moralité professionnelle, qui s'est peu à peu dégagée des usages et traditions des métiers. Cette vaste enquête de sociologie comparée servira utilement d'introduction à l'étude du problème moral lui-même, tel qu'il se pose de nos jours dans les différentes professions. — G. M.

Trente ans de diplomatie française en Allemagne, Louis XIV et l'Electeur de Mayence (1648-1678), par *Claude Badalo-Dulong*, 1 vol. in-16, 264 p., 600 fr. (Plon). — Des riches archives privées de M. Jean Lebaudy, Mme Claude Badalo-Dulong a déjà tiré la matière d'une étude sur le banquier de Mazarin, Hervart. Utilisant cette fois la correspondance de notre envoyé à Mayence, qu'elle complète par les documents conservés aux archives des Affaires étrangères, elle nous apporte une étude complète de la politique rhénane de Louis XIV, depuis les beaux jours de la Ligue du Rhin, destinée à détacher les princes rhénans de Vienne et à permettre une influence de la France sur la politique de l'Empire, jusqu'aux difficultés nées de la guerre de Hollande. L'ouvrage entre dans tous les détails nécessaires et nous permet de suivre au jour le jour les fluctuations de la diplomatie française en Allemagne, ses espérances et ses déboires, les petites intrigues aussi dont est faite la diplomatie quotidienne et afin de pénétrer dans le détail de la vie d'une ambassade au XVIIe siècle. — G. M.

1796-1803, Vita privata e publica nelle provincie Venete, par le [illegible] *Alteniero degli Azzoni Avogadro*, 1 vol. in-4°, rel., 284 p., nombreuses illustrations (Treviso, Libreria editrice Canova). — Nous ne pouvons que signaler ce volume richement illustré et composé d'après des documents d'archives publiques et privées, sur la vie à Trévise à une époque où précisément les Français y jouent un rôle de premier plan. C'est en cela que l'ouvrage dépasse en intérêt le cadre local et apporte une utile contribution à notre propre histoire. — G. M.

Royer-Collard, par *Roger Langeron*, 1 vol. in-16, 256 p., 870 fr. (Hachette). — Notre ancien préfet de police occupe sa retraite, on le sait, par des recherches d'archives sur l'époque de la Restauration. *Royer-Collard* est une véritable résurrection, car l'homme, il faut l'avouer, est bien oublié et loin de nous. Ce janséniste de la dernière génération, ce doctrinaire inquiet et pessimiste, était [illegible] nuancé qu'on pourrait le [illegible]. Il applaudit à la prise de la Bastille, puis, par réaction contre la Terreur, se montra ultra en 1814, et enfin, par réaction contre la dictature, après les Cent-Jours, il devient le chef des royalistes constitutionnels. Bien que l'expérience du pouvoir lui ait fait défaut — il n'accepta jamais d'être ministre — il joua pendant toute la Restauration un rôle capital. Ses discours sont plus célèbres que connus; les abondants extraits qu'en donne M. Roger Langeron nous permettent d'apprécier la vigueur de sa pensée et la rigueur de son style. Après 1830, bien que toujours député, Royer-Collard n'intervient plus et vit dans la retraite. Il disparaît avec la monarchie légitime dont il fut le meilleur théoricien. — G. M.

Les Amours de Napoléon, par *Jean Savant*, 1 vol. in-16, 304 p., 625 fr. (Hachette). — M. Jean Savant, qui n'ignore rien des dessous de l'histoire napoléonienne intime, nous présente la galerie des quelque soixante femmes identifiées — il y en eut d'autres — qui se donnèrent à l'Empereur. Répertoire utile, et souvent piquant; timide et maladroit, le héros apparaît comme un amoureux sensuel et pressé, qui ne rencontre pas de cruelles. M. Jean Savant se délecte à nous peindre cet amateur d'amours à la hussarde. Des comptes secrets de la cassette particulière, il extrait la preuve surabondante que, à défaut d'autres mérites en amour, Napoléon avait celui de la générosité. Est-il bien certain qu'il faille multiplier le franc de l'an 1800 par 300 pour obtenir son équivalent en monnaie actuelle? Même s'il y a là quelque exagération, les dépenses de l'Empereur à ce titre restent extraordinaires. — G. M.

Le dernier des conquistadors, par *Omer Englebert*, 1 vol. in-8°, 342 p., 795 fr. (Plon). — Il s'agit du moine espagnol Franciscain Junipero Serra qui, dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, découvrit la Californie du Nord, explorateur et missionnaire, qui institua dans cette contrée une sorte de république communautaire qui dura jusqu'en 1833. Cette apologie très détaillée de J. Serra, écrite sur les lieux mêmes de son action, est solidement documentée. M. Omer Englebert a recueilli sur place bien des témoignages contemporains et retrouvé de précieuses correspondances inédites de son héros. — G. M.

Prémontré dans la tourmente révolutionnaire, par *Berthe Ravary*, 1 vol. in-16, 312 p., 975 fr. (B. Grasset). — Cette thèse de doctorat est centrée sur le personnage de J.-B. L'Ecuy, dernier abbé français des Prémontrés, dont la vie couvre presque un siècle (1740-1834). C'est l'occasion pour l'auteur de préciser,

à l'aide de nombreux documents inédits, quels étaient, avant la Révolution, les rapports d'un grand Ordre religieux avec les autorités civiles et ecclésiastiques et les conditions exactes de sa dispersion sous la Révolution. L'auteur suit ensuite l'abbé de L'Ecuy dans sa retraite studieuse, sa nouvelle carrière comme aumônier de la reine de Naples, puis comme chanoine et vicaire général de l'archevêque de Paris. Une contribution, utile et neuve, à l'histoire religieuse en France. — G. M.

Journal de l'affaire Dreyfus, 1894-1899, par *M. Paléologue* (Plon, 1955, 272 p., 750 fr.). — Chargé au Quai d'Orsay de tout ce qui concernait le Service des Renseignements, Paléologue fut l'un des hommes les mieux renseignés sur « l'Affaire » et ses dessous. Il a connu personnellement tous les acteurs du drame. Sur la plupart des péripéties, et notamment sur les débats de la Cour de Cassation et du Conseil de Guerre de Rennes, le récit qu'il en a écrit sous forme de journal constitue un témoignage de première importance. Il est d'autant plus regrettable que, dans ce témoignage posthume, le futur ambassadeur n'ait pas cru devoir dire nettement toute sa pensée. S'il apporte d'intéressantes précisions, désormais superflues, en faveur de l'innocence de Dreyfus, il dénonce tantôt trois, tantôt quatre coupables, dont les uns déjà connus (Esterhazy, Maurice Weil, Henry), mais dont le principal aurait été « un officier d'un très haut grade » qu'il désigne seulement par un X. Ce faisant, loin d'éclairer l'Affaire, il la rend plus mystérieuse encore. — G. L.

Le véritable procès du maréchal Pétain, par *L. Noguères* (Fayard, 1955, 661 p., avec 16 reproduct. photogr., 1.200 fr.). — Le nombre de documents importants recueillis par les magistrats instructeurs du procès Pétain et dont il ne fut pas fait état devant la Haute Cour de Justice donne une fâcheuse idée des conditions dans lesquelles se déroula ce procès et des magistrats qui le dirigèrent. Sans doute doit-on admettre, avec M. Noguères, qui publie ces documents dans ce livre passionnant, que la condamnation n'en garde pas moins autorité de chose jugée; mais il n'est presque aucun attendu du jugement qui n'exigerait une correction. Du point de vue purement historique, ces documents ne présentent pas moins d'intérêt. Sur certains points, ils apportent d'utiles précisions; sur d'autres, ils rectifient des erreurs assez fréquemment commises par ceux qui ont écrit sur les événements de la période 39-44; la plupart éclairent la psychologie du vieux Maréchal, et celui-ci n'est certes pas grandi par la lumière ainsi projetée sur les perpétuelles contradictions de ses attitudes, de ses décisions et de sa politique. — G. L.

La diplomatie difficile, par *R. Guariglia*, trad. par L. Bonnamuli (Plon, 1955, VIII-410 p., 1.200 fr.). — Le diplomate italien s'est surtout attardé dans ces Mémoires à deux périodes importantes de sa carrière, son ambassade à Paris de 1938 à 1940, son bref passage au Ministère des Affaires Etrangères du Gouvernement Badoglio en 1943. Précieux pour l'étude de la politique étrangère italienne de 1922 à 1943, ces souvenirs complètent utilement les indications données sur les rapports franco-italiens en 1939 et 1940 par de nombreux ouvrages, et notamment ceux de M. G. Bonnet, qui a préfacé ce volume. Ils sont particulièrement intéressants en ce qui concerne les événements qui suivirent la chute de Mussolini : ils témoignent alors de la singulière inconscience des Italiens, ne comprenant pas qu'on leur tînt rigueur de leur entrée dans la guerre alors que la défaite française était acquise, ainsi que la fâcheuse incapacité des Américains à se libérer du fétichisme des plans et de la formule « Reddition sans conditions », qui les empêcha d'exploiter les occasions favorables. — G. L.

Abraham Lincoln, par *Benjamin Thomas*, trad. par D. Guillet (Calmann-Lévy, 1955, 379 p., 890 fr.). — Œuvre de l'ancien directeur du Secrétariat de l'Association Abraham Lincoln, cette biographie est la plus précise et la plus sûre que nous possédions. Sans résoudre complètement les énigmes psychologiques que pose cette grande et curieuse figure, elle montre la logique de son action, dont les manifestations présentaient souvent des apparences contradictoires; elle analyse très heureusement le mélange d'idéalisme et de réalisme qui inspira toutes ses décisions à la veille et au cours de la Guerre de Sécession et qui lui permit, en définitive, d'imposer l'abolition de l'esclavage tout en maintenant l'unité de la nation. Mais destinée aux Américains, elle surabonde en détails qui risquent de paraître oiseux aux lecteurs étrangers, elle suppose la connaissance préalable de maintes particularités de l'histoire des

États-Unis ainsi que de la constitution et de la vie des partis, et elle eût été utilement complétée par des notes explicatives. — G. L.

Mémoires. L'année des décisions. I. L'Amérique continue. II. De Potsdam à Hiroshima, par *Harry S. Truman*, trad. par Denise Meunier (Plon, 1955, 2 vol. de VI-337 et 292 p.). — La mort de Roosevelt « catapulta brusquement » le vice-président des Etats-Unis « au milieu d'événements qui ébranlaient le monde » : conférence de San-Francisco, capitulation de l'Allemagne, conférence de Potsdam, naissance de l'âge atomique, capitulation du Japon. Il eut à résoudre, presque sans préparation, les problèmes les plus délicats, occupation de l'Allemagne, organisation de la paix future, relations nouvelles entre les Alliés, démobilisation. Ses mémoires, écrits avec un grand souci de précision et une simplicité qui inspire confiance, constituent donc un document d'une importance exceptionnelle, tant pour la connaissance des faits que pour l'étude du mécanisme de la vie politique américaine, si différente de la nôtre, et du fonctionnement d'un régime présidentiel. Le Président des Etats-Unis est en effet seul responsable de la politique du pays; seul, il est capable de préciser les circonstances et les motifs de certaines décisions, et nul ne possède plus de renseignements sur la vie internationale. Aussi ces Mémoires projettent-ils une vive lumière sur des événements dont ceux d'aujourd'hui sont le prolongement direct, — et, par exemple, sur le comportement du Gouvernement soviétique dans les derniers mois de la Guerre, ou sur les tendances diverses des partis et des hommes politiques américains. — G. L.

Bolivar, par *Salvador de Madariaga* (Calmann-Lévy, 1955, 2 vol. de 310 et 288 p., 850 et 820 fr.). — Il ne fallait rien de moins que ces deux volumes compacts pour conter, parallèlement à l'histoire compliquée des pays hispano-américains de 1810 à 1828, cette vie aux innombrables péripéties, et surtout pour expliquer les attitudes et les gestes contradictoires de ce personnage extraordinaire. Encore a-t-il dû renoncer aux références et aux discussions polémiques, qu'on trouvera seulement dans l'édition espagnole. Le livre a soulevé en effet d'autant plus de tempêtes qu'il s'élève plus vivement contre l'adoration fanatique dont Bolivar a été l'objet. S'il le présente comme étant sans comparaison possible le plus remarquable des chefs apparus au cours des guerres d'émancipation », cette admiration est loin d'être sans réserves : il le montre esclave de ses passions, dissimulé, cynique, cruel et d'une ambition sans bornes. Il démontre qu'il fut, non un libéral et un démocrate, mais un « monocrate », ne rêvant que la dictature. Avec cet ouvrage, s'achève le grand triptyque historique, Colomb, Cortès, Bolivar, où l'auteur a renouvelé l'image traditionnelle de ces grandes figures. — G. L.

Les derniers jours de la colonie du Haut-Pérou, par *G.-R. Moreno* (Nagel, 1954, 350 p.). — Cette chronique de la vie, des intrigues et des disputes locales de la capitale du Haut-Pérou au cours des années 1808 et 1809 fut publiée au Chili en 1896. La Collection Unesco des Œuvres Représentatives en donne une remarquable traduction de Francis de Miomandre. Celui-ci déclare dans sa préface que l'ouvrage est « considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature historique » et même de « la littérature tout court ». On peut craindre néanmoins qu'il ne déçoive les lecteurs français d'aujourd'hui par l'extrême minutie des détails, quoiqu'on y trouve, avec d'excellents portraits de personnages peu connus, maintes observations pertinentes, toujours valables, sur le tempérament et la psychologie des peuples de l'Amérique du Sud, et quoique les historiens spécialisés puissent y noter d'utiles indications sur l'état d'esprit des différentes classes de la population à la veille de la Révolution des colonies espagnoles. — G. L.

Le monde de l'humanisme (1453-1517), par *M. P. Gilmore*, professeur à l'Université Harvard. Traduction de A. M. Cabrini. Préface de Augustin Renaudet. 1 vol. de 383 p., de la « Bibliothèque Historique » (Payot, édit.), 1.300 fr. — Gros ouvrage à la fois d'analyse et de synthèse sur la « Haute Renaissance » : la soixantaine d'années qui séparent la chute de Constantinople de la « manifestation » de Luther.

Aucun facteur de cette époque n'est négligé : cadre politique; changements économiques; condition de l'Eglise; philosophie, art, science. Chaque chapitre est pourvu d'une abondante bibliographie commentée. L'auteur se défend des généralisations hâtives à la Burckhardt. Un des points qu'il défend — et dont on peut voir, par exemple, l'application pour Marsile Ficin à Florence, et Lefèvre d'Etaples

en France, — c'est que le mouvement humaniste tant philosophique que religieux n'a pas été une rupture avec le passé mais plonge ses racines dans le Moyen Age.

La somme des personnages envisagée et des événements traités est telle qu'un index aurait rendu de grands services. — M. MAHN-LOT.

L'ordre de Calatrava, par *Francis Gutton*. Préface du R. P. Dom G. Sortais, abbé de Cîteaux. Introduction de Maurice Legendre, directeur de la Casa Velazquez. Appendices du R. P. *J. de la Croix-Bouton*. 1 vol. in-8° carré de 240 p., avec 31 pl. et 3 cartes, 2.000 fr. (« Commission d'histoire de l'ordre de Cîteaux », P. Lethielleux, édit.). — Le fondateur de la milice de Calatrava est un moine français de Saint-Gaudens, l'abbé Raymond (1158); ce nouvel ordre militaire fut incorporé à l'ordre cistercien dans la filiation de Morimond. Il y avait donc lieu que la « Commission d'histoire de l'ordre de Cîteaux » patronnât le présent travail — honnête récit de l'existence à travers les siècles d'une institution parfaitement adaptée à son but de reconquête, puis par trop enrichie et dont les rois catholiques durent assumer la direction.

Les différents « castillos » sont décrits, dans leur actuel délabrement. Bonnes photographies (on eût pu y joindre la reconstitution de Calatrava-la-Nueva, par M. Braunwald, ancien pensionnaire de la Casa Velazquez).

L'apport le plus précieux au point de vue historique, ce sont les appendices copieux de J. de la Croix-Bouton, secrétaire de la commission d'histoire de l'ordre de Cîteaux : relations de l'ordre de Calatrava et de l'ordre de Cîteaux; *Bullarium* où figure pour la première fois la *regula* de 1164 (qui manquait dans la publication des *Statuta capitulorum generalium* du P. Canivez); fondations calatravaises; bibliographie. — M. MAHN-LOT.

Le sentier de la rectitude, par *M. H. Luzzato*. Traduit par Aron Wolf et J. Poliatschek. Préface de G. Vajda. 1 vol. in-16 de 190 p., 600 fr. (Presses universitaires, « Sinaï », collection des Sources d'Israël). — Cet ouvrage constitue le premier volume de la « collection Sinaï », dirigée par M. André Chouraqui qui en précise le but dans un Liminaire : « Fondée sous les auspices de l'Alliance israelite, elle se propose de rendre accessible au public de langue française les œuvres principales de la pensée et de la civilisation hébraïques : temps de la Bible, temps de l'Exil et temps du Retour. » — Le « Sentier de rectitude » a été traduit par un jeune Sioniste, Aron Wolf, tué en 1944, par la Gestapo. Il est l'œuvre d'un Juif italien du XVIIIe siècle, élève d'un kabbaliste, engagé dans les voies de l'ésotérisme, et que le rabbinat obligea à s'expatrier. Le « Sentier de rectitude » ne s'en inscrit pas moins dans une tradition morale et ascétique, s'élevant par moments à un mysticisme qui est « dans la voie royale de la piété juive » d'après les Talmudistes. — M. MAHN-LOT.

Dictionnaire de la Bible. Supplément commencé sous la direction de Louis Pirot, professeur d'exégèse à la Faculté catholique de Lille, continué sous la direction d'André Robert, professeur d'exégèse à l'Institut catholique de Paris. Fasc. XXVIII. **Médiation-Midrash.** 1955 (Libr. Letouzey et Ané). — Entreprise qui est un honneur de la science historique française. Dans ce fascicule, deux contributions capitales : « Médiation dans le Nouveau Testament », par C. Spicq, O.P.; « Messianisme. L'attente », par A. Gelin. — M. MAHN-LOT.

Histoire de la Touraine, par *Pierre Leveel*, vice-président de la Société archéologique de Touraine (Collection « Que sais-je? », n° 658, Presses universitaires). — De la civilisation « pressignienne » jusqu'à nos jours, en passant par les Plantagenêt et par les « rois tourangeaux », récit bien équilibré, qui ne sacrifie pas à l'anecdote sur le « siècle d'or » tourangeau. 4 cartes. Une bibliographie. — M. MAHN-LOT.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

METTERNICH ET CHATEAUBRIAND. — Lors de la 62e séance de travail de la *Société Chateaubriand* M. Henry Contamine, ainsi que nous l'avons rapporté au mois de mai de l'année

dernière, avait fait part de ses découvertes aux archives du Quai d'Orsay sur la période de dix-sept mois des années 1823 et 1824, où Chateaubriand fut ministre des Affaires étrangères dans l'hôtel du boulevard des Capucines. Ces découvertes concernaient l'organisation du ministère particulièrement stable depuis le Consulat, les décisions prises par le ministre ou imposées à celui-ci par la cour touchant le personnel diplomatique et consulaire et ses méthodes de travail.

M. Henry Contamine avait terminé son exposé en signalant impression de lassitude qui se dégage de la correspondance de hateaubriand avec son ami Hyde de Neuville, nommé par lui Lisbonne, lassitude due à l'échec de la politique libérale tendant propager en Europe l'idée d'un pouvoir royal limité par la harte, à laquelle Metternich était hostile.

La communication présentée à la 64e séance de travail par .. l'abbé de Bertier de Sauvigny : *Metternich et Chateaubriand, ttres et documents inédits tirés des archives d'Etat de Vienne,* été complémentaire de la précédente. Elle a exploité une corspondance diplomatique inédite échangée entre Metternich et aateaubriand à l'époque où celui-ci représentait la France au ongrès de Vérone et lorsqu'il fut ministre des Affaires étranres et instigateur de la guerre d'Espagne, menée par la France ule contre la volonté de Canning et de Metternich. A ces docuents s'ajoutent, ce qui ne constitue pas leur moindre intérêt, instructions de Metternich à son ambassadeur à Paris. Tous s documents sont rédigés en français, langue diplomatique contestée à l'époque et, dans la circonstance, employée même ns la correspondance du ministre autrichien avec son propre bassadeur à Paris, ce qui mérite d'être noté.

.es lettres des deux hommes d'Etat rivaux sont naturellement oues de cette courtoisie raffinée du temps et semées de ces irances trompeuses dont aucun des deux partenaires ne ivait s'offusquer. On y voit Chateaubriand donner sur ses entions au sujet de sa politique espagnole des apaisements exactement contraires à ses intentions. Le plus faux, en currence n'était pas Metternich; mais le plus piquant, ce n'est la manifestation patente de la duplicité de Chateaubriand, unt son personnage de ministre des Affaires étrangères, c'est évélation de l'opinion du prince de Metternich sur son adver-e, résultant de sa correspondance *en français* avec son ambasur à Paris. L'archi-chancelier d'Autriche tenait Chateaubriand r un artiste fourvoyé dans la politique, pour un amateur apte aux affaires et se défiait des idées et des initiatives de

cet intrus dans la carrière. Aucune opinion, si elle lui avait été connue par le moyen d'un de ces systèmes de « fuites » (rares dans ce temps, si l'on excepte le cas célèbre de Talleyrand), n'aurait mortifié davantage Chateaubriand convaincu que ses correspondances diplomatiques valaient ses compositions littéraires.

Jusqu'à ce jour, l'opinion de Metternich sur Chateaubriand — du moins son opinion écrite — était demeurée, semble-t-il, le secret des archives d'Etat. Au contraire, celle de Chateaubriand, qui mourut onze ans avant son adversaire, s'est exprimée avec assez de liberté dans les *Mémoires* d'Outre-Tombe, et avec une totale franchise dans sa correspondance privée.

Dans les *Mémoires*, il a observé qu' « occuper longtemps la première place, rester le chef de cabinet sous des souverains successifs sans rien changer au système que l'on adopta de prime abord, se donner l'inviolabilité d'un roi au milieu de toutes les jalousies de cour, dénote une habilité qu'on ne saurait révoquer en doute », mais une insinuation dépréciative, où perce l'orgueil, l'amertume et la jalousie corrige aussitôt cette remarque : « L'autorité vient du génie du gouvernement ou de la médiocrité du gouverné : c'est ce qui demeurait à démêler chez M. de Metternich... Le prince, au milieu de sa longue et constante prospérité, me pardonnera le court et passager succès d'une année. »

M. Maurice Levaillant a noté qu'en approchant Metternich au Congrès de Vérone, Chateaubriand avait senti croître son antipathie spontanée à l'égard de l'archi-chancelier. Il le jugeait comme un homme médiocre, faux, cherchant à séduire tout ce qui l'approchait et devenant ennemi quand il ne réussissait pas. Il écrivait à Mme de Duras non sans fierté : « Le fait est que M. de Metternich a peur de moi. » Cette peur assez fondée provenait de la croissante faveur du délégué français auprès du czar Alexandre disposé à soutenir la France même par les armes, et elle incita Metternich à se montrer « fort gracieux » avec Chateaubriand et à lui demander de prêcher la paix au puissant voisin de l'Autriche.

Chateaubriand, sur le point de quitter Vérone, eut au Château de Canossa une dernière audience du czar. Celui-ci lui assura que son épée était au service de la France qui en ferait ce qu'elle voudrait, et qu'il ne prétendait influer en rien sur ses démarches. Chateaubriand répliqua que la France devait remonter par elle-même au rang d'où l'avait fait descendre les traités de Vienne. Le czar « sourit noblement » à la fierté de cette

déclaration d'indépendance, et son interlocuteur conquis devait écrire plus tard : « Alexandre est le seul prince pour qui j'aie jamais éprouvé un sincère attachement. Et les autres souverains? C'est une nécessité de l'éducation des peuples non encore achevée; nécessité à laquelle je me soumets, respectueux et fidèle, coûte que coûte : n'est-ce pas assez? »

Le « court et passager succès d'une année » auquel Chateaubriand fait allusion dans ses *Mémoires*, c'est comme on le sait la guerre d'Espagne de 1823, « sa » guerre d'Espagne, le grand événement de sa vie politique, considéré par lui comme une gigantesque entreprise, « le premier coup de canon de la légitimité après ces coups de canon de l'Empire qu'entendra la dernière postérité ». Sa fierté était d'avoir triomphé sur le sol même où les armées de Napoléon avaient connu des revers. Il se plaisait à penser que la fortune l'avait choisi pour le charger de la puissante aventure qui sous la Restauration aurait pu, selon lui, renouveler la face du monde. A la table de jeu où il était assis, elle avait placé devant lui comme adversaires une France ennemie des Bourbons et les deux plus grands ministres du temps, Metternich et Canning. Il avait gagné la partie!

Ce souvenir lui permettait de se comparer avec avantage au partenaire autrichien sans diminuer l'aversion qu'il avait pour lui. Il en a parlé fréquemment dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, fréquemment et presque toujours avec causticité ou avec ironie. A propos d'un de ses voyages à Prague auprès de Charles X, il évoque une plaisante légende qui se rapporte à notre sujet : « On racontait à Vienne il y a deux ou trois lustres que je vivais tout seul dans une certaine vallée appelée la Vallée-aux-loups. Ma maison était bâtie dans une île, lorsqu'on voulait me voir il fallait sonner du cor au bord opposé de la rivière. (La rivière à Châtenay!). Alors je regardais par un trou : si la compagnie me plaisait (chose qui n'arrivait guère), je venais moi-même la chercher dans un petit bateau; sinon, non. Le soir je tirais mon canot à terre, et l'on n'entrait point dans mon île. Au fait, j'aurais dû vivre ainsi; cette histoire de Vienne m'a toujours charmé : M. de Metternich ne l'a sans doute pas inventée; il n'est pas assez mon ami pour cela. »

Pas son ami, soit. Mais son détracteur au point de le tenir pour un homme d'Etat de fantaisie, voilà ce que Chateaubriand ne l'aurait encore moins pardonné.

Robert Laulan.

ERRATUM. — Dans la chronique du mois dernier, il y a lieu de rectifier deux coquilles : p. 369, 9e ligne avant la fin : au lieu de « *Au* fait de cette circonstance... », il faut lire : « *Du* fait... » ; p. 371, 7e ligne avant la fin : au lieu de « acte *professionnel* », il faut lire « acte *passionnel* ».

PHILOSOPHIE

PSYCHOLOGIE NORMALE ET PSYCHOLOGIE PATHOLOGIQUE (OUVRAGES RECENTS). — Si tout psychiatre est — cela va de soi — un psychologue, tout psychologue, de son côté, a le devoir de se tenir au courant des recherches de la pathologie. En France, sous l'impulsion de Th. Ribot, l'on vit maint agrégé de philosophie se diriger vers les études médicales : Pierre Janet, Georges Dumas, et bien d'autres...

A Pierre Janet, dont le labeur fut immense et dont les nombreux travaux traitent aussi bien de la psychologie normale que de la psychologie pathologique, voire de la psychologie animale, le Dr Léonard Schwartz vient de consacrer une étude du plus haut intérêt (1). Pierre Janet voyait en L. Schwartz son successeur. Il lui avait légué sa bibliothèque. Hélas, l'élève ne survécut guère plus d'un an à son maître. Du moins l'ouvrage dont nous parlons était-il achevé. A tel titre que Pierre Janet put en écrire l'Introduction. Ce qui fait, à nos yeux, la valeur et l'utilité de ces pages, c'est qu'elles résument, condensent le contenu d'une vingtaine de volumes ou articles écrits par celui que L. Schwartz nomme « un chercheur de génie ».

Dans la même collection, dirigée par le Professeur Jean Delay, voici un autre ouvrage : *Les personnalités psychopathiques* (2), par le Pr. Kurt Schneider, directeur de la clinique psychiatrique et neurologique de l'Université de Heidelberg. Enfin, dans la Bibliothèque scientifique internationale, dirigée (section Psychologie) par Henri Piéron, Prof. Honor. au Collège de France, et par Paul Fraisse, direct. d'études à l'Ecole des Hautes Etudes, nous est offert un ouvrage en deux tomes, sur *la Personnalité* (Etude systématique, théorique et concrète) par Raymond B.

(1) *Les névroses et la psychologie dynamique de Pierre Janet*, par le Dr Léonard Schwartz. Préface du Pr Robert Bing. Introd. du Pr Pierre Janet. Traduit de l'allemand par Mme L. E. Thomas. Un vol. de xv-360 p., gd in-8°, Presses Universitaires de France, Paris, 1956. Prix : 1.200 frs.
(2) *Les personnalités psychopathiques*, par le Pr Kurt Schneider. Un vol. de VIII-148 p., gd in-8°. Trad. de l'allemand par Francis Demers. P.U.F., Paris, 1956. Prix : 600 frs.

attell, directeur de Recherches à l'Université de l'Etat d'Illi-ois (3). Il serait vain de chicaner sur l'emploi du mot « per-nnalité », là où nous préférerions dire « caractère ». Le premier rme, certes, nous paraît avoir un contenu beaucoup plus endu que le second. Il n'est, pour s'en rendre compte, que relire la très fine et très ingénieuse analyse qu'en donna tre cher et regretté Charles Blondel (4)... Mais, après tout, on ut soutenir que l'ensemble des éléments si divers constituant personnalité n'est point radicalement séparable du caractère, st-à-dire de la façon dont le sujet agit ou réagit... « Par per-nalité d'un être humain », écrit K. Schneider, « nous enten-s la somme de ses sentiments et de ses appréciations, de ses dances et volitions ». Soit! L'essentiel est de s'entendre, au art, sur le sens donné aux mots. Quant à la personnalité chopathique, elle se caractérise par ce que son caractère *anor-* fait pâtir le sujet ou fait pâtir l'environnement social. L'au- (K. Schneider) étudie successivement le rapport de ces malies avec les constitutions et l'hérédité; la classification des onnalités psychopathiques; enfin, les cas particuliers (hyper-iques, dépressifs, inquiets, fanatiques, vaniteux, insta- etc.)... Autant de chapitres qui éclairent la connaissance de main, si l'on admet que l' « anormal » est simple exagération e qui se rencontre chez le « normal »...

s remarques précédentes s'appliquent également aux deux s de R. B. Cattell. Lui aussi identifie personnalité et carac- puisqu'il définit le premier terme : « ce qui permet de pré-ce que fera un individu dans une situation donnée »... Sous réserve, nous voici en présence d'un véritable *cours*, soi-ement établi, aussi bien dans le domaine biologique et al que dans le domaine proprement psychologique. Le souci *néthodes* est poussé très loin. Rien n'est laissé au hasard. l'abondante bibliographie ne contienne guère que des ges de langue anglaise, cela ne saurait nous surprendre. l'index analytique, si précis, la disposition des chapitres, té des exposés, tout contribue à faire de ces deux volumes strument de travail vraiment exceptionnel.

a personnalité, par Raymond B. Cattell. Trad. de l'anglais par Cahen. Tome I : Description et mesure; psychodynamique et somatique. Tome II : Le moule culturel; les inadaptations; les de la vie. Deux vol. de 950 p., gd in-8° (au total). P.U.F., Paris, rix : 1.600 frs chacun.

Nouveau Traité de Psychologie de G. Dumas. Tome VII. P.U.F. noter que, dans ce tome VII (le dernier paru, à notre connais-es *caractères*, d'une part (G. Poyer) et *la personnalité* (Ch. Blondel) n étudiés *séparément*.

A propos d'instrument de travail, saluons la publication du très remarquable *Manuel pratique de psychologie expérimentale* (5) composé par Paul Fraisse, directeur du laboratoire de psychologie expérimentale et comparée, avec la collaboration de G. Durup et de G. de Montmollin. Abondamment illustré, comportant de nombreuses indications bibliographiques, il est résolument orienté vers l'initiation aux méthodes et aux techniques de la psychologie expérimentale. En le rédigeant, dit l'éminent auteur, « nous avons pensé surtout à nos collègues des lycées et des facultés, soucieux de faire à leurs élèves quelques démonstrations, soit particulièrement d'organiser des travaux pratiques (...) Presque toutes les expériences choisies peuvent être réalisées sur un seul sujet de l'âge des étudiants et conduisent à mettre en évidence une loi, une forme de réaction, une méthode de mesure, etc. »... Elles peuvent également être transformées en expériences sur un groupe de sujets. Le Manuel débute par un excellent Avant-Propos sur la méthode expérimentale en psychologie, et s'achève par un Appendice sur les méthodes psychophysiques proprement dites... A tous égards, le livre mérite d'être signalé avec insistance. Il rendra de grands services...

Avant de clore cette courte chronique, il me faut faire mention d'une *Introduction à la psychologie de la Forme* par David Katz (6), préfacée par Paul Guillaume, Prof. honor. à la Faculté des Lettres de Paris. Le professeur Katz (1884-1953) qui enseigna aux Universités de Rostock et de Stockholm, a laissé des travaux devenus classiques sur la perception des couleurs et la perception tactile. Ses recherches ont également porté sur la psychologie animale et sur le développement de l'enfant. Il a été l'un des premiers promoteurs du Gestaltisme. Dans l'ouvrage annoncé ici, il définit mais délimite aussi l'importance de la théorie de la Forme. L'étude est très nuancée. Et d'autant plus intéressante, précisément, qu'elle est plus nuancée...

Achille Ouy.

Revue de Psychologie des Peuples (Trimestrielle), XI° année; 1er trimestre 1956. Publiée avec le concours du C. N. R. S. Directeur : Abel Miroglio. Boîte postale 258, Le Havre. — Noté au sommaire : Pourquoi les différents peuples envisagent-ils différemment l'enseignement des langues vivantes (Louis Landré. Sorbonne); psycho-logie du prisonnier de guerre fr çais dans les camps disciplin (B. Esdras-Gosse); vers une nou velle psychologie australienn R. Chisholm); l'interdépend des peuples (Abel Miroglio

(5) *Manuel de psychologie expérimentale*, par Paul Fraisse. Un illustré de xi-312 p., gd in-8°. P.U.F. Paris, 1956. Prix : 1.200 frs.
(6) *Introduction à la psychologie de la forme*, par David Katz. Un de 190 p. gr. in-8°, Marcel Rivière, Paris, 1956, 700 fr.

sous-évolution des noirs d'Afrique (R. Maistrian). Bibliogr. critique. Informations diverses...

Culture humaine. Revue mensuelle de Psychol. appliquée à la conduite de la vie. 18e année. N° de février et N° de mars 1956. Editions J. Oliven, Paris. Prix du n° : 165 fr. — Noté au sommaire de février : L'art d'oublier les soucis (J. des Vignes Rouges); la peine de mort (Em. Moussat); la délinquance juvénile (H. Joubrel); la doctrine d'Hippocrate (G. Vergnault); le vocabulaire (J. Guérin-Desjardins); les visages (Em. Fougerat); les mystificateurs (Dr J. Poucel), etc. Au n° de mars : la sublimation (J. des Vignes Rouges); adaptation à la vie moderne (G. R. Föll); pédagogie de la première enfance (G. Ledan); Homo faber et homo sapiens (Em. Moussat); comprendre notre époque (J. C. Bogny); culture personnelle et action (H. Mavit); formation professionnelle des jeunes infirmes (J. J. Ferrandini); divers aspects de la désintoxication (J. Guérin-Desjardins); lettres d'affaires (M. Dominé); Travail et culture (M. S. Semarque), etc...

Bulletin analytique (Philosophie), publié par le C. N. R. S. Centre de documentation (16, rue Pierre-Curie, Paris, Ve). Volume IX. *Tables* (Auteurs et Concepts). — Ces tables sont l'indispensable complément des volumes publiés. Elles sont mises au point avec le soin qui est habituel à la parfaite « équipe » dont l'éloge n'est plus à faire.

Berkeley. Quatre études sur la perception et sur Dieu, par *Martial Guéroult*, Profess. au Collège de France. Un vol. de 192 p., petit in-8°. Aubier. Editions Montaigne, Paris, 1956. — Au moment même où se publie le tome I de son ouvrage magistral sur Malebranche, l'éminent professeur au Collège de France nous offre une étude sur Berkeley. Je dis : une étude; en fait, ce sont quatre études; les deux premières sur la perception; les deux autres sur Dieu. Ces deux thèmes, d'ailleurs, quand il s'agit de Berkeley, ne peuvent se concevoir l'un sans l'autre. C'est à leur propos que se situent les problèmes touchant, d'une part, *l'unité* de la philosophie de Berkeley, d'autre part celui des conditions historiques de sa formation. Il était normal que Martial Guéroult se penchât sur le « cas » Berkeley, lui qui connaît si bien Malebranche. Par, enfin, *comment* se concilient, chez Berkeley, des influences aussi opposées que celles de Locke et de Malebranche? S'y concilient-elles vraiment? Contrairement à une interprétation bergsonienne, la philosophie de Berkeley a marqué une *évolution* continuelle. L'élément malebranchiste y prend de plus en plus d'importance, par opposition à l'élément sensualiste hérité de Locke. Toutefois, au delà des influences, il existe une originalité de Berkeley que Martial Guéroult (voir notamment 4e Etude) dégage avec netteté.

Vers la fin de l'Ontologie (*Etude sur l'Introduction dans la métaphysique*, par Heidegger), par *Jean Wahl*, Professeur à la Sorbonne. Un vol. de 260 p. gr. in-8°, Soc. d'éditions d'Enseign. supér. (5, pl. de la Sorbonne), Paris, 1956. Prix : 1.600 fr. — Jean Wahl, dans son grand *Traité de Métaphysique* (Payot), a su nous montrer que la profondeur d'une pensée personnelle n'en exclut point la clarté. Mais, comme il est aussi un historien de la philosophie, et qu'il s'est attaché, entre autres difficiles missions, à faire connaître (notamment en son Cours de la Sorbonne) l'œuvre de Heidegger, l'obscurité, quand il en existe, n'est point de son fait. Traduire, dans tous les sens du verbe *traduire*, une telle métaphysique, si terriblement « allemande », en langage de chez nous exige une virtuosité dont peu d'auteurs sont capables.

Einführung in die Metaphysik date de 1935. Il prend place entre *Sein und Zeit* et, d'autre part, les *Holzwege* et *Commentaires à Hölderlin*. Il s'ouvre avec la question sur laquelle concluait « Qu'est-ce que la métaphysique? » Pourquoi, finalement, y a-t-il de l'étant plutôt que le néant? Et il se ferme par une référence à *Sein und Zeit*.

Le très riche commentaire critique (environ 260 grandes pages très serrées) aboutit à montrer chez Heidegger un dépassement de l'ontologie. Dépassement plus sensible encore en de récents écrits.

L'exposé de Jean Wahl ne nous paraît pas destiné au grand public. Toutefois si quelque lecteur non-spécialiste s'intéressait à de telles questions, nous nous permettons de conseiller un recours préalable à l'opuscule si bien fait (Collection Armand Colin) où sont analysées « *les philosophies de l'existence* ». En insistant spécialement sur le chapitre VIII.

Etudes sur Marx et Hegel, par *Jean Hyppolite*, Directeur de l'Ecole Norm. Supér. Un vol. de 208 p. in-8° carré, de la Bibl. philos. Mar-

cel Rivière, Paris, 1956. Prix : 600 fr. — Recueil d'articles. Oui. Mais nous avons bien le sentiment que chacun des articles était déjà le chapitre d'un livre, le segment d'un *tout*, parfaitement coordonné.

Voici les quatre parties composant l'ouvrage : Vie et Existence chez Hegel; l'Histoire chez Hegel; Marxisme et philosophie; la problématique, Vérité et Existence...

Jean Hyppolite est, parmi les philosophes contemporains, celui qui a le plus profondément pénétré l'hegelianisme, qui a su le mieux dégager tout à la fois sa signification et son influence. Sa traduction de la *Phénoménologie*, avec notes, préface et index critique (Aubier, 1939-1941), ses livres sur *Genèse et structure de la phénoménologie de Hegel* (Aubier, 1947), *Introduction à la philosophie de l'Histoire, de Hegel* (Marcel Rivière, 1954) constituent un ensemble d'études hegeliennes de la plus haute valeur. Et indiscuté.

Cette parfaite connaissance de Hegel a favorisé, chez Jean Hyppolite, l'analyse de la pensée de Karl Marx (cf. pp. 107-170). D'autre part, signalons (pp. 30-41) une bien intéressante confrontation, si l'on peut ainsi dire, entre Hegel et Kierkegaard. L'opposition est trop connue, dit l'auteur, pour qu'il soit besoin d'y insister. Pourtant, ce qu'il expose nous éclaire autant sur l'un que sur l'autre des deux penseurs, montrant notamment dans le Hegel des *travaux de jeunesse* et de la *Phénoménologie* un philosophe moins éloigné qu'on ne pourrait le croire de Kierkegaard...

Sören Kierkegaard, par *Johannes Hohlenberg*. Un vol. de 384 p. grd écu, avec un frontispice hors texte, sous couverture illustrée. Albin Michel, Paris, 1956. Prix : 870 fr. — Avouerai-je — oui, pourquoi pas? — que j'ai abordé la lecture de ce livre avec une sorte de préjugé défavorable?... Quoi? me disais-je, *encore* une étude sur Kierkegaard!... Et puis, il a bien fallu me rendre à l'évidence : aucune étude antérieure ne fut plus vivante; aucune n'a donné, du penseur danois, une image plus simple et plus vraie, n'a fait mieux comprendre tout à la fois son existence tourmentée, sa pensée profonde. Je rends les armes, et j'assure que le Sören Kierkegaard de J. Hohlenberg est un merveilleux portrait, vu « en profondeur », avec autant de talent que de connaissances philosophiques...

La purification plotinienne; la procession plotinienne, par *Jean Trouillard*, Docteur ès Lettres. Deux vol. de 245 et 104 p. gr. in-8°. P. U. F., Paris, 1956. Prix : 800 et 500 fr. — Ce n'est pas la méditation des *Ennéades* qui a conduit J. Trouillard au thème de la purification. Mais, inversement, c'est l'étude de cette notion énigmatique qui l'a mené vers Plotin. Si l'approfondissement du néoplatonisme a modifié peu à peu l'idée que l'auteur se faisait de la purification, en retour le plotinisme considéré de ce point de vue s'est comme transfiguré à ses yeux. Les deux volumes, soigneusement composés au cours de vingt années de recherches et de réflexions, forment un ensemble qui transcende l'histoire érudite d'une doctrine pour devenir de la philosophie proprement dite. « Toute cette étude n'a été qu'une méditation sur l'Homme », peut écrire l'auteur. Et cependant, ajoute-t-il, une doctrine de la purification est tout le contraire d'une doctrine anthropocentrique qui confirmerait l'Homme dans sa condition quotidienne... Tout se passe comme si la condition initiale de l'Homme était la projection déformée de l'Homme véritable et pur. C'est pourquoi Plotin désigne ce dernier tantôt sous le nom d'« homme intelligible », tantôt sous celui de « dieu ». Pour que l'Homme soit vraiment lui-même, il faut qu'il transcende sa finitude d'essence en s'identifiant à son foyer générateur...

Problèmes du cartésianisme (Descartes, Malebranche, Spinoza), par *Emile Callot*, Agrégé de l'Université. Un vol. de 280 p. in-8° carré. Edit. Gardet (16, rue Paquier), Annecy, 1956. — Parmi les différents ouvrages du même auteur, signalons comme particulièrement importants : *La Renaissance des sciences de la vie* (P. U. F., 1951), *La Société et son environnement* (Marcel Rivière, 1952), *Civilisation et civilisations* (Berger-Levrault, 1954). Nous est annoncé : *L'Histoire et la Géographie au point de vue sociologique.*

Le livre publié aujourd'hui porte sur un certain nombre de problèmes assez délicats de la philosophie cartésienne : notamment le Cogito et l'existence de Dieu. Je voudrais pouvoir, si j'en avais la place (hélas! je ne l'ai pas) dire en détail tout le bien que je pense d'une telle étude, si rigoureuse, si honnête. L'effort de sympathie est poussé à l'extrême, donnant alors plus grande valeur à l'examen critique. Les notes, en fins de chapitres, témoignent d'une

solide érudition, en même temps que de l'originalité de l'auteur, dont les conclusions (p. 152) sont très claires. Les études sur Malebranche et sur Spinoza complètent opportunément le sujet.

...Un livre qui mérite d'être lu avec autant de soin que son auteur a mis à le composer...

Existence et vérité (Philosophie blondélienne et Problématique existentielle), par *Albert Cartier*. Un vol. de 264 p. in-16 jésus. Collection « Nouvelle Recherche ». Privat, éditeur. P. U. F. Paris, 1956. Prix : 864 fr. — « Il peut sembler de mauvaise méthode de faire répondre un auteur à des questions qui se sont posées après lui... » A ce scrupule présenté par l'auteur dès les premières lignes de son Introduction, répondons que, s'il est déplaisant de faire parler les morts, rien ne saurait interdire de reprendre à son propre compte une thèse, une doctrine, s'il pense y trouver la solution de telles ou telles difficultés. C'est ce qu'a fait Albert Cartier. Il a si bien *repensé* la thèse de Maurice Blondel (celle de 1893) qu'il l'a rendue *sienne*, en vérité. Il lui a infusé comme une nouvelle vie, une efficacité neuve. Il a adopté une philosophie qui, « non seulement dépassait les négations rationalistes, mais se rendait capable d'apporter une solution au problème que posent, de nos jours, les philosophies existentialistes »... C'est sans doute Maurice Blondel qui, dans sa géniale jeunesse, la découvrit. Mais c'est aujourd'hui Albert Cartier qui demeure plus fidèle encore que ne le fut l'auteur lui-même, à l'intuition centrale (et initiale) de l'*Action*. Il a tout le mérite — plus original qu'il ne paraît le croire — de montrer par quel cheminement de la pensée peut être surmontée ce que l'on a appelé la « crise de l'existentialisme ».

L'univers personnel de Teilhard de Chardin, par *François-Albert Viallet*. Un vol. de 280 p. in-8° carré, de la collection « Recherches ». Amiot-Dumont, Paris, 1956. — Dans son Avant-propos, F.-A. Viallet écrit : « D'avance, nous nous rendons bien compte de la résistance que rencontrera cet essai. Quelques-uns estimeront sa publication précoce, sinon inopportune... » Et c'est, en effet, ce qui s'est produit. André Billy (*Figaro littér.*, 18 févr. ...) nous informe que « les dépositaires de l'héritage spirituel » du Révérend Père se sont émus des « fausses interprétations » de F.-A. Viallet. — Certes, je n'ai point la prétention d'arbitrer un tel différend. Je constate seulement que l'auteur présente lui-même sa très intéressante étude avec circonspection et modestie. Tant que la totalité des manuscrits inédits ne sera pas publiée, nous dit-il, il semblera difficile et même déloyal de discuter à fond sur le sens de l'œuvre. C'est donc un *essai* qu'il nous offre et qui se justifie par une longue fréquentation du P. Teilhard de Chardin, et l'affectueuse confiance que celui-ci acordait à l'auteur, dont il connaissait le dessein. Je cite encore : « Le présent essai ne prône ni un *système*, ni une *Weltanschauung*; il ne se prétend pas complet et veut simplement servir d'itinéraire pour ceux qui se sentent attirés par les mêmes préoccupations que Teilhard de Chardin dont le message ne prendra d'ailleurs toute sa valeur que lorsque tous les écrits inédits seront accessibles au grand public... » Esprit libre et franc, F.-A. Viallet a peut-être laissé entendre que, sur tel ou tel point, il est malaisé de raccorder la pensée de Teilhard de Chardin avec les *stricts* enseignements de la théologie traditionnelle. Ce seraient là les « fausses interprétations »?... Mais, dès 1952 (cf. notre *Chronique* d'oct. 52), un Professeur de l'Institut Catholique témoignait de son inquiétude à ce sujet, et souhaitait de sérieuses « retouches » aux thèses du Révérend Père...

Le groupe zoologique humain (Structure et directions évolutives), par *P. Teilhard de Chardin*. Préface de Jean Piveteau, de l'Acad. des Sciences, Profess. de Paléontologie à la Sorbonne. Un vol. de xv-172 p. in-16, Albin Michel, Paris, 1956. Prix : 420 fr. — Henri Bergson fut un métaphysicien qui se pencha sur les sciences et y puisa les matériaux utilisés dans ses thèses philosophiques. P. Teilhard de Chardin fut un savant attiré par la métaphysique, et dominé, fort légitimement, par des préoccupations d'exégèse théologique. Sans prétendre établir un parallèle trop rigoureux, comment ne pas songer à *L'Evolution créatrice* (mutatis mutandis) quand nous lisons *Le groupe zoologique humains*?... N'y a-t-il point, dans les deux cas, un dépassement vertigineux des données de la connaissance positive pour atteindre à des conjectures aussi puissantes qu'invérifiables?... Le pur savant qu'est Jean Piveteau, tout en admirant, comme il convient, la maîtrise intellectuelle du P. Teilhard de Chardin, avoue que

l'on peut éprouver quelques difficultés à suivre l'autour dans la partie proprement philosophique de l'œuvre... Vu le peu de place dont je dispose, je me bornerai à reproduire ce que (p. 162-163) le P. Teilhard de Chardin présente lui-même comme résumant le contenu entier de l'ouvrage :

Tout être (tout corpuscule) se donne symboliquement à notre expérience comme une ellipse tracée sur deux foyers d'inégale « puissance » : un foyer d'arrangement matériel (ou de complexité), *F1;* et un foyer de conscience (ou d'intériorité), *F2*... Au cours de la Prévie, l'activité de *F2* est pratiquement nulle. Puis, graduellement, elle s'élève au fil de la Vie — jusqu'au « Pas de la réflexion », où l'équilibre se renverse. A partir de l'Homme, c'est *F2* qui tend à prendre l'initiative des arrangements, faisant monter la puissance de *F1* en même temps qu'il devient de plus en plus sensible à l'attrait toujours croissant et finalement exclusif d'Oméga... Ce qui revient à dire que tout se passe, au cours de l'enroulement cosmique, comme si, graduellement, c'était la superstructure (psychique) au lieu de l'infra-structure (physique) qui devient la portion consistante des particules vitalisées...

L'atomisme en Biologie, par *Jean Rostand*. Un vol. de 280 p. in-8° couronne. Gallimard, Paris, 1956. Prix : 590 fr. — La transmission des caractères somatiques passant de l'ascendant au descendant par le moyen de cellules germinales, pose des problèmes qui ont, depuis fort longtemps sollicité les hommes de science. L'actuelle notion de *gène* est encore aujourd'hui l'objet de recherches et d'hypothèses (Génétique orthodoxe, génétique mitchourienne)... Nul mieux que Jean Rostand n'est qualifié pour parler de ces questions. Il y est, depuis longtemps, passé maître, incontesté. Le double intérêt de son nouveau livre, si joliment présenté à tous égards, si soigneusement composé, c'est d'abord de nous faire bien saisir *où* en est la Biologie contemporaine sur ce sujet; mais c'est aussi de nous retracer *l'histoire des idées*, l'histoire des conceptions biologiques... Tout cela se tient, au demeurant. Et il y a, parfois, des rapprochements inattendus entre le passé et le présent... Erudition, sens critique, clarté d'exposition, tout ici, en vérité, est motif à nous faire éprouver, pour l'auteur, autant d'admiration que de gratitude...

Ecrivains satiriques, par *W. A. Pannenborg*. Un vol. de la Collection « Caractères », dirigée par René Le Senne. Un vol. de XII-98 p. in-8° carré. P. U. F., Paris, 1956. Prix : 500 fr. — Précédé d'une préface du regretté R. Le Senne, ce petit volume ajoute un nouveau groupe caractérologique à ceux qui furent décrits par G. Heymans dans son *Introduction à la Psychologie spéciale* (1932). Le satiriste se distingue « par des tendances avant tout égoïstes, et un degré extrêmement élevé d'émotivité »... De nombreuses études biographiques illustrent ce propos. Deux Appendices. Le second, important, traite des propriétés psychiques essentielles chez les auteurs de tragédies...

La peur et l'angoisse, phénomène central de la vie et de son évolution, par *Paul Diel*, Chargé de recherches au C. N. R. S. Un vol. de 276 p. gr. in-8°. Bibl. Scientif. Payot, Paris, 16956. — Sans doute, nous trouvons ici maintes considérations (et discussions de thèses) sur l'angoisse, tant au point de vue de la psychologie normale que du point de vue de la psychologie pathologique. Mais le thème central, et spécifiquement original, c'est celui qui consiste à voir, dans l'angoisse « un phénomène vital, de portée formatrice ». Considérée sous la perspective de l'évolution, assure l'auteur, « la vie n'a pas d'autre sens que celui de surmonter *l'inquiétude fondamentale*, germe d'angoisse (...) Le somatique et le psychique sont inséparables dès l'origine, et ils le demeurent à travers toute l'évolution qui est l'effort d'adapter le vivant à l'ambiance hostile »...

Un compagnon de Socrate. Dialogues sur l'Expérience libératrice, par *Roger Godel*. Un vol. de 190 p. in-8° carré. Avec plusieurs photogr. en couleurs, hors texte, et sous couverture illustrée. Flammarion, Paris, 1956. Prix : 700 fr. — Médecin, philosophe, essayiste, l'auteur — à qui nous devons déjà une dizaine d'ouvrages parus aux éditions les plus réputées — se révèle une fois de plus comme un penseur et un parfait helléniste. Nourri de platonisme, le dialogue lui est un procédé familier de présentation des idées, des problèmes... Le thème central des entretiens, c'est celui de *l'Homme*, de sa nature, de sa destinée... Science et philosophie se mêlent en des propos alternés. La conclusion en est le « beau risque » et le « grand espoir » dont nous a parlé le Socrate du *Phédon*.

Donoso-Cortès, théologien de l'Histoire et prophète, par *Jules Chaix-Ruy*, Profess. à la Fac. des Lettres d'Alger. Un vol. de 182 p. gr. in-8°. Biblioth. des Archives de philos. Beauchesne et fils, Paris, 1956. — Ecrivain, homme politique, diplomate, Donoso-Cortès (1809-1853) peut être cité parmi les auteurs qui conçurent une philosophie de l'histoire. Il fut, ainsi que le dit J. Chaix-Ruy, un « théologien de l'histoire », voire un « prophète ». C'est des hauteurs du catholicisme qu'il jugeait les événements, prévoyait le destin des peuples et la marche des civilisations.

J. Chaix-Ruy dégage ce qui, à ses yeux, subsiste d'actuel et de permanent dans les œuvres et discours d'un grand et généreux esprit, qui partout fut admiré et nulle part ne fut suivi...

Langage, vérité et Logique, par *Alfred-Jules Ayer*, Profess. de philos. et de logique à l'Univ. de Londres. Traduction et Introduction, par Joseph Ohana, profess. agrégé de philos. au Lycée Janson de Sailly. Un vol. de 255 p. in-16. Biblioth. de philos. scientifique. Flammarion, Paris, 1956. Prix : 550 fr. — Ouvrage dont le succès est immense en Angleterre depuis une vingtaine d'années. J. Ohana, qui l'a traduit, nous le présente et l'analyse en trente-cinq pages d'un Avant-propos très étudié. Il *situe* fort bien — notamment dans les rapports avec le Cercle de Vienne — le *positivisme logique* de Ayer. Il y a là un mouvement d'idées qui doit être mieux connu chez nous. L'ouvrage du philosophe anglais mérite grande attention. Et J. Ohana, certes, n'a rien négligé pour nous en faciliter la parfaite compréhension.

Introduction à l'Histoire de la philosophie, par *Jean-T. Desanti*. N° 2 de la Collection « Les Essais de la Nouvelle Critique » (95, bd de Sébastopol, Paris). Un vol. de 316 p. in-8°. Paris, 1956. Prix : 850 fr. — Jean-Toussaint Desanti, professeur agrégé au Lycée Saint-Louis, à Paris, est un des philosophes marxistes des plus réputés. L'ouvrage que nous venons de lire comporte d'abord un exposé de la méthode marxiste en matière d'histoire de la philosophie. Selon lui, le matérialisme historique est l'hypothèse de travail la plus propre à conduire un chercheur vers le maximum d'intelligibilité. A titre d'illustration de sa thèse, il analyse (à partir de la p. 101) la doctrine de Spinoza. Après avoir montré quelques contradictions internes dans cette doctrine, il examine successivement : Spinoza et son temps; l'héritage du passé; contradictions de la bourgeoisie néerlandaise... Mais il lui reste beaucoup à dire sur l'auteur de *l'Ethique*. Et un second volume est annoncé, où J.-T. Desanti procédera à l'analyse interne de la pensée de Spinoza.

Le lecteur non marxiste (voire anti-marxiste) aurait tort de négliger cet Essai. Car, même si l'on n'en épouse pas l'inspiration ni les tendances, il offre assez d'intelligence et de savoir (solide) pour inciter à d'utiles réflexions, sur de nombreux points.

La Psychanalyse. Publication de la Société française de Psychanalyse. N° 1. Travaux des années 1953-1955. Un vol. de 292 p. gr. in-8°. Presses Universitaires de France. Paris, 1956. Prix : 960 fr. — Ce premier volume est consacré au thème spécial : « De l'usage de la parole et des structures du langage dans la conduite et dans le champ de la Psychanalyse. » Sous la direction de Jacques Lacan, un bel ensemble est ici réalisé. Deux parties composent cet important recueil : d'abord, commentaires sur des textes de Freud (et travaux divers); en second lieu, des Mémoires... Dans la 1re partie, citons : Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne (Em. Benveniste); Commentaire parlé sur la *Verneinung* de Freud (de Jean Hyppolite), commentaire encadré par une Introduction et une réponse de Jacques Lacan. Puis : Logos (de Martin Heidegger, trad. par J. Lacan); fonctions et champs de la parole et du langage en psychanalyse (rapport de J. Lacan au Congrès de Rome, 1953); le polyglottisme dans l'analyse (D. Lagache); Hadès et le psychanalyste (Clémence Ramnoux)... Dans la seconde partie (Mémoires) : Actes du Congrès de Rome; Vérité et langage du dialogue platonicien au dialogue psychanalytique (Eliane Amado Lévy-Valensi); la conscience et l'inconscient représentés dans un modèle de l'être humain (Silvan-S. Tomkins).

Nous sont fournis, également, les programmes de l'enseignement et de l'activité scientifique de la Société durant les années 1953-54, 1954-55; et enfin le programme de l'enseignement pour l'année 1955-56.

GAZETTE

Raymond Schwab est mort. — *Le 1er mai encore, le* Mercure *contenait la chronique de la poésie que Raymond Schwab y donnait depuis deux ans. Cette rubrique était sa tribune. Il y exerçait la critique qui, chez un créateur, est toujours l'expression d'une esthétique et d'un art poétique personnels. De sorte que ces pages souvent consacrées à des recueils du moment dépassaient l'actualité.*

Schwab était à la fois le grand prosateur et le grand poète à qui notre temps, l'« âge d'acier », de dislocation et de décomposition, la « mauvaise époque » comme il l'appelait avec encore trop d'indulgence, n'a pas fait la place qu'il méritait. On est confondu de penser qu'un esprit de cette puissance et de cette universalité et une œuvre de cette envergure aient pu rester presque dans l'ombre. Paradoxalement c'est le savant, auteur d'une thèse sur la Renaissance orientale *et tout récemment d'une admirable introduction au tome I de l'*Encyclopédie *de la Pléiade, c'est le traducteur des* Psaumes *qui, dans ces dernières années, avait acquis la notoriété. Au reste, il n'était pas une ligne dans l'œuvre savante de Schwab qui ne portât la marque de son autonomie et ne fût écrite dans son style ramassé, lourd de sens, métaphorique jusqu'à l'ellipse. Il n'est pas un verset de ses* Psaumes *qui ne restitue la poésie percutante qu'avait affadie des siècles de traductions et de trahisons. Mais le romancier, l'essayiste, le poète de l'immense épopée dramatique qu'est* Nemrod *n'ont pas encore été salués comme il convenait. La mort a brutalement emporté celui qui n'avait jamais lutté pour se faire de son vivant la place que doit lui donner la postérité.* — MARIE-JEANNE DURRY.

P.-S. — *Raymond Schwab, né à Nancy le 23 février 1884, est mort à Paris le 5 juin 1956. Il était directeur honoraire au Conseil de la République. En attendant que le* Mercure *puisse rendre hommage à la mémoire du poète, de l'écrivain et de l'orientaliste, rappelons les titres de ses principales œuvres publiées :*

Regarde de tous tes yeux, *Grasset,* 1910. — Mengeatte, *Grasset,* 1914. — Vision d'un âge d'acier, *Crès,* 1919. — La Conquête de la Joie, *Grasset,* 1922. — Mathias Crismant, *Plon,* 1925. — *Nancy, Emile-Paul,* 1926. — Dans la Paix du Soir, *Au Sans Pareil,* 1929. — Otez la pierre, *Aveline,* 1930. — Nemrod, *La Pléiade,* 1932. — Vie d'Anquetil-Duperron, *E. Leroux,* 1934. — Quelques chants pour une enfant d'aujourd'hui, *Emile-Paul,* 1938. — L'homme qui dort, *Mont-Blanc,* 1941. — Vie d'Elémir Bourges, *Stock,* 1948. — La Renaissance Orientale, *Payot,* 1950. — Les Psaumes, *Le Cerf,* 1950, 2e éd. 1955. — Mauvaise époque, *Seghers,* 1952. — Domaine oriental. Le porche oriental, *dans l'*Encyclopédie de la Pléiade, 1955. — *Direction avec Guy Lavaud de la revue de poésie* Yggdrasill, 1936-1940.

Encore Henri de Régnier. — *Nous avions signalé dans notre numéro de mai quatre articles consacrés par* Le Divan *au souvenir d'Henri de Régnier.* Le Mercure *a eu connaissance, depuis, de nombreux articles de revues et journaux rendant hommage à l'homme et à l'auteur à l'occasion de ces vingt ans d'après sa mort.*

Nous avons relevé de nombreux articles parus entre autres dans Arts, le Courrier de l'Ouest, Le Figaro, Le Figaro Littéraire, Le Monde, *la* Revue de Paris, *la* Revue des Deux Mondes, Rivarol, Rolet...

« Henri de Régnier était un seigneur, écrit Emile Henriot dans la Revue de Paris, *et c'est une espèce qui ne convient plus à notre époque. Elle comprend des vertus périmées : la distinction naturelle, le goût, la réserve, le choix, l'amour de l'art et le sentiment de l'honneur supérieur aux récompenses et au succès matériel; une générosité parfaite, le respect de ce qui a précédé et qui était digne de respect. »*

« On peut oublier Régnier, mais on le rencontrera souvent encore sur les chemins de la poésie », nous dit Guermantes dans Le Figaro, *et plus loin : « ...Et si demain un jeune homme partant pour Venise, pour la première fois — heureux jeune homme! — me demande : « Que faut-il lire? », je lui répondrai encore : « L'*Italia *de Théophile Gautier et l'*Altana *d'Henri de Régnier... » La main d'un poète le guidera très exactement le long des vieux palais enchantés. »*

Citons enfin cette phrase recueillie sous la plume de J. Piatier dans le Monde *et prononcée par Emile Henriot à la Société de Poésie commémorant le souvenir d'Henri de Régnier : « Il n'a pas fini son temps de purgatoire d'où nous savons pourtant qu'il sortira un jour, triomphal et vengeur, pour être restauré à sa vraie place. »*

Titres disponibles de Henri de Régnier. — *Les œuvres de Henri de Régnier actuellement disponibles au Mercure de France sont les suivantes :*

Poèmes : Flamma tenax; Vestigia flammae, Les Jeux rustiques et divins (*Œuvres, III*); Les Lendemains — Apaisement — Sites — Episodes — Sonnets (*Œuvres, IV*); Poésies diverses — Poèmes anciens et romanesques — Tel qu'en songe (*Œuvres, V*).

Roman : Les Rencontres de M. de Bréot.

Théâtre : Les Scrupules de Sganarelle.

Essais, voyage, littérature : L'Altana ou la vie vénitienne (2 vol.), Lui ou les Femmes et l'Amour, *suivi de* Donc *et de* Paray-le-Monial, Proses datées, Le Voyage d'Amour ou l'initiation vénitienne.

Nous devons toutefois avertir qu'il s'agit le plus souvent d'éditions anciennes dont le Mercure ne peut pas garantir la fraîcheur et qu'il ne peut s'engager à fournir que dans la limite des quantités disponibles.

Pour les prix, on voudra bien consulter la page de publicité consacrée à Henri de Régnier qu'on trouvera à la fin de ce numéro.

A propos du « Journal littéraire » de Paul Léautaud. — *La revue* Les Lettres nouvelles, *que dirige Maurice Nadeau aux Editions Julliard, a donné le 1er avril, en bonnes feuilles, un long passage du* Journal littéraire *de Paul Léautaud, année* 1921.

On y lisait, à la date du 4 octobre :

« L'Ordre naturel *est un journal à idées sociales avancées, anarchistes, comme on dit, fondé par un sieur Pollin, qui a écrit sur la guerre, pendant la guerre, le seul livre qui compte sur cette question, titre, je crois :* L'idolâtrie patriotique ».

A la suite de cette publication, les Lettres nouvelles *ont reçu de M. Henri Follin la lettre suivante, datée du* 15 *avril et qu'elles insèrent dans leur numéro du 1er mai :*

« *J'ai lu dans le numéro d'avril des* Lettres Nouvelles *le Journal de Paul Léautaud. Il y est fait allusion à mon père en des termes qui me bouleversent : « le seul livre qui ait été écrit sur la guerre pendant la guerre, et qui compte... »* (...) *Mon père avait, en* 1900, *organisé au Havre le premier Congrès de la paix. Il est mort en* 1949, *toujours attaché au même idéal.*

« *Deux erreurs se trouvent dans le texte, l'une d'impression : Pollin au lieu de Follin, l'autre sans doute imputable à Léautaud puisqu'elle se trouve aussi dans les* Entretiens *avec Robert Mallet : « Idolâtrie patriotique » à la place d' « idolâtrie politique »* (...)

Les deux erreurs signalées par M. Henri-François Follin figurent également dans le tome III du Journal littéraire, *page* 321.

Comme le Mercure en a eu connaissance trop tard pour rectifier le passage — d'ailleurs conforme au texte original de Paul Léautaud, — qui au surplus avait lui-même corrigé les épreuves — nous tenons à publier à notre tour cette mise au point.

Les finances de Vauvenargues. — *M. Walter Baier, de Mayence, qui vient d'achever une thèse de doctorat sur Vauvenargues, a bien voulu nous communiquer les précisions suivantes à propos de l'étude parue dans le* Mercure *le 1er avril :*

« *La solde d'un lieutenant de son temps s'élevait à* 1.000 *livres par an; il est à croire que Joseph de Clapiers lui versait encore le même montant. Car sur la demande du marquis de Pezay et se référant au manque d'officiers, d'Angervilliers ordonnança en* 1734 *aux intendants de chercher des recrues pour la carrière militaire. Il est dit dans cette lettre que les plus riches entre ces jeunes gens pourraient entrer au régiment du roi, à condition qu'ils fussent des nobles et que* leur père leur assurât une subvention annuelle de 1.000 à 1.200 livres. *Me basant là-dessus, il me semble donc permis d'évaluer le revenu annuel de Vauvenargues à* 2.000 *livres au minimum, soit de* 800.000 *francs d'aujourd'hui.*

« *Or, il me paraît difficile d'admettre un Vauvenargues avare ou seulement économe; et, si l'on compte encore le train de vie assez coûteux d'un officier de son temps, on peut comprendre ses dettes.*

« *Je crois d'ailleurs qu'on tend facilement à exagérer de même la pénurie financière de Vauvenargues vers la fin de sa vie. L'inventaire dressé après sa mort ne dénote à mes yeux qu'une vie modeste, mais pas encore pauvre. Encore peut-on douter de l'échec affirmé de son livre puisqu'une deuxième édition était possible peu de temps après; et je ne crois pas que Vauvenargues n'ait pas pu tirer quelque avantage financier de son livre.* »

Au Mercure de France. — *Les* Lettres à ma Mère *de Paul Léautaud dont nous avions précédemment annoncé la publication ont été mises en vente le* 22 *juin.*

Il a été tiré 65 *exemplaires sur vélin pur fil de Hollande qui ont été souscrits aussitôt qu'annoncés, et* 435 *exemplaires sur vélin pur fil Johannot.*

★ *Jean Mogin, poète et dramaturge (on n'a pas oublié le succès au Vieux Colombier, l'an dernier, de sa pièce « A chacun selon sa faim ») est venu de Bruxelles signer le service de presse de sa plaquette de poèmes « Pâtures du Silence » qui remporta le Prix de l'Association « Au service de la Pensée Française ». Mis en vente le* 31 *mai, « Pâtures du Silence » a été tiré à* 750 *exemplaires, dont* 25 *exemplaires de tête sur Rives.*

★ *D'Alexandre Arnoux, de l'Académie Goncourt, qui a obtenu le Grand Prix des Lettres, le Mercure a publié : « Carrefour de la Littérature, du Cinéma, de la Radio (février* 1950), *« Moyen Age » (juin* 1950), *« Le Seigneur de l'heure », récit (décembre* 1953 *et janvier* 1954), *« Des slogans » (décembre* 1954).

D'Ernst Wiechert, notre revue a déjà publié une nouvelle, « La fuite dans l'Eternel » (juillet 1948).

De Pierre Mathias, plusieurs poèmes : « L'Archiule » (mars 1948), *« Pulvinar » (mars* 1949), *« Concerto pour vent et rivière » (septembre* 1949), *« Premières armes » (novembre* 1951).

De Clarisse Francillon, « Entrevue », nouvelle (mai 1953).

De Charles Astruc, « Poèmes » (juin 1952).

De Ladislas Dormandi, trois nouvelles : « Le président de la cour suprême » (avril 1953), *« Cauchemar » (juin* 1954), *« Les retraités » (novembre* 1955).

De Philip O'Creac'h, trois nouvelles : « L'ogre » (janvier 1953), *« Le meunier de Vole » (septembre* 1953), *« Le père Granpet » (octobre* 1954).

Erratum. — *Dans le Mercure du* 1er *juin, par suite d'un incident technique, la référence donnée par Pierre-Jean Jouve à la fin des* Scènes de Macbeth, *p.* 263, *est demeurée incomplète. La référence exacte au texte anglais est :* The Works of Shakespeare, *Cambridge University Press, édition dite « New Shakespeare », « Macbeth »,* 1947.

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 3159
Dépôt légal : 3e trimestre 1956.

ROMANS

LA VARENDE

LE CAVALIER SEUL

GUY DES CARS

L'AMOUR DE MA VIE

ÉMILE DANOËN

L'HOMME QUI HÉRITAIT D'UN MEURTRE

ROGER VIGNERON

LE VIOL

FLAMMARION

ERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

PUBLICATIONS 1955-1956

. ARNOLD

Esotérisme de Shakespeare **600** *fr.*
Histoire des Rose-Croix et les origines de la franc-maçonnerie **750** *fr*

D JAMES AUSTIN

L'Univers poétique de Baudelaire **750** *fr.*

BOTROT

Le Péché d'orgueil, nouvelles **450** *fr.*

GES DUHAMEL

L'Archange de l'Aventure, roman **420** *fr.*
Chronique des Pasquier, illustrée, en un vol. sur papier bible **7 500** *fr.*

TTE FINAS

Les Chaînes éclatées, roman **450** *fr.*

GES HENEIN

Le Seuil interdit, contes poétiques **300** *fr.*

É JEAN JOUVE

yrique, poème **360** *fr.*

LÉAUTAUD

ournal littéraire III (1910-1921) **750** *fr.*
ettres à ma mère (préf. de Marie Dormoy) **450** *fr.*

MOGIN

âtures du silence, poèmes **240** *fr.*

QUEVAL

acques Prévert **480** *fr.*

RIMANELLI

éché originel, roman tr. de l'ital. *par E. Bonan* **450** *fr.*

WHITMAN

euilles d'Herbe, poèmes. *Réimpres. 2 vol. Ensemble* **1 200** *fr.*

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI[e]

•

UN INÉDIT BOULEVERSANT

Lettres à ma mère

« Je vous devrai beaucoup de ce qu
suis, vous savez, et des gens ont eu
mère auprès d'eux qui ne lui doiv
pas autant que je dois à votre étern
absence. »

de **PAUL LÉAUTAU**

un volume **450** fr.

•

RAPPEL :

JOURNAL LITTÉRAIRE
Tome I (1893-1906)
Tome II (1907-1909)
Tome III (1910-1921)
Ch. vol. **750** fr.

PASSE-TEMPS **360** fr.

PROPOS D'UN JOUR **300** fr.

POÈTES D'AUJOURD'HUI
(3 vol. en coll. avec Van Bever) Ch. **300** fr.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie]. — MESNIL (EURE).